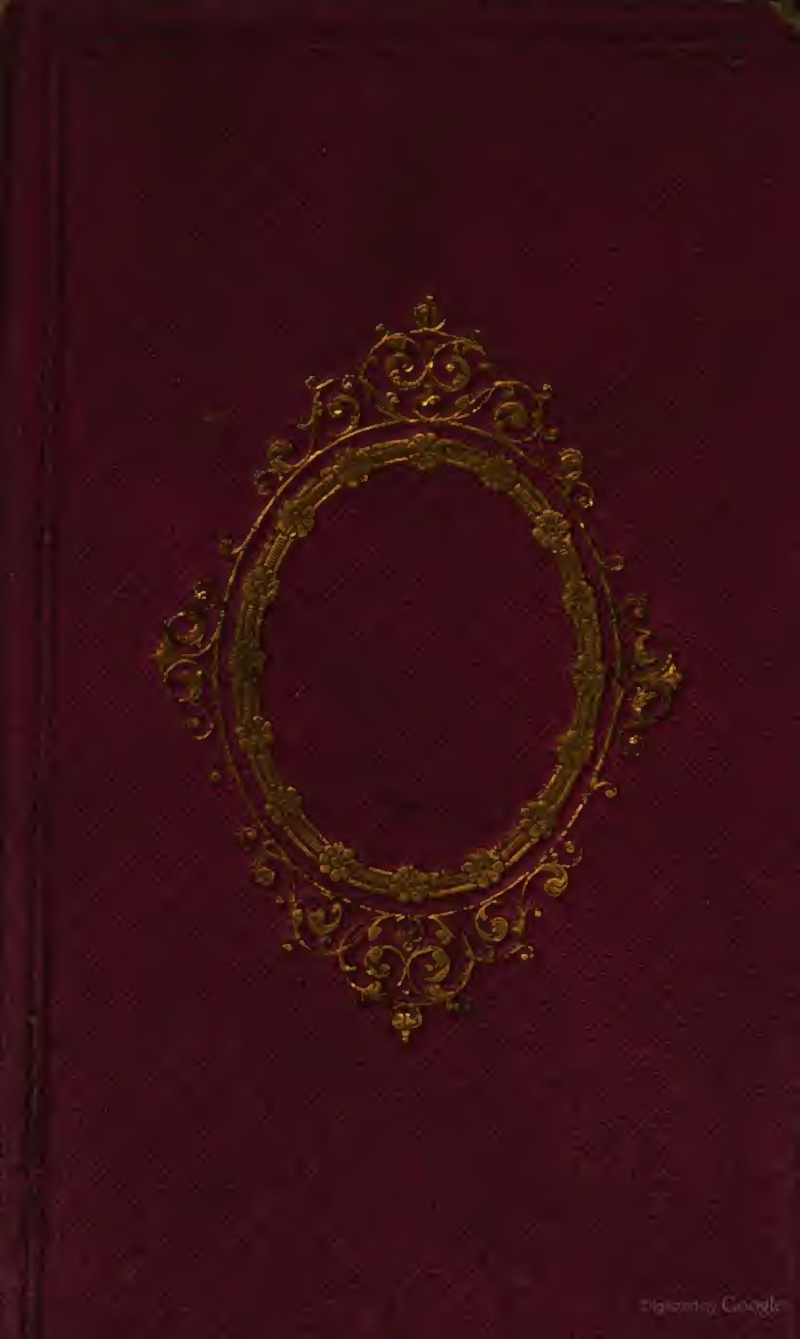



UNIV
ENT

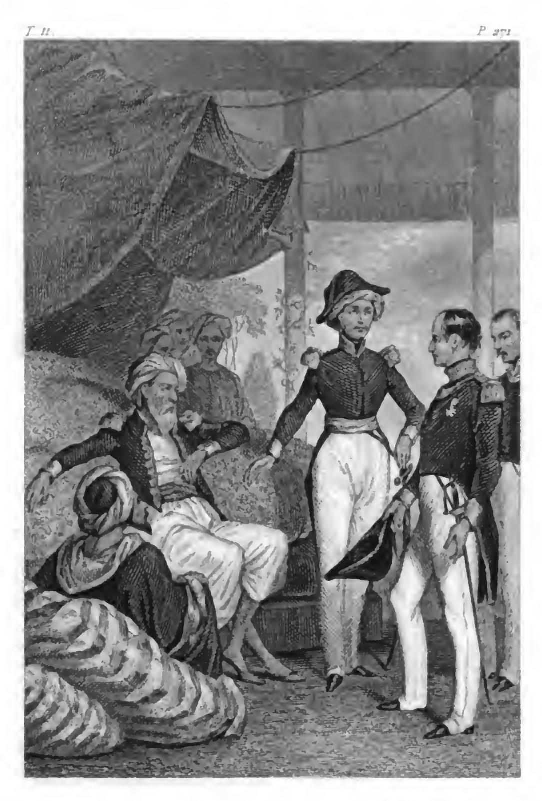
BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR S. ÉM. M[gr] LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE PARIS



M.r Laplace chez le Sultan de Bankalang.



Tours

A.d Mame & C.ie

ÉDITEURS.





Abrégé de Tous les Voyages autour du monde

Depuis Magellan jusqu'à d'Urville et Laplace

TOME II.



Statues de l'île de Pâque (Waihou)

Tours

Ad. Mame & Cie.

ÉDITEURS.

NOUVEL ABRÉGÉ

DE TOUS

LES VOYAGES

AUTOUR DU MONDE

DEPUIS MAGELLAN JUSQU'A D'URVILLE ET LAPLACE

(1519-1832)

ORNÉ DE SEIZE GRAVURES EN TAILLE DOUCE

NEUVIÈME ÉDITION

Revue et corrigée avec soin

II



TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1859

VOYAGES
AUTOUR DU MONDE

XXVII. JAMES COOK.

DEUXIÈME VOYAGE. — 1772-1775.

§ I. Navigation vers le pôle austral. — Deuxième relâche à la Nouvelle Zélande. — Archipel Pomotou. — Deuxième séjour aux îles Taïti. — Hidi-Hidi accompagne Cook.

A son retour, Cook fut élevé au grade de commandant de vaisseau, et bientôt après il fut désigné comme chef d'une nouvelle expédition dans l'océan Pacifique. Il s'agissait d'explorer les plus hautes latitudes du pôle S., pour chercher les terres australes dont les géographes s'occupent depuis deux cents ans, et de naviguer à travers la mer du Sud pour y opérer de nouvelles découvertes. L'expédition se composait de deux vaisseaux, *la Résolution*, de quatre cents tonneaux et cent douze hommes d'équipage, sous les ordres immédiats de Cook; et *l'Adventure*, avec quatre-vingt-onze hommes d'équipage, sous le commandement du lieutenant Furneaux, qui avait déjà fait la campagne du capitaine Wallis en qualité de deuxième lieutenant du *Dolphin*, Deux naturalistes d'un grand talent, John Reinhold Forster et son fils George, un peintre habile, William Hodges, et deux astronomes formaient le personnel scientifique de l'expédition.

Les deux vaisseaux partirent ensemble de Plymouth le 25 juin 1772. Le 29 septembre, au soir, ils arrivèrent en vue du cap de Bonne-Espérance. La baie présentait à ce moment un spectacle magnifique. L'Océan, dans toute l'étendue de l'horizon, paraissait tout embrasé : le sommet de chaque vague était vivement éclairé, et les vaisseaux traçaient en filant un large sillon lumineux. Les naturalistes parvinrent à placer sous le microscope un des globules étincelants qui produisaient ce phénomène, et ils reconnurent que c'était un animalcule informe et composé d'une substance gélatineuse et phosphorescente.

Arrivés au Cap, les deux Forster firent quelques excursions intéressantes dans les environs de la ville, et Cook en repartit le 22 novembre, après avoir renforcé son personnel d'un savant botaniste suédois, nommé Sparmann, sur la vive recommandation de Forster. Le capitaine anglais dirigea sa route vers le S., et dès le 11 décembre il rencontra les îles de glace qui flottent constamment dans ces mers. Le 8 février, par une brume épaisse, il perdit de vue l'*Adventure*, et les deux vaisseaux, malgré leurs mutuelles recherches appuyées de coups de canon répétés, ne purent se rejoindre de longtemps. La *Résolution* poursuivit sa route jusqu'au 61° 52' lat. S., où elle fut arrêtée par des montagnes de glace immenses qui lui barraient le passage. Le 24 février, après cette tentative courageuse mais improductive, Cook mit le cap au N., et vint mouiller, le 25 mars, sur la pointe O. de la Nouvelle-Zélande, dans la baie Dusky, qu'il avait vue et nommée dès son premier voyage. Il reconnut avec

soin toutes les parties de cette vaste baie, semée de petites îles et entrecoupée de nombreuses déchirures; les naturalistes, de leur côté, parcoururent la contrée des environs, et plus d'une fois ils eurent occasion d'admirer le caractère sauvage et souvent pittoresque de cette terre. On n'y trouva qu'une famille de naturels, composée de sept ou huit individus qui semblaient exilés dans cette sombre solitude. On n'eut avec eux que des relations amicales, et on les quitta en les comblant decadeaux.

La *Résolution* se rendit ensuite dans le canal de la Reine-Charlotte, où Cook retrouva sa conserve, l'*Adventure*, qui, depuis leur séparation, avait touché à la terre de Van-Diemen, sans y rencontrer aucun habitant. Pendant le séjour des Anglais sur cette partie de la Nouvelle-Zélande, les naturels vinrent commercer régulièrement et pacifiquement avec eux. Quelques naturels firent preuve de peu de retenue dans l'usage de l'eau-de-vie et des autres boissons fortes, qu'ils recevaient en échange des différentes provisions qu'ils apportaient. Pour compenser, autant qu'il était en son pouvoir, les funestes exemples de corruption que ses grossiers matelots laissaient sur cette terre, Cook essaya d'y acclimater des végétaux et des animaux d'Europe. Les végétaux réussirent, et les chèvres se propagèrent avec facilité, tandis qu'une brebis et un bélier moururent au bout de quelques jours. Presque tous les naturels qu'ils eurent occasion de voir dans cette relâche s'informèrent du Taïtien Toupaïa, qui accompagnait Cook dans son précédent voyage; et quand ils apprirent sa mort, ils exprimèrent leur affliction par des lamentations bruyantes.

Le 7 juin, les deux navires appareillèrent de concert, et dirigèrent leur route au S.-O., de manière à explorer l'océan Pacifique dans la latitude de 40° à 50° jusqu'à la hauteur des îles Taïti. Le 6 août, contrarié par le vent et par les maladies qui commençaient à se manifester sur les deux vaisseaux, Cook porta à l'O.-N.-O. Le 11, à la pointe du jour, il aperçut l'île *Towere*, qu'il nomma *Resolution;* le soir, il découvrit *San-Quintin* de Boliechea, puis deux autres îles, qu'il appela *Furneaux* et *Adventure*. Il reconnut que ces îles font partie de l'archipel Dangereux de Bougainville, et poursuivit sa route vers Taïti.

Le 16 août, dans la matinée, il se trouva en vue de cette belle terre, et se dirigea aussitôt vers la presqu'île de Taïarabou, sur laquelle il voulait recueillir des provisions avant de se rendre dans le havre de Matavaï : en moins d'une heure il y eut plus de cent pirogues autour des vaisseaux. « Le son amical de *taïo! taïo!* retentissait de toutes parts, dit Forster, et nous le répétions nous-mêmes de tout notre cœur. Une foule empressée couvrait la plage avec des provisions de fruits et de végétaux : les pirogues remplissaient l'intervalle entre les navires et la côte; les échanges se faisaient au milieu du bruit et du tumulte; l'aspect de tout ce mouvement était curieux et nous présentait le tableau d'une foire océanienne. » Quelques-uns des Taïtiens essayèrent bien de dérober les objets qui les séduisaient et qu'ils ne pouvaient se procurer autrement; mais Cook remarqua que ces voleurs appartenaient à la plus basse classe du peuple, et rendit justice à la bonne foi des hommes d'un rang plus élevé.

Avant de quitter Taïarabou, Cook reçut la visite du souverain de la presqu'île, Wahi-Adoua II, qui avait pris le nom de son père en lui succédant. « Wahi-Adoua, dit Forster, était alors un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, bien fait, d'une physionomie douce, mais sans expression, annonçant la crainte et la défiance. Son teint était assez blanc, ses cheveux très-lisses, d'un brun léger et rougeâtres vers l'extrémité. »

Après une relâche sur la côte, où l'on eut la visite d'Ereti, chef de Hidia, les vaisseaux anglais firent route pour le N. de l'île et vinrent mouiller à Matavaï. Là une réception touchante attendait le capitaine anglais. Le vieil Oahou reconnut tout de suite ses anciens amis et les appela chacun par leur nom : chacun des Taïtiens vint saluer ses connaissances, et la nuit se passa à se raconter les événements survenus depuis le départ des Anglais. Le lendemain, Cook se présenta devant le souverain devenu majeur. Otou était alors âgé de trente ans, beau, bien fait et de bonne mine. Il portait des moustaches et de la barbe sous le menton, avec des cheveux noirs bouclés et très-touffus. Nul, pas même son père, n'avait le droit de se couvrir la tête en sa présence, et il fallait, en outre, se découvrir le haut du corps jusqu'à la ceinture. Auprès d'Otou se tenaient ses frères, ses sœurs et son père Hapaï, homme déjà vieux, avec la barbe et les cheveux gris, maigre et de haute taille, mais vert encore et vigoureux. Oammo et la vieille Oberea se trouvaient totalement effacés. Toutaha et Toubouraï-Tamaïdi avaient succombé dans une tentative de conquête contre la péninsule Taïarabou. La mère de Toutaha,

lorsqu'elle vit Cook, lui prit les deux mains et versa un torrent de larmes, en lui disant : *Toutaha taïo no Touti maté!* (Toutaha, l'ami de Cook, ou votre ami, est mort!)

A la fin de septembre, Cook prit congé du roi Otou, qui parut affligé de cette prompte séparation, et quitta, non sans regret, cette île, qu'il affectionnait particulièrement. Il se rendit ensuite à Wahine, où il fut reçu avec les plus grandes marques d'affection par son ami le roi Ori. Le naturaliste Sparmann, dans une excursion qu'il y fit seul, fut dépouillé et violemment maltraité par deux naturels. La conduite d'Ori dans cette circonstance fut admirable. Il pleura d'abord et poussa des cris de douleur : puis il se mit à haranguer son peuple et à lui faire des reproches de cette honteuse conduite. Après son discours, il monta dans le bateau de Cook, et lui fit signe de l'accompagner à la recherche des voleurs. Lorsque les naturels virent leur souverain au pouvoir du capitaine anglais, ils exprimèrent leur douleur et leurs craintes par des cris, par des larmes, par des supplications qu'Ori entendit sans s'émouvoir. On ne put trouver les voleurs, et Cook, malgré la bonne volonté d'Ori, fut obligé de revenir au vaisseau pour se préparer au départ. Le souverain dîna avec lui et débarqua ensuite au milieu de ses sujets assemblés, qui se pressèrent autour de lui et le couvrirent de baisers. Au moment de quitter l'île, le lendemain, Cook reçut les objets volés, et il ne tint qu'à lui d'assister à la punition des coupables. Le capitaine Furneaux prit sur l'île et emmena avec lui un jeune naturel nommé Maï, natif de Raïatea, où il avait eu quelques biens dont les insulaires de Bora-Bora l'avaient dépossédé.

Les vaisseaux touchèrent ensuite à Raïatea, dont les habitants s'informèrent du sort de Toupaïa avec beaucoup plus d'intérêt que ceux de Taïti. Le chef de cette partie de l'île, nommée Oreo, reçut Cook avec amitié. Les deux navires se chargèrent de plus de quatre cents cochons, et partirent en laissant de sincères regrets parmi les insulaires; plusieurs d'entre eux s'offrirent pour accompagner Cook en Angleterre. Il en choisit un âgé de dix-huit ans environ, proche parent de Pouni, roi de Bora-Bora. La relation le nomme Œdidée, mais son véritable nom était Hidi-Hidi.

Hidi-Hidi s'était embarqué avec une grande résolution, et malgré la peinture que Cook lui avait faite des privations et des souffrances auxquelles un marin se trouvait souvent exposé. Dès que les vaisseaux furent au large, le pauvre insulaire commença à reconnaître la vérité des observations du capitaine : le mal de mer le fit violemment souffrir, ce qui ne l'empêcha pas de jeter un regard d'adieu vers Bora-Bora, en disant que c'était l'île où il était né, ni d'avaler ensuite tout cru un copieux morceau de marsouin que les matelots venaient de pêcher. Avant de s'asseoir pour manger, il avait eu soin de consacrer à l'Atoua ou à la divinité deux morceaux de son friand repas, en marmottant quelques mots en forme de prière.

§ II. Découverte de l'île Manouaï.—Arrivée et premier séjour aux îles Tonga ou des Amis. — Troisième relâche à la Nouvelle-Zélande. — Navigation vers le pôle sud.

Le capitaine anglais se dirigea vers les terres découvertes par Tasman, et dès le 23 il aperçut une

île sablonneuse (*Manouaï* du groupe Harvey), semée çà et là de quelque végétation, et à laquelle il donna le nom d'*Harvey*. Le 1er octobre il arriva dans les parages de l'archipel Tonga, qu'il cherchait. Les habitants lancèrent leurs pirogues à la mer; l'un d'eux vint à bord sans défiance, une racine de kava dans la main, dont il toucha le nez de Cook; puis il s'assit sur le pont. D'autres s'empressèrent après lui et se montrèrent également confiants et doux. Dès qu'on eut jeté l'ancre, le nombre des pirogues augmenta considérablement, et les naturels échangèrent des étoffes d'écorce et des outils contre des clous européens. Un de leurs chefs, nommé Taï-One, enchanté du cadeau d'une hache et de quelques clous, s'épuisa surtout en témoignages d'amitié. Il conduisit les Anglais vers son hameau, au milieu d'une multitude de nageurs qui poussaient des acclamations de joie.

L'habitation de Taï-One était agréablement située à quelques toises de la plage, au fond d'une belle prairie, et au milieu de plantations riches et bien entretenues. On s'assit sur des nattes, et les naturels se tinrent respectueusement en dehors. Cook était accompagné d'un mauvais joueur de cornemuse écossais, qui fit les délices des sauvages. Taï-One, pour répondre à cette politesse, lui fit entendre le chant de trois jeunes femmes, qui parut aux Anglais plus harmonieux que celui des Taïtiennes. On les mena ensuite dans une des plantations, où on leur offrit des bananes et des noix de coco, puis une racine de kava, espèce de poivrier, pour la mâcher. Les Anglais refusant de goûter cette racine, les naturels en mâchèrent devant eux

une certaine quantité, qu'ils mêlèrent avec de l'eau dans un grand vase. Cette liqueur fut ensuite versée dans des feuilles vertes roulées en forme de coupe, et présentée à chacun des étrangers présents. Cook seul eut le courage d'y goûter : la préparation avait éteint la soif de ses compagnons. Les naturels cependant vidèrent bientôt le bol sans se faire prier. Cette liqueur, forte et insipide à la fois, produit une espèce d'enivrement qui plaît aux insulaires de la mer du Sud ; Cook en avait déjà observé l'usage à Taïti, et nous le retrouvons dans presque toutes les îles de la Polynésie.

Le lendemain Cook alla mouiller à Tonga-Tabou. Non moins empressés à visiter le navire, les naturels y apportèrent des vivres de toute espèce, qu'ils échangèrent avec joie contre les plus mauvaises guenilles d'Europe. Dans sa première excursion, Cook remarqua une espèce de temple, construit sur une montagne élevée. Trois vieillards en sortirent et débitèrent une harangue au visiteur étranger. Toute l'île était couverte de pareils monuments, appelés par les naturels *Faïtoka,* sortes de tombeaux analogues aux moraïs de Taïti.

Cette première station de Cook sur les côtes de Tonga-Tabou ne fut du reste marquée par aucune scène fâcheuse. A part quelques audacieux larcins, tout se passa bien. On sévit contre les voleurs sans que les répressions isolées provoquassent une collision générale. On se quitta au milieu des plus tendres effusions. Le vieux chef ne sortit pas de son état de crétinisme, mais le bon Taha trahit son chagrin par des larmes. Il supplia Cook de le venir voir promptement et de lui apporter un uniforme

semblable au sien, lui promettant en échange une cargaison entière de cochons, de volailles et de fruits.

En général, la langue et les coutumes de ces insulaires ont beaucoup d'affinité avec celles des Taïtiens. Toutes les différences qu'on remarque entre les deux peuples, qui doivent être sortis de la même souche, proviennent, suivant Cook, de la nature diverse de leurs îles, dont l'une, Taïti, est couverte de montagnes, de bois et de rivières, tandis que l'autre est privée de ces sources de fécondité et d'agrément. Cette pauvreté du sol a aiguillonné par le besoin l'industrie des naturels, qui sont obligés de travailler plus que les heureux habitants de Taïti. De là vient encore que les premiers sont plus robustes et plus forts que ceux-ci. Ils sont aussi plus vifs et plus animés. Leur vêtement consiste en une pièce d'étoffe qui couvre le corps depuis la ceinture jusque au-dessous du genou. Ils portent des colliers et des bracelets en os, en coquillage, en nacre de perle, en écaille de tortue. Leurs instruments de musique sont une grande flûte à quatre trous, dont ils jouent avec le nez, une espèce de flûte de Pan, composée d'une dizaine de roseaux, et un tambour grossier formé d'un tronc d'arbre creux. Ils sont en général d'une grande adresse : Cook vit un jour une jeune fille qui, durant un quart d'heure, jeta en l'air cinq gourdes de la grosseur d'une pomme l'une après l'autre, qu'elle rattrapait toujours sans en laisser tomher une. La société semble constituée comme à Taïti, avec un chef supérieur, sous lequel des chefs ou *eguiis*, qui en dépendent, dominent le reste du peuple. Le culte ou la croyance dans l'Atoua et

les superstitions taïtiennes se retrouvent aussi à peu près à Tonga-Tabou et sur les îles voisines.

Après avoir appareillé et quitté les îles Tonga, Cook eut connaissance de Pylstart le 8 octobre, et le 10 il perdit de vue les terres de cet archipel, pour regagner une seconde fois celles de la Nouvelle-Zélande. Le 21 octobre, il y reparut près de la baie Hawke, où il distribua des cochons, des poules et des graines utiles, à deux chefs qui y vinrent le visiter et qui se rappelèrent fort bien la première relâche de l'*Endeavour*. Hidi-Hidi, apprenant que ces îles ne renfermaient ni cocos ni ignames, alla en chercher pour en offrir aux chefs; puis, sur l'avis que les cocos ne pouvaient germer sur cette terre, il se borna à leur démontrer l'utilité des ignames. Les chefs le comprirent, et, en signe de reconnaissance, l'un d'eux offrit aux Anglais sa hache de combat, dont la poignée était ornée de plumes rouges de perroquet et de poils de chien blanc. Avant de quitter le navire, les Nouveaux-Zélandais exécutèrent une danse guerrière, en frappant du pied, agitant leur casse-tête, faisant des contorsions effrayantes, tirant la langue et poussant des hurlements affreux.

Une tempête horrible obligea Cook à quitter la terre le lendemain, et le sépara de l'*Adventure*. Après une recherche infructueuse de ce navire, la *Resolution* fut conduite dans le détroit, au canal de la Reine-Charlotte, où l'on espérait trouver le capitaine Furneaux. Dans cette nouvelle relâche, on acquit une preuve certaine que les Zélandais étaient anthropophages.

Cook quitta ce mouillage le 24 novembre, sans

avoir eu des nouvelles de l'*Adventure*, et se dirigea de nouveau vers les latitudes australes. Le 12 décembre, par 62° 10' lat. S., il vit la première île de glace. Quelques jours après, il tomba une grande quantité de neige, phénomène qui étonna singulièrement Hidi-Hidi. La vue d'une immense plaine de glace le frappa encore bien plus le lendemain. Hidi-Hidi, convaincu, mais de plus en plus émerveillé, donna le nom de *Terre-Blanche* à cette substance nouvelle pour lui. « Un premier phénomène avait déjà frappé son esprit sous la zone torride. Tant que les vaisseaux restèrent dans ces parages, nous n'eûmes presque point de nuit, et nous pûmes écrire à minuit à la lueur du soleil. Hidi-Hidi pouvait à peine en croire ses yeux, et il nous assura que ses compatriotes le traiteraient de menteur quand il leur parlerait de la pluie pétrifiée et du jour perpétuel. »

Cependant la *Résolution* s'avançait toujours vers le S., malgré les fatigues de l'équipage et les premiers symptômes de l'inévitable scorbut. Cook lui-même était souffrant; le courageux capitaine n'en persista pas moins dans sa route, et cinq semaines se passèrent dans cette perplexité. Le 31 janvier 1774, parvenue à la hauteur du 71° 10' latitude S., la *Resolution* fut tout à coup arrêtée par les glaces, qui se prolongeaient tant que la vue pouvait s'étendre. Perdant ainsi encore une fois l'espoir de trouver les terres australes, il porta le cap N., et se dirigea vers l'île de Pâques de Roggeween, avant d'aller prendre quelques jours de repos à Taïti, pour recommencer encore une nouvelle et dernière tentative au S.

§ III. Reconnaissance de l'île de Pâques ou Waïhou. — Visite aux îles Marquises ou Nouka-Hiva.

Dans cet intervalle, Cook tomba tout à fait malade, et l'on désespéra même de ses jours; cependant l'approche de latitudes plus chaudes le rétablit peu à peu, et il était en convalescence lorsque, le 10 mars, on aperçut avec joie les côtes de l'île de Pâques. L'île paraissait cependant sèche et stérile à mesure qu'on en approchait; une pirogue montée par deux insulaires se détacha du rivage, et l'un d'eux, en arrivant près de la *Resolution*, se servit du même mot que les Taïtiens pour demander une corde. A l'aide de Hidi-Hidi, on put s'entendre et se parler tant bien que mal. Cook se hâta de chercher un mouillage, et, en longeant l'île, il reconnut les statues gigantesques dont parle le Hollandais Roggeween. Il débarqua sur la même plage que lui; les naturels accoururent en foule pour admirer les étrangers, et ne dérogèrent pas aux habitudes de vol que les Anglais avaient déjà remarquées sur toutes ces îles océaniennes.

L'île de Pâques parut à Forster, qui recueillit son nom indigène de *Waïhou,* généralement stérile et nue, presque couverte de pierres brunes, noires ou rougeâtres, de nature spongieuse et d'origine évidemment volcanique. La végétation se composait d'une graminée qui croissait par touffes de feuilles si glissantes, qu'on avait peine à marcher dessus sans tomber. Sur la surface de l'île, on ne voyait pas un arbre qui méritât ce nom. Les plus grands arbrisseaux étaient le mûrier à papier, employé, comme à Taïti, pour la confection des étoffes;

une espèce de mimosa au bois rouge, dur et pesant, et quelques tiges de l'*hibiscus populneus*, dont le bois est blanc, cassant, et dont la feuille ressemble à celle du frêne. Pourtant, malgré l'absence du bois propre à cet usage, les naturels avaient des pirogues, ce qui faisait supposer que des troncs d'arbres sont jetés sur ces côtes par les vagues. Waïhou était sans ruisseau, sans torrent, sans source jaillissante. Les naturels puisaient de l'eau fétide dans une mare et s'en contentaient. Du reste, les plantations étaient fort bien tenues, elles produisaient des patates, des ignames, des citrouilles, des bananes, des cannes à sucre et une espèce de morelle. Les poules, le seul animal domestique qu'on y vît, étaient rares, petites et maigres. Les oiseaux de terre étaient peu nombreux, et la pêche semblait peu abondante. Cook et Forster évaluèrent la population à neuf cents âmes, mais il est à croire qu'elle est plus considérable.

Les naturels, dont les traits rappelaient ceux des Taïtiens, étaient tatoués de la tête aux pieds. Les hommes ne portaient qu'un tablier court, attaché par une corde autour des reins. Les femmes s'enveloppaient le corps d'une grande pièce d'étoffe et se couvraient les jambes d'une pièce plus petite. Les uns et les autres avaient les lobes des oreilles prodigieusement distendus, quelquefois jusqu'à deux à trois pouces de longueur. Ces fentes supportaient des ornements en touffes de duvet blanc, des plumes et des anneaux de substances diverses.

Leurs misérables cases se composaient de bâtons fichés en terre à quelque distance les uns des autres, recourbés et réunis par le sommet pour former la

charpente; d'autres bâtons plus minces les traversaient dans le sens horizontal, et le tout était couvert de feuilles de canne à sucre. La porte était si basse, qu'on n'y entrait qu'en rampant.

Forster décrivit mieux que Roggeween les statues colossales en pierre, qui étaient la plus grande curiosité de l'île. Ces statues n'étaient pas des idoles, mais des monuments fort anciens, élevés à la mémoire de quelques grands chefs du pays. On en voyait sur divers points, et çà et là d'autres débris attestaient qu'ils avaient dû être beaucoup plus nombreux. Rien ne peut donner l'idée de ces effigies, produit de l'art le plus grossier. C'étaient des yeux en ellipse, placés en travers de la tête, un nez sans front, un cou très-court, des oreilles énormes, des cheveux roides et droits, des épaules à peine indiquées, et, au-dessus de ce buste, un bloc de pierre, sorte de coiffure du goût le plus singulier, bonnet ou chapeau, ornement ou fardeau en équilibre. Les statues avaient de dix à quinze pieds, quelquefois vingt pieds de long. Souvent le bonnet, formé d'un cylindre en pierre de quatre à cinq pieds de diamètre, faisait à lui seul le tiers de la statue. Le nom général de ces monuments était *Anga-Tabou*. Aucun d'eux n'était de construction récente. De simples mausolées en pierre, blanchis à la chaux, suppléaient à ces érections monumentales.

Les seules armes des insulaires étaient des casse-tête longs ou courts, sculptés à l'un des bouts, et quelques lances garnies à la pointe d'un morceau de lave. Le chef de l'île s'appelait Tohi-Taï, et son autorité ne semblait pas étendue ni fort respectée des insulaires. Hidi-Hidi résuma l'impression que

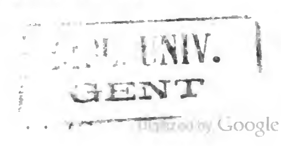
laissait Waïhou en disant : *Taata maïtaï, Wenoua ino* (les hommes bons, la terre mauvaise). C'est la stérilité, en effet, qui avait dû frapper cette île, car les statues du rivage et une maison en pierres larges et parfaitement assemblées que trouva Forster accusaient une civilisation antérieure fort avancée.

Après Waïhou, Cook voulut explorer les îles Marquises de Mendana. Le 6 avril, il aperçut l'îlot Fatou-Hou, qu'il appela *Hood*, puis Ohiva-Hoa, et enfin Tao-Wati, la Santa-Christina du navigateur espagnol, dans la baie de laquelle la *Resolution* mouilla non sans courir le risque de se perdre. Des pirogues chargées de naturels et munies de pierres et de frondes s'approchèrent du bord, et quelques échanges furent faits jusqu'au coucher du soleil. Ces insulaires étaient bien faits, d'une jolie figure, et tatoués sur toutes les parties du corps. Ils revinrent le lendemain en plus grand nombre avec des fruits à pain, des bananes et un petit cochon. Mais ils commirent tout de suite divers petits larcins, et un voleur plus hardi fut tué d'un coup de fusil au moment où il s'enfuyait dans sa pirogue. Le cadavre fut emporté dans les bois, et les naturels se rassemblèrent de tous les côtés sur la plage, au son des tambours, armés de massues et de piques. Ils tentèrent ensuite de s'emparer de la chaloupe qui avait été détachée pour faire de l'eau ; mais un coup de fusil tiré de fort loin par-dessus leurs têtes les effraya plus que la mort de leur compatriote, et Cook put continuer paisiblement ses opérations.

Les naturels revinrent peu à peu échanger leurs

fruits et leurs cochons contre des clous et des étoffes de Tonga-Tabou ornées de plumes rouges. Leurs cochons étaient fort petits, car les Anglais en consommaient cinquante à chaque repas; quelques-uns de ces animaux ne pesaient même que dix-sept à dix-huit livres. Malheureusement Cook ignorait la valeur élevée que ces peuples attribuent aux plumes rouges; ces ornements précieux ayant été prodigués dans les marchés, il ne fut bientôt plus possible de se rien procurer avec les petits objets de quincaillerie, et il fallut songer à quitter cette relâche, devenue si stérile.

Cook fait le portrait le plus flatteur des habitants des îles Marquises: ils sont grands et bien faits, mais moins grands que les Taïtiens, auxquels ils ressemblent d'ailleurs. Ils sont tatoués de la tête aux pieds; ils portent assez ordinairement les cheveux courts, en conservant deux touffes relevées par un nœud au côté de la tête. Leur vêtement se compose de pièces d'étoffe en écorce de mûrier. Parmi les ornements nombreux dont ils se couvrent le corps, Cook cite une sorte de diadème en fibres de noix de coco, des hausse-cols, des bracelets, des colliers, des panaches en plume de coq, des touffes de cheveux placées aux jambes. Leurs maisons, leur nourriture et leurs habitudes en général rappellent celles de Taïti. Évidemment les deux peuples ont la même origine; leur langue est aussi à peu près la même. Hidi-Hidi conversait facilement avec les naturels de Tao-Wati, qu'il aimait beaucoup à cause de leur ressemblance avec ses compatriotes. Il leur apprit différents usages de son pays, entre autres la manière d'allumer du feu



en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois sec.

Le navigateur anglais ne vit point la grande île de Nouka-Hiva, qui a donné son nom à tout le groupe des Marquises; mais il eut le soin de restituer aux îles qu'il visita leurs noms indigènes, cités ci-dessus, à la place de ceux que leur avait imposés Mendana. Il quitta ces îles le 12 avril 1774, et fit route dans la direction de Taïti.

§ IV. Nouvelles îles de l'archipel Pomotou. — Retour aux îles Taïti et aux îles Tonga.

Le 17 avril, il tomba au milieu des îles Dangereuses de l'archipel Pomotou. Il vit d'abord *Tioukea*, l'une des Zondergrond de Schouten. Les bateaux furent envoyés pour sonder. A leur approche, les naturels, qui s'étaient montrés si hostiles au commodore Byron quelques années auparavant, ne tentèrent pas de les attaquer; mais ils parurent indifférents aux cadeaux qu'on leur offrit, et l'on ne put obtenir d'eux que des cocos et cinq ou six cochons. Sur un autre point de l'île, les Anglais furent mieux accueillis. Les naturels vinrent les embrasser et toucher leur nez, à la manière de la Nouvelle-Zélande.

Hidi-Hidi acheta plusieurs chiens indigènes avec de petits clous et des bananes mûres, fruits que ces îles basses ne produisent sans doute pas. Les naturels étaient plus noirs et plus robustes que ceux de Taïti; leur tatouage se bornait à des figures de poisson; leur langue ressemblait à celle de Taïti, quoique plus gutturale. Les moraïs étaient aussi les mêmes.

Le lendemain on longea l'île *Oura*, longue chaîne de coraux à demi submergés, à demi verdoyants,

habités cependant comme ceux de Tioukea. Puis on aperçut les Pernicieuses de Roggeween, auxquels Cook donna le nom d'*îles Palliser*, et le 23 avril le navire fit son entrée dans le havre de Matawaï, à la grande joie de tout l'équipage, qui regardait l'hospitalière Taïti comme une seconde patrie.

Dès le lendemain, le roi Otou, suivi de plusieurs autres chefs et d'un nombreux cortége, vint à bord de la *Résolution* avec des présents en cochons et en frnits de toutes sortes. On lui fit divers cadeaux, mais il se montra surtout avide de plumes rouges, et, mieux avisé cette fois, Cook ne fut pas si prodigue de ses trésors qu'il l'avait été aux Marquises. Il alla le lendemain à Paré rendre visite au monarque taïtien avec M. Forster et quelques officiers du vaisseau. Il eut occasion d'y remarquer la plus grande réunion de pirogues qu'il eût jamais vue à Taïti. Rien n'était plus curieux que cette flotte. Les bâtiments de guerre consistaient en grosses doubles pirogues de quarante, cinquante et soixante pieds de longueur, montées chacune par quarante hommes, et en doubles pirogues plus petites, au nombre de cent soixante-dix, destinées à servir de transport, et montées par huit hommes, terme moyen. D'après ce calcul, ces trois cent trente bâtiments devaient porter 7,760 hommes. Encore faut-il remarquer que la flotte n'était armée que par deux districts de Taïti, et que la péninsule de Taïarabou n'avait pas fourni de contingent. Cette donnée fit évaluer à Cook le total de la population au nombre exagéré de 240,000 âmes.

Le vêtement des guerriers était bigarré; il consistait en trois grandes pièces d'étoffes de différentes

couleurs, trouées au milieu et superposées l'une à l'autre. Les boucliers et les cuirasses étaient en osier couvert de plumes et de dents de requin. Quelques casques avaient jusqu'à cinq pieds de hauteur. C'étaient de longs cylindres d'osier, revêtus de plumes brillantes, vertes et bleues, avec une bordure d'autres plumes blanches, et des franges en forme de rayons, formées par de longues plumes rouges d'oiseaux du tropique. Les principaux chefs de la flotte se distinguaient par de longues queues rondes en plumes vertes et jaunes, qui leur pendaient sur le dos. L'amiral de la flotte, nommé Towa, en avait cinq, à l'extrémité desquelles flottaient des cordons de bourre de cocos entremêlés de plumes rouges. Il ne portait point de casque, mais un turban qui lui seyait bien. C'était un homme de soixante ans, grand, vigoureux, d'une physionomie noble et prévenante. Cook apprit plus tard le but de ces vastes préparatifs : il s'agissait d'une expédition contre Eïmeo, l'île voisine, pour y investir de la royauté le beau-frère d'Otou. Ce dernier montrait beaucoup de déférence pour Towa, mais il avoua en secret au capitaine anglais que l'amiral n'était pas son ami.

Avant de quitter Taïti, où il trouva encore plus d'aisance et de provisions que dans ses précédentes relâches, Cook reçut la visite de quelques-uns de ses anciens amis, Potatou, Oammo, Oberea. Celle-ci, peu jalouse de se montrer aux Anglais depuis sa déchéance, avait été attirée par l'espoir d'obtenir des plumes rouges, qui avaient fait une véritable révolution dans l'île.

Le 16 mai, la *Resolution* mouilla devant l'île de Wahine, au havre du Ware. Cook rendit visite à son

ami Ori, qu'il trouva faible et amaigri par l'usage immodéré du kava. Hidi-Hidi eut l'honneur de passer plusieurs nuits à boire avec lui et à s'enivrer du fatal breuvage océanien. Cook quitta cette île le 23, au grand regret du vieux chef, qui resta sur le vaisseau le dernier. Quand il apprit du capitaine que probablement ils ne se reverraient plus, il se mit à pleurer et lui dit : « Laissez au moins venir ici vos enfants, nous les traiterons bien. »

Le pauvre Hidi-Hidi était triste et malheureux. Ses compatriotes ne l'avaient pas accueilli aussi bien que ceux de Taïti, et comme il avait presque épuisé ses trésors sur la première île, il se trouvait méconnu dans sa terre natale, et il voulait retourner à Taïti. D'un autre côté, durant son absence, son frère s'était emparé de ses biens, et le jeune voyageur ne jouissait plus d'aucune autorité. Dans sa douleur il aurait volontiers suivi Cook en Angleterre, s'il avait eu l'espoir d'en être ramené un jour. Mais on ne pouvait lui faire cette promesse ; il lui fallut faire ses adieux à tous ses compagnons de voyage et se résigner à rester dans son pays. Cette séparation fut cruelle pour lui, il fondit en larmes et se coucha dans sa pirogue quand il vit le vent enfler les voiles de la *Resolution*. Longtemps après on l'aperçut encore qui tendait ses mains vers le vaisseau, comme pour dire un dernier adieu à ses amis. Durant les six semaines que Cook passa sur cette île, il put se procurer en abondance toutes les provisions qu'il voulut : les chefs et les naturels se montrèrent envers lui constamment bons et généreux, et les malades de l'équipage purent tout à fait recouvrer la santé.

Le 6 juin, il reconnut l'île habitée de *Mohipa*, que Wallis avait découverte et nommée Howe. Le 16, il aperçut un groupe de cinq ou six îlots couverts de bois et liés ensemble par des brisants : nul vestige d'habitants ne fut remarqué sur ce groupe, que Cook nomma *Palmerston*, en l'honneur de l'un des lords de l'amirauté.

Le 20, une île escarpée et remplie de rochers se montra dans l'éloignement. Plus près, on observa quelques naturels nus et armés. A deux reprises et sur deux points différents, on voulut essayer le débarquement, mais à chaque fois les naturels s'y opposèrent avec un acharnement et une férocité incroyables. L'île, qui fut nommée *Savage* (sauvage) à cause de la férocité de ses habitants, était peu élevée et tapissée de fougères et d'arbustes. Les côtes s'élevaient en falaises verticales d'une hauteur de quarante pieds, et minées à leur base par le battement de la vague.

Ce fut le 24 juin que Cook revit les premières îles de l'archipel Tonga. Il se dirigea cette fois vers *Namouka*, la Rotterdam de Tasman. Comme il approchait de la côte, une pirogue s'avança, et l'un de ceux qui la montaient appela Cook par son nom. La *Resolution*, à peine assurée par ses ancres, fut environnée de canots chargés d'ignames et de poissons. Encouragés par cette amicale réception, Cook et les naturalistes parcoururent l'île dès le matin, et tracèrent un délicieux tableau de ses paysages enchanteurs. La bienveillance, l'affabilité, l'empressement affectueux des insulaires servirent d'escorte aux promeneurs.

De temps à autre, quelques larcins venaient ce-

pendant troubler la paix, soit à bord, soit sur la plage. Cook ne savait pas pardonner de telles licences; il y répondait par des corrections rigoureuses. A propos d'un vol d'armes, il fit saisir sur la grève deux grandes doubles pirogues, et un naturel, ayant voulu seul opposer quelque résistance, il ordonna qu'on tirât sur lui de très-près. Ce malheureux, presque nu, fut mis dans un état déplorable. Ses pleurs, ses cris émurent jusqu'à l'inflexible capitaine. Anderson fut chargé de panser le blessé. Il voulut d'abord appliquer sur les plaies un cataplasme de bananes; mais les insulaires lui apportèrent des cannes à sucre, dont ils indiquèrent les pulpes comme un remède plus efficace. Quand cet appareil fut posé, les naturels redoublèrent de caresses vis-à-vis des Européens. On leur donna une bouteille d'eau-de-vie, en leur recommandant d'en laver la plaie, qui n'était pas dangereuse; mais comme l'Indien avait été tiré à vingt-cinq à trente pieds, les chairs étaient déchirées, et il souffrait de grandes douleurs. On fit ensuite au blessé un présent, que son maître, ou du moins celui qui réclamait les pirogues, prit sans doute pour lui.

Les insulaires firent alors tout ce qu'ils purent pour regagner les bonnes grâces des Anglais. Ils rendirent les armes qui avaient été dérobées, et une femme qui semblait exercer une grande autorité envoya dans l'intérieur du pays quelques-uns de ses gens qui rapportèrent la gibecière et le fusil du chirurgien.

Dès que l'affaire fut ainsi arrangée, le capitaine retourna à bord, et ordonna de se disposer au départ. Toutefois, le calme ayant encore retenu les

vaisseaux, on eut avec les naturels de nouvelles relations qui furent très-amicales.

Dans cette seconde reconnaissance, le capitaine Cook releva les îles Hapaï, au nord de Namouka, passa entre Kan et Tofoua, et s'assura que cette dernière renfermait un cratère en activité. Ce fut dans cette seconde visite qu'il appela cet archipel *île des Amis*, nom qui a été remplacé sur les cartes modernes par celui d'*archipel Tonga*, plus exact et plus juste sous tous les rapports.

§ V. Découverte et exploration des Nouvelles-Hébrides. — Aventures avec les naturels de Mallicolo, de Koro-Mango et de Tauna.

L'infatigable capitaine procéda ensuite à sa belle exploration des Nouvelles-Hébrides. Il reconnut d'abord l'île des Lépreux et l'île Aurore de Bougainville, puis l'île Pentecôte, plus riche et plus populeuse en apparence. Il se dirigea de là vers la côte septentrionale d'*Ambrym*, afin de gagner les terres situées à l'O. Il reconnut bientôt qu'elles formaient une grande île nommée *Mallicolo* par les naturels, sur la côte S.-E. de laquelle il jeta l'ancre le 21 juillet.

Dès que le canot détaché du vaisseau s'approcha de la plage, on vit les naturels s'avancer en foule, armés de rameaux verts qu'ils agitaient en l'air. Cook répondit à ces démonstrations pacifiques par des signes non équivoques de bonne amitié. Les pirogues se pressèrent alors autour du vaisseau, et les naturels continuèrent à agiter leurs branches d'arbres en criant : *Tomar! tomar!* mot qui a sans doute

la signification du *taïo* des Taïtiens. Après avoir circulé et babillé bruyamment autour du bord, les sauvages se retirèrent le soir sur la grève, y allumèrent de grands feux, reparurent auprès des navires dans leurs pirogues garnies de torches, se promenèrent encore dans toute la baie, et, retournés à terre, ne cessèrent leurs chants et leurs danses que fort avant dans la nuit.

Le lendemain ils accoururent de nouveau, les uns à la nage, les autres dans des pirogues. Cook invita l'un d'eux à monter à bord, et le vaisseau fut bientôt rempli de sauvages. Ces hommes semblaient intelligents; ils convoitaient sans doute tout ce qu'ils voyaient, mais ils n'y touchaient pas si on le leur refusait.

Un incident subit faillit troubler cette bonne harmonie. Un sauvage des pirogues, voyant qu'on lui interdisait l'accès du vaisseau, banda son arc contre un canotier. Ses compatriotes voulurent l'en empêcher d'abord, mais il persista. Cook lui-même, l'ayant menacé, fut couché en joue par le sauvage. Alors le capitaine prévint l'agresseur par un coup de fusil chargé à dragées. Le naturel chancela, mais ne renonça point à son attaque; il ne laissa tomber son arc qu'à une seconde décharge. Il s'ensuivit bientôt une sorte de pêle-mêle; les pirogues des naturels se sauvèrent en lançant quelques flèches auxquelles on répondit par un coup de canon; puis, au bout d'une heure d'armistice, les fuyards se rapprochèrent, entourèrent le bord, et recommencèrent leurs échanges comme si nul acte de violence n'avait eu lieu.

Le même jour, Cook retourna sur la plage avec

deux canots armés, pour faire de l'eau et du bois. Cinq cents insulaires étaient rassemblés en armes. Le capitaine s'avança seul, un rameau vert à la main, au-devant d'un chef qui agitait aussi une branche d'arbre. Les rameaux furent échangés et la paix conclue. Quelques petits présents réciproques achevèrent de la consolider. Cook obtint ensuite la permission de faire du bois, mais à la condition de ne pas s'éloigner du rivage. Les naturalistes ne purent même pousser leurs explorations au delà de la plage, et, dans une tentative qu'ils firent pour violer la consigne, ils furent ramenés, malgré leurs prières, au poste des travailleurs. Une bouée fut volée quelque temps après, mais elle fut bientôt restituée, et ce fut le seul larcin dont on eut à se plaindre durant toute la relâche. Le voleur, comme pour expier son délit, consentit à mener Cook et Forster vers quelques cases voisines. Ces huttes, au nombre de six, étaient basses et couvertes de feuilles de latanier. Plusieurs d'entre elles étaient entourées de planches et n'avaient pour toute porte qu'une ouverture carrée et close. On refusa de l'ouvrir aux visiteurs. Près des maisons étaient quelques plantations entourées de palissades; çà et là s'élevaient des cocotiers, des arbres à pain et des bananiers; une provision d'ignames couvrait une sorte de plate-forme; des cochons et des poules rôdaient autour des cases.

Le 23 juillet, au matin, Cook leva l'ancre et quitta ce mouillage, après l'avoir nommé *port Sandwich*. Au moment où le navire abandonna l'île, les naturels se pressèrent encore le long du bord. Quelques derniers échanges eurent lieu avec une probité qui surprit les Anglais.

Cook reconnut ensuite *Ambrym*, terre d'environ sept lieues de circuit, et *Paoum*, qui s'élève à une hauteur considérable, sous la forme d'une meule de foin. En s'approchant, le 24, d'*Api*, il vit sur la grève des sauvages armés d'arcs et semblables à ceux de Mallicolo. Le calme surprit son navire près des îles *Shepherd*, où un mal presque subit frappa son état-major. On avait pêché deux poissons rougeâtres, semblables à de grosses brèmes pour la taille et pour la forme, et on les avait servis sur la table des officiers et des sous-officiers. A la suite de ce repas, presque tous tombèrent malades. Ils ressentaient de violentes douleurs à la tête et aux membres, une chaleur brûlante sur toute la peau, une espèce d'insensibilité dans les jointures, tous les symptômes enfin d'un véritable empoisonnement. Les malades, après avoir beaucoup souffert, ne se rétablirent qu'au bout de dix jours. Forster attribua cet accident non pas aux espèces de poissons qui furent mangées, car elles se mangent ailleurs sans inconvénient; mais aux herbes vénéneuses dont elles se nourrissent dans ces parages. Cent cinquante ans auparavant, les compagnons de Quiros avaient ressenti les mêmes atteintes; d'autres navigateurs, depuis Cook, ont couru les mêmes dangers, et remarqué chez les malades de leur équipage les mêmes symptômes d'empoisonnement.

Après avoir exploré tour à tour les petites îles *Shepherd*, groupes d'îlots peuplés, *Monument*, *Trois-Collines*, habitée par des sauvages semblables à ceux de Mallicolo, *Deux-Collines*, *Montagu* et *Hinchimbrook*, Cook découvrit une grande et belle terre qu'il nomma *Sandwich*. Fertile et riante, elle

parut cependant moins peuplée que celle du N. Le 1er août, il rangea *Erro-Mango,* ou plutôt *Koro-Mango,* comme on l'a su depuis; le 3 il jeta l'ancre sur la partie septentrionale de cette île. Le lendemain, ayant vogué vers la terre avec deux canots, il trouva les naturels bien disposés en apparence. On lui indiqua une plage de beau sable, où il débarqua seul, tenant à la main un rameau vert qu'un des sauvages lui avait donné. Réservés et presque polis, les insulaires se tenaient éloignés de la chaloupe. L'un d'eux, le chef sans doute, rangea ses compagnons en demi-cercle autour de l'embarcation, et il frappait les curieux qui sortaient du rang. Cook leur distribua quelques cadeaux; puis il demanda de l'eau fraîche et quelques fruits; on lui apporta un vase en bambou, un igname et quelques noix de coco. Heureusement Cook ne perdit pas de vue les mouvements des naturels, tous armés de lances et de massues, et surtout ceux de leur chef. Quand il voulut regagner le bord, la guerre éclata; on vola la planche qui conduisait du canot à la terre, on se précipita vers les embarcations pour les tirer sur le sable, on essaya d'enlever violemment les rames aux matelots. La vue d'un fusil braqué sur eux arrêta un instant les agresseurs; mais ils revinrent à la charge, guidés par leur chef. Cook voulut punir ce dernier; il le coucha en joue, mais l'amorce seule brûla. Cet accident enhardit les naturels, qui firent pleuvoir sur les chaloupes une grêle de pierres et de flèches. Trois décharges, devenues nécessaires, délivrèrent les Anglais, qui purent reprendre le chemin du bord après avoir tué quatre insulaires et dispersé les autres. Deux marins furent blessés par

les traits des assaillants : l'un d'eux reçut à la joue un dard dont la pointe, épaisse d'un doigt, pénétra pourtant à près de deux pouces dans les chairs. Le soir, quelques sauvages parurent vers la pointe basse d'un rocher et montrèrent deux rames, sans doute dans l'intention de les rendre ; mais, au lieu d'entrer en pourparler avec eux, Cook fit tirer une pièce de 4 pour leur donner une idée de la portée des canons. Les habitants de cette île parlent une autre langue que ceux des îles plus au N. Ils sont petits, mais assez bien faits ; ils se peignent le visage, qui est d'un bronze presque noir, en rouge et en brun, et portent les cheveux frisés ou bouclés.

La *Resolution* se porta ensuite vers une île que signalaient pendant la nuit quelques lueurs volcaniques. Le 9 août, à trois à quatre milles dans le N.-E., on distingua cette terre ignivome. « La colline la plus basse de toutes celles de la même rangée, et d'une forme conique, avait un cratère au milieu, dit Forster : elle était d'un rouge brun et composée d'un amas de pierres brûlées parfaitement stériles. Une colonne épaisse de fumée, pareille à un grand arbre, en jaillissait de temps en temps, et sa tête s'élargissait à mesure qu'elle montait. Toutes les fois qu'une nouvelle colonne de fumée était ainsi lancée en l'air, nous entendions un son bruyant pareil à celui du tonnerre, et les colonnes se suivaient de près... Toute l'île, excepté le volcan, est bien boisée, et contient une grande quantité de jolis palmiers. Nous y remarquions une belle verdure, même à cette saison de l'année, qui était l'hiver pour ce climat. »

Cook trouva un mouillage sur la pointe S.-E. de

cette île, nommée *Tanna;* il y passa quelques jours et s'y procura des renseignements sur les autres îles de l'archipel, qui sont encore aujourd'hui fort peu connues. Timides et invisibles d'abord, les naturels se prêtèrent peu à peu à des échanges; puis ils se montrèrent bien différents des honnêtes naturels de Mallicolo : ils voulurent enlever de force tout ce qui tombait sous leurs mains, le pavillon, les gonds du gouvernail, les bouées des ancres. Ni les menaces, ni le bruit des fusils, ni le canon lui-même ne les intimidèrent. Quand ils entendirent siffler les balles, ils se montrèrent pourtant plus circonspects. Cook fut témoin de deux traits de courage fort remarquables. Au premier coup de canon, les deux cents sauvages qui entouraient le navire se jetèrent d'abord à la mer. Seul, au milieu de cette alarme générale, un jeune homme beau et bien fait resta debout sur sa pirogue, sans s'effrayer; seulement une expression de dédain et d'ironie anima son visage à la vue de ses pusillanimes compatriotes, qui revinrent aussitôt honteux de leur terreur panique. Un autre jour, un vieillard occupé à enlever une bouée reçut une balle dans le corps sans renoncer à son travail; il essuya bravement d'autres décharges, puis se rendit avec insouciance à bord pour offrir une noix de coco.

Le 9 août, le capitaine descendit à terre avec un fort détachement. Suivant l'usage, il se dirigea, une branche d'arbre à la main, vers les insulaires qui étaient rassemblés en armes sur la grève. Il distribua quelques présents aux vieillards, et leur fit entendre qu'il avait besoin de bois et d'eau. Les vieillards indiquèrent les arbres de la grève, mais en recom-

mandant de ne point toucher aux cocotiers. Le jour se passa ainsi; durant la nuit le volcan déployait ses magnificences : il couvrait le ciel d'un manteau qui se graduait dans tous les tons du rouge. De quart d'heure en quart d'heure une violente détonation se faisait entendre; on eût dit un combat souterrain où deux armées se seraient canonnées.

Le jour suivant, le capitaine, pressé par le manque d'eau et de bois, tenta une nouvelle descente avec trois canots montés par des soldats et des marins armés. Neuf cents naturels l'attendaient. Ils ne s'opposèrent pas au débarquement; mais, quand on les invita à se dessaisir de leurs arcs et de leurs casse-tête, ils refusèrent. En vain un chef nommé Paowang, celui-là même qui avait essuyé le feu des Européens avec tant de courage, leur conseilla-t-il de donner cette satisfaction aux Anglais. Ils s'obstinèrent à rester sur la défensive; et quand Cook, pour les intimider, fit tirer un coup de canon sur eux, ils répondirent en narguant les Anglais par des attitudes grotesques. Quelques coups de pierrier obtinrent de meilleurs résultats. On put dès lors travailler en paix; on creusa des lignes dans le sable, afin de poser une barrière entre les marins et les naturels. Le vieux Paowang eut seul le privilége de la franchir; les autres, tout en se rapprochant après la première terreur passée, n'osèrent plus violer la consigne.

Après ces démonstrations de force et en même temps d'intentions pacifiques, les naturels se calmèrent peu à peu. Le vieux Paowang fut l'intermédiaire des relations amicales, et il y apporta une loyauté égale à son courage. Un jeune chef, celui

qui s'était moqué des frayeurs de ses compatriotes au premier coup de canon tiré par le vaisseau, devint aussi l'ami des Anglais, et contribua à ramener la paix désirée.

Au bout de quelques jours, la méfiance des naturels diminua sensiblement ; les naturalistes purent opérer des reconnaissances intérieures, quelquefois à la distance de trois à quatre milles. Le savant Forster parcourut l'île dans diverses directions, sans que les sauvages l'inquiétassent. Un seul point lui fut interdit, l'accès du volcan. Chaque fois qu'il se dirigeait de ce côté, les indigènes lui barraient le passage, et ne souffraient pas qu'il poussât plus loin. Était-ce le chemin d'un de leurs villages, et voulaient-ils le cacher aux Européens? ou bien un motif superstitieux rendait-il sacrés les abords du cratère? Forster ne put en saisir la cause.

Le 16, parut sur le rivage un sauvage nommé Logaï, qu'on appelait le roi de l'île ou l'ariki. Cook descendit à terre pour le voir et lui faire quelques présents : il les accepta et partit. C'était un vieillard avancé en âge, d'une physionomie ouverte et riante. Rien ne semblait caractériser son rang, si ce n'est pourtant sa ceinture, qui était bigarrée de noir et de rouge, tandis que celles des autres insulaires étaient toutes d'un brun jaunâtre. Du reste, le vieux Paowang ne semblait pas témoigner à cet homme une déférence analogue à son titre. Le chef était suivi de son fils, âgé de quarante ans environ. Une foule de naturels, venus à sa suite, encombraient le rivage. L'autorité de ces chefs resta une énigme pour Cook. L'un d'eux n'eut pas assez de pouvoir sur les insulaires présents pour en faire

monter un seul au sommet d'un cocotier dont il désirait quelques noix : après s'être vainement adressé à plusieurs, il se décida à y grimper lui-même. Sa vengeance contre les hommes qui lui avaient désobéi fut de n'y pas laisser une seule noix. Il les cueillit toutes et les distribua aux matelots.

Les insulaires de Tanna n'avaient aucune idée de l'emploi du fer; mais ils en eurent bientôt appris l'usage. Leur industrie se borne à la culture de leurs terres, à la fabrication des étoffes, et à la construction de leurs maisons et de leurs pirogues, qui sont assez grossièrement faites. Leurs armes sont la lance, l'arc et les flèches. Ils jettent le dard adroitement à une distance de vingt pas; mais, plus loin, ils ne sont pas assurés de toucher le but. Cook ne put rien savoir sur les idées religieuses de ces insulaires, dont il n'aperçut point de traces extérieures durant son séjour. Forster pense que leur langue diffère autant du taïtien que de l'idiome parlé à Mallicolo. Du reste, ces peuples, dont les Anglais ont évalué le nombre à vingt mille, n'avaient aucune connaissance des autres îles de l'archipel, excepté de Koro-Mango.

Cook quitta le havre de Tanna le 21 août; il doubla cette île par le S., reconnut la petite île basse d'*Immer,* les terres montagneuses d'*Erronam* et d'*Annaiom,* puis laissa porter au N.-O. Le jour suivant, il prolongea la bande occidentale de l'île Sandwich, rasa à une demi-lieue de distance la pointe S.-O. de Mallicolo, dont la plage était couverte d'insulaires. Passant ensuite entre Mallicolo et la *Terre du Saint-Esprit* de Quiros, il rangea

cette dernière dans toute sa partie orientale ; puis, le 24 au soir, il laissa porter sur la pointe N. Durant deux jours, son navire louvoya pour pénétrer dans une vaste baie qui forme une échancrure dans les terres. Quelques pirogues se montrèrent de loin, mais n'osèrent aborder. Le 26, dans l'après-midi, le navire ne se trouvant plus qu'à deux milles du fond de la baie, Cook expédia deux canots en reconnaissance. De leur côté, les naturels se hasardèrent de nouveau à suivre le bâtiment avec leurs pirogues, mais sans vouloir jamais aborder; seulement ils reçurent de loin quelques cadeaux offerts, et répondirent tant bien que mal aux questions qu'on leur adressait. Ils étaient plus robustes et mieux faits que les naturels de Mallicolo; leur langue se rapprochait de celle de Taïti. Leur chevelure était tantôt courte et frisée, tantôt longue et lisse, ce qui indiquait parmi eux deux races différentes. Ils recherchaient les clous parmi les cadeaux qu'on leur offrit. L'officier envoyé en reconnaissance dit qu'il avait trouvé sur la plage une rivière assez profonde pour qu'on pût la remonter en canot. Ce fait était caractéristique : c'était évidemment la baie que Quiros avait nommée Saint-Jacques et Saint-Philippe, et au fond de laquelle il avait bâti sa ville de *Jérusalem-la-Neuve*.

La nuit venue, on fit route hors de la baie, dont le revers occidental semblait illuminé de feux. On pensa que c'était le mode usité pour les défrichements. Enfin, le 1er septembre, Cook perdit de vue cet archipel, en lui laissant le nom de *Nouvelles Hébrides*, que l'usage a consacré.

§ VI. Découverte de la Nouvelle-Calédonie. — Quatrième relâche à la Nouvelle-Zélande. — Catastrophe de l'*Adventure*.

Le 5, au lever du soleil, le capitaine anglais fit une nouvelle et importante découverte : il aperçut les premières îles qui bordent l'extrémité N. de la Nouvelle-Calédonie; puis il longea les côtes de la grande île, qui lui parurent sèches et stériles. Des pirogues chargées de sauvages entourèrent le bâtiment aussitôt qu'on eut jeté l'ancre; et deux naturels, enhardis par les signes d'amitié des étrangers, se hasardèrent à monter sur le pont de la *Resolution*. Ils étaient presque nus comme les habitants de Tanna; et leur surprise à la vue des animaux qui étaient à bord prouva qu'ils leur étaient tout à fait inconnus. Cook débarqua sur une plage sablonneuse, dans un havre qu'il appela *Balade ;* il fut accueilli par les acclamations de joie des indigènes. Ces sauvages se rapprochent beaucoup des insulaires de Tanna; seulement le navigateur anglais trouva aux premiers des traits plus réguliers et un air plus agréable. Ils ont les lèvres plus épaisses, le nez aplati, un teint foncé, et qui le devient davantage encore par une teinture d'un noir luisant dont ils se frottent le visage. Plusieurs portaient des chapeaux cylindriques, noirs, faits avec une natte grossière, de la forme d'un shako de hussard : ceux des chefs étaient ornés de plumes rouges et noires. Leurs oreilles sont horriblement fendues, comme celles des naturels de Waïhou, et supportent des pendants en écaille ou des rouleaux de feuilles de canne à sucre.

Dès que Cook eut fait entendre qu'il désirait de

l'eau, un chef le conduisit aussitôt à un petit village situé sur les bords d'un large ruisseau, au milieu de bouquets de cocotiers qui paraissaient peu chargés de fruits. Les huttes étaient de forme conique et d'environ dix pieds de haut. Elles étaient couvertes de nattes et par-dessus de paille bien arrangée : on y entrait par une seule ouverture de trois à quatre pieds de haut. Des cendres indiquèrent que les naturels y font du feu, sans doute pour se débarrasser des moustiques. Après cette première excursion, qui laissa peu d'espérance de tirer des provisions fraîches de cette terre, Cook regagna son bâtiment.

Durant cette relâche, Cook envoya une embarcation à l'île Balabea, distante de quatre à cinq lieues du mouillage. Le chef de Balabea, nommé Tea-Baï, et tous les habitants se réunirent sur la grève pour recevoir les Anglais. Les rapports furent d'une nature bienveillante. Pour se garantir de toute surprise, les officiers de l'embarcation tracèrent une ligne de démarcation sur le sable, et enjoignirent aux naturels de ne point dépasser cette barrière. Les sauvages se conformèrent à cette défense; mais l'un d'eux en fit bientôt la parodie : il avait quelques noix de coco qu'un marin voulait acheter, et qu'il ne jugea pas à propos de vendre. Il se retira, et, voyant que l'acheteur le suivait, il traça un cercle autour de lui sur le sable, et fit signe à l'Européen de ne point passer outre. L'aspect général de Balabea ressemblait à celui de la Nouvelle-Calédonie aux environs du mouillage, mais le sol était plus fertile et mieux cultivé ; il était surtout couvert d'un plus grand nombre de cocotiers. Les habitants étaient aussi de la même race ; leur caractère était

doux et bienveillant, et ils échangèrent volontiers leurs armes contre de petits objets en fer ou des étoffes de Taïti.

Après avoir quitté le havre Balade, Cook suivit toute la côte N.-E. de la Nouvelle-Calédonie, mais en s'en tenant toujours à une grande distance. Il reconnut à cette île une étendue de plus de quatre-vingts lieues de long, et le 23 il atteignit la pointe S.-E., formée par un promontoire fort élevé; puis il aperçut une île haute et assez grande, sur laquelle il remarqua une espèce de pin magnifique, propre à fournir des bois de mâture. Les branches croissaient autour de la tige en touffes et donnaient à ces arbres une forme extraordinaire. Cook en fit couper plusieurs, et donna à l'île le nom d'*île des Pins*.

En poursuivant sa course au S. vers la Nouvelle-Zélande, la *Resolution* rencontra, par 29° 2' lat. S. et 165° 42' long. E., une nouvelle île, de cinq à six lieues de circuit, qui fut appelée *Norfolk*. Cette île était inhabitée, mais elle nourrissait une brillante végétation.

Le 17, au point du jour, on eut la vue de Mont-Egmont, et le 18 on mouilla encore une fois dans le canal de la Reine-Charlotte. Les jardins des Anglais avaient été entièrement négligés par les Nouveaux-Zélandais; cependant plusieurs plantes croissaient vigoureusement et promettaient de s'acclimater un jour sur ce sol étrange. Les sauvages ne se montrèrent d'abord que de loin et avec circonspection; mais, lorsqu'ils reconnurent leurs anciens amis, ils s'avancèrent avec promptitude, frottèrent leur nez contre ceux des Anglais, et se livrèrent aux

démonstrations de joie les plus extravagantes. Interrogés pourquoi ils avaient témoigné de la crainte, ils répondirent d'une manière évasive, et Cook crut comprendre qu'il était question de meurtre et de batailles. Ils demandaient souvent si les Anglais n'étaient pas fâchés, et ils semblaient douter de leurs protestations d'amitié. Cette conduite ambiguë fit naître des soupçons inquiétants sur le sort de l'*Adventure*, dont on n'avait pas eu de nouvelles depuis la dernière relâche dans le même mouillage. Cependant, malgré d'actives et minutieuses informations, Cook ne put parvenir à la connaissance de la vérité; et, après y avoir déposé quelques cochons, il quitta cette terre le 5 novembre, parfaitement tranquillisé sur le sort de l'*Adventure*, par le rapport d'un chef nommé Pedero, qui avait vu partir ce vaisseau.

Après avoir visité la Terre-de-Feu et doublé le cap Horn, Cook traversa le détroit de le Maire, et reconnut la Terre-des-États avec le même soin. Il fit voile ensuite vers le S. dans cette direction, seule partie des latitudes australes qu'il n'eût point encore explorée dans ce voyage. Il découvrit, le 20 janvier 1775, la *Nouvelle-Géorgie*, puis la *Thulé australe* et la *Terre de Sandwich*, terres affreuses, sans habitants, sans oiseaux de mer, sans végétation, et perpétuellement couvertes de neige glacée à plusieurs pieds de profondeur. Il acquit ainsi la conviction que, s'il existe des terres au pôle austral, elles sont entièrement couvertes de glaces perpétuelles et tout à fait dénuées de végétation et d'êtres vivants. Jugeant peu sage de pousser plus loin des observations sans utilité pour la géogra-

phie, et dont les périls pouvaient compromettre le sort des riches documents de l'expédition, notre intrépide navigateur résolut de terminer là sa campagne, et de gagner au plus tôt le cap de Bonne-Espérance.

Le 22 mars 1775, il arriva dans la baie de la Table; il trouva au Cap une lettre du capitaine Furneaux, qui lui apprenait les détails de sa triste catastrophe à la Nouvelle-Zélande. D'après ce rapport, l'*Adventure*, après une relâche dans la baie Houa-Houa, était venue mouiller dans le canal de la Reine-Charlotte le 30 novembre 1774, six jours seulement après le départ de Cook. Furneaux ne comptait pas faire un long séjour dans cette baie; il allait même en repartir le 18 décembre, quand un canot qui était allé à terre, sous les ordres de l'officier Rowe, pour cueillir des plantes comestibles, ne revint pas à bord. Inquiet, Furneaux envoya le lieutenant Burney et dix soldats armés à la recherche du canot. Burney battit longtemps la côte sans rien découvrir; il examina inutilement plusieurs anses et plusieurs habitations, et ce ne fut qu'en abordant sur une grève près de l'anse de l'Herbe qu'il aperçut quelques indices. A la vue de l'embarcation armée, les sauvages s'enfuirent vers les bois. Alors, sur cette grève restée déserte, on reconnut les débris du canot, puis des souliers, dont l'un avait appartenu à un officier marinier; plus loin encore, une vingtaine de corbeilles, dont les unes étaient pleines de fougères, les autres de chair humaine rôtie, plusieurs autres souliers et une main d'homme, qui portait tatouées les lettres T. H. C'était la main du matelot Thomas Hill. On

s'apprêtait à fouiller un espace où la terre fraîchement remuée semblait promettre quelques révélations, quand une grande fumée, qui s'éleva dans les environs, força les Anglais à se rembarquer dans la chaloupe. Alors ils gagnèrent une baie voisine de celle de l'Herbe, où se trouvaient quatre pirogues avec un petit nombre de naturels. A l'approche des Anglais, ceux-ci quittèrent la place, et se replièrent sur une éminence éclairée d'un grand feu, et au pied de laquelle étaient éparpillés quinze cents sauvages. Pour disperser cette troupe, les Anglais, à leur arrivée à terre, firent deux décharges de mousqueterie. Les sauvages s'enfuirent à la seconde, en poussant d'affreux hurlements. Deux seulement eurent le courage de tenir bon et de rester. Quand ils virent que l'on continuait à tirer sur eux, ils se retirèrent d'un pas calme et fier. L'un d'eux fut atteint par une balle à quatre cents pas de distance. Quand la place eut été ainsi nettoyée, Burney ne tarda point à y découvrir les débris du canot, et, à quelques pas de là, les têtes, les cœurs et les poumons de plusieurs hommes fraîchement égorgés. Cette reconnaissance faite, il crut qu'il était temps de songer à la sûreté de ses marins : il était tard; les sauvages se rassemblaient de tous les côtés; une pluie survenue annulait presque l'avantage des armes à feu : il regagna donc la chaloupe, et reprit ensuite le chemin du navire.

Dans ce fatal guet-apens, Furneaux perdit dix des meilleurs hommes de son équipage. Comme les sauvages n'avaient pas jusque-là donné lieu de penser à une trahison de leur part, il crut à une querelle imprévue, suivie du massacre de ses gens. La véri-

table cause et les détails de cet événement ne furent connus que dans le troisième voyage de Cook.

Furneaux leva l'ancre le 23 décembre, et arriva en Angleterre le 14 juillet 1774, après avoir doublé le cap Horn et relâché au Cap.

Cook, ayant ainsi appris le sort du vaisseau qui l'avait tant inquiété, resta jusqu'au 27 mars 1775 au Cap. Le 15 mai, il mouilla dans la rade de Sainte-Hélène, le 28 à l'Ascension, le 13 juillet à Fayal, l'une des Açores, et enfin le 29 à Plymouth. Plus heureux que dans son premier voyage, il avait navigué pendant trois ans et dix-huit jours sans perdre plus de quatre hommes.

Cette fois, le célèbre navigateur écrivit lui-même la relation de ce voyage, qui n'eut pas moins de succès que le premier; les deux Forster publièrent aussi chacun un récit des événements de cette belle expédition. Nous n'avons pas besoin de dire que nous avons consulté les trois relations différentes, afin de donner le résumé le plus complet et le plus varié possible des beaux travaux accomplis dans cette campagne.

XXVIII. JAMES COOK.

TROISIÈME VOYAGE. — 1776-1779.

§ I. Reconnaissance de la terre de Kerguelen. — Relâche à Van-Diemen. — Séjour dans le canal de la Reine-Charlotte. — Découverte des îles Mangia et Watiou. — Entrevue avec les naturels de Manouaï. — Ile Palmerston. — Idée de Cook sur la formation des îles basses.

Le succès de son deuxième voyage valut à Cook le grade de capitaine de première classe et le titre de membre de la Société royale de Londres. L'il-

lustre navigateur ne songeait plus qu'à se délasser en paix de ses longues fatigues, lorsque ses amis de l'amirauté lui apprirent qu'une grande expédition se préparait pour la recherche d'un passage au N.-O. de l'Amérique. A cette nouvelle, l'ardeur de l'infatigable marin se réveilla tout entière, et il proposa lui-même de diriger l'expédition projetée. Sa demande fut accueillie avec empressement. Il eut la *Resolution* une seconde fois sous ses ordres, avec la *Discovery*, commandée par le capitaine Clerke. Anderson, qui avait fait le précédent voyage comme chirurgien de la *Resolution*, fut désigné pour remplir les fonctions de naturaliste; un astronome et un dessinateur firent aussi partie du personnel.

Cook conçut cette difficile entreprise avec son audace habituellle. Jusque-là les tentatives des navigateurs avaient été dirigées dans la mer du Nord; il résolut de pénétrer aux régions polaires par l'océan Pacifique, et de résoudre de ce côté la question du passage controversée depuis si longtemps. Il devait en même temps ramener dans son pays le Taïtien Maï, qui, durant son séjour à Londres, avait été fêté et comblé de bienfaits par des personnages de distinction.

Les deux vaisseaux, chargés d'animaux utiles pour les îles de la mer du Sud, ne partirent pas ensemble. La *Resolution* mit à la voile de Plymouth le 12 juillet 1776, et fut rejointe au Cap, le 10 novembre suivant, par la *Discovery*, qui n'était partie que le 1er août. Le 3 décembre, les deux navires continuèrent ensemble leur voyage, en se dirigeant vers le S.-E., pour reconnaître la terre nouvelle-

ment découverte de Kerguelen. Le 26 décembre, le capitaine Cook arriva en vue de cette île déserte, stérile habitation des phoques et des oiseaux de mer. Il en releva soigneusement les côtes et les baies, et en partit le 31 décembre, accompagné d'un brouillard épais pendant plus de trois cents lieues.

Les vaisseaux vinrent mouiller ensuite, le 24 janvier 1777, dans la baie de l'Adventure, sur la terre de Van-Diemen, au même endroit où le capitaine Furneaux avait touché quatre ans auparavant. Deux canots furent détachés pour recueillir de l'eau, du bois et de l'herbe pour les bestiaux. Quelques naturels se montrèrent le lendemain et s'approchèrent sans témoigner de défiance. Ils reçurent ce qu'on leur offrit sans marquer de plaisir, et ils refusèrent de manger du pain et du poisson. L'un d'eux était bossu et semblait jouir du privilége d'esprit attaché à sa difformité, car il amusait l'assemblée sauvage par des singeries et des saillies de gaieté que les Anglais regrettèrent beaucoup de ne pas comprendre. Le teint de ces sauvages était noir, et leur peau chargée d'incisions grossières.

Après avoir quitté la baie de l'Adventure, Cook vint jeter l'ancre, le 12 février, dans son mouillage accoutumé de la Nouvelle-Zélande, le canal de la Reine-Charlotte. Les sauvages accoururent dans leurs pirogues, mais aucun d'eux ne voulut se hasarder à monter à bord. Ils s'imaginaient que les Européens n'étaient venus chez eux que pour venger le meurtre de leurs compatriotes. Cook les rassura en leur affirmant que ce crime, déjà ancien, était oublié, et qu'il ne venait point pour en tirer vengeance, mais pour renouveler son ancienne amitié

avec eux. Leur confiance reparut bientôt, et le chef Kahoura lui-même, que la voix publique désignait comme l'assassin des compagnons de Furneaux, osa se présenter devant Cook. Les officiers et plusieurs naturels mêmes sollicitaient le capitaine de mettre à mort ce féroce anthropophage. Maï surtout, qui se trouvait sur l'*Adventure* lorsque les compagnons de Furneaux furent assommés, ne pouvait contenir son ardeur de vengeance. « Tuez-le! tuez-le! » disait-il à Cook. Puis voyant qu'il n'en faisait rien : « Si tu reviens ici, criait-il à Kahoura, je te tue de ma propre main! » Mais le généreux capitaine avait donné sa parole en arrivant qu'il ne ferait aucun mal aux Zélandais au sujet de ce crime, et il se plaisait, au contraire, à admirer l'intrépidité du chef sauvage et sa confiance dans la parole de ses ennemis. Kahoura revint le lendemain avec toute sa famille. A sa vue, Maï bondit de rage à côté de Cook. « Voici Kahoura, lui dit-il, tuez-le!... Pourquoi ne le tuez-vous pas? On pend en Angleterre un homme qui en a tué un autre; celui-là en à tué dix, et vous ne voulez pas lui donner la mort! » Cook sourit à cet argument, et dit à Maï de demander à Kahoura pourquoi il avait tué les Anglais. A cette question foudroyante, l'énergie du Zélandais disparut; il baissa la tête, tendit les bras d'un air suppliant et sembla s'attendre à la mort. Mais, après de nouvelles protestations d'oubli du passé de la part de Cook, il reprit sa sérénité habituelle. Suivant son récit, un Zélandais ayant voulu échanger une hache en pierre avec un matelot, celui-ci s'en était emparé de force, et n'avait rien voulu donner en retour. Il s'en était suivi une rixe violente dans laquelle les Anglais

avaient frappé les premiers. Cette version différait peu de celles des autres sauvages, qui avaient ajouté qu'à la première décharge, deux Zélandais avaient été tués, mais que les Européens avaient été assommés avant d'avoir pu recharger leurs armes.

Avant de quitter cette relâche, Cook donna des chèvres et des cochons à un chef puissant des environs, qui avait conservé déjà des coqs et des poules. Les jardins avaient été entièrement négligés; cependant on y trouva encore des choux, des oignons, des radis et des patates. Anderson recueillit de nouveaux détails sur les mœurs de ce peuple, qu'il représente comme une des races les plus intelligentes de la mer du Sud. Maï pria vivement le capitaine de lui laisser prendre avec lui deux jeunes Zélandais. Cook y consentit, mais il eut soin de prévenir les enfants, ainsi que leurs parents, qu'ils ne se reverraient plus.

Lorsque les vaisseaux eurent perdu de vue la Nouvelle-Zélande, le 27 février, les deux jeunes sauvages commencèrent à regretter leur résolution. Le mal de mer vint bientôt s'ajouter à leur chagrin. Ils pleuraient sans cesse, et ils chantaient une espèce de complainte, triste et lamentable, à la louange de leur pays. Mais leur douleur se dissipa peu à peu avec le mal de mer, et ils finirent par oublier entièrement la Nouvelle-Zélande et leur famille.

On vit une terre le 29 mars. Maï engagea les naturels accourus dans leurs pirogues à monter sur le vaisseau. Après quelques hésitations, ils se décidèrent, et apprirent à Cook le nom de leur île, *Mangia*. Ces sauvages étaient d'assez beaux hommes, vigoureux et bien proportionnés, quoique petits. Ils por-

taient leur chevelure rattachée au sommet de leur tête à l'aide d'un morceau d'étoffe. Leur barbe était longue; leurs bras et d'autres parties de leur corps étaient tatoués. De larges fentes pratiquées dans les lobes de leurs oreilles servaient à loger tantôt des ornements, tantôt de petits meubles utiles. Cook séjourna peu de temps en vue de l'île; il voulut débarquer, mais les naturels, groupés sur le rivage, manifestèrent des intentions si hostiles, qu'il y renonça par humanité.

A quatre lieues de distance de Mangia, le lendemain, les vaisseaux trouvèrent une autre terre semblable à la première. Quelques pirogues s'approchèrent, et les naturels montèrent hardiment sur le pont de la *Resolution*. Ils s'y conduisirent d'une manière convenable : les chevaux et les bœufs les étonnèrent singulièrement, et ils prirent les moutons et les chèvres pour des oiseaux. Cook envoya à terre trois de ses officiers sous la conduite de Maï.

Les naturels reçurent d'abord ces étrangers avec un certain appareil. On leur fit les honneurs d'un spectacle, on leur offrit quelques vivres. Mais ces bonnes dispositions ne furent pas de longue durée; rendus bientôt à leur instinct de vol, les sauvages dévalisèrent leurs hôtes, et voulurent même les retenir prisonniers. Sans les menaces de Maï, qui leur fit peur du canon des frégates, en leur disant qu'un seul coup de ces projectiles suffirait pour anéantir l'île entière, et qui leur fit connaître l'énergie meurtrière de la poudre au moyen de quelques pièces d'artifice, cette captivité eût été sans doute plus longue et plus dangereuse. Maï reconnut dans

la foule trois de ses compatriotes, seul reste d'un équipage de vingt hommes. Ces Taïtiens se rendaient à Raïtea, lorsqu'ils furent détournés de leur route par une tempête. La plupart moururent de fatigue et de faim; il ne restait plus que quatre hommes quand la pirogue chavira. Accrochés au bord de leur frêle embarcation, les pauvres naufragés se soutinrent ainsi pendant quelques jours, et furent enfin jetés sur cette île, que les naturels nomment *Watiou*, à deux cents lieues de leur point de départ. Bien traités des habitants, les Taïtiens vivaient à Watiou depuis douze ans; l'un d'eux était mort quand Maï les reconnut, et les autres ne voulurent pas retourner dans leur patrie sur les vaisseaux anglais.

Les vaisseaux se portèrent ensuite sur une terre voisine appelée *Wenoua-Iti*, dans le but d'y recueillir du fourrage pour les animaux. Le lieutenant Gore y descendit et en rapporta une centaine de noix de coco et de l'herbe en abondance. Aucun habitant ne parut, quoiqu'on y vît des débris de huttes et de tombeaux.

Le 5 avril, Cook se dirigea sur l'île Manouaï, qu'il avait découverte et nommée Hervey dans son précédent voyage. Il l'avait trouvée déserte alors, mais cette fois elle était habitée par des naturels d'un caractère farouche et inhospitalier, qui s'opposèrent au débarquement des Anglais.

Comme la saison était déjà avancée, et que la distance pour parvenir au pôle nord était considérable, Cook résolut de remettre sa tentative à l'année suivante et d'aller prendre des vivres frais aux îles des Amis ou Tonga. Le 14 avril, il reconnut une de ses



précédentes découvertes, l'île Palmerston; il y découvrit des cocos et de l'herbe. L'observation de cette île et de toutes les terres basses qu'il avait déjà vues suggéra à Cook une idée ingénieuse touchant la formation et la fécondité de ces îles. Un rocher de corail en forme partout la base : or on sait que ces roches immenses, cachées sous les eaux, et qui s'élèvent insensiblement à leur surface, sont produites par des myriades de vers gélatineux qui agrandissent leurs habitations calcaires à mesure que leur grosseur augmente. Lorsque le récif est parvenu au-dessus de l'eau, il s'accroît peu à peu par l'amoncellement du sable et des fragments de coraux. Les débris de végétaux qui y sont jetés par la mer forment ensuite une espèce de terrain sur lequel viennent germer, à la chaleur d'un soleil tropical, les semences de cocos et d'autres arbres propres à ces climats. N'est-il pas merveilleux que ces milliers d'îles qui étalent à l'envi la végétation la plus riche, et qui nourrissent les vigoureuses tribus de la grande famille océanienne, soient le produit d'un animalcule informe, placé au dernier degré de l'échelle zoologique? Et ne devons-nous pas admirer les voies de la Providence, qui a choisi le plus infime des êtres doués de vie pour peupler les vastes déserts de son Océan?

§ II. Visite aux îles Tonga.— Fêtes brillantes sur Lefouga.—Finaou et le roi Poulaho. — Hiérarchie des pouvoirs. — Grande cérémonie du Natchi à Tonga-Tabou. — Eoa.

Le 28 avril, les Anglais touchèrent à Mango, dont les naturels étaient venus en foule au-devant d'eux : le 1er mai, après quelques échanges, ils se

dirigèrent sur Namouka, et vinrent mouiller au même endroit où la *Resolution* avait jeté l'ancre trois ans auparavant. Ils reçurent aussitôt la visite d'un chef nommé Toubo, qui conduisit Cook et Maï à son élégante habitation. Trois jours après arriva de Tonga-Tabou un autre chef plus puissant, et qui se donna pour roi de toutes les îles Tonga. Il se nommait Finaou; c'était un homme de trente ans environ, d'une taille mince et élevée, aux traits tout à fait européens. Les naturels lui témoignaient un profond respect : personne ne l'abordait sans se prosterner devant lui et sans toucher la plante de ses pieds, en signe de soumission. Il se déclara l'*ofa*, l'ami de Cook, et chaque jour il vint dîner à bord, honneur qui valut aux Anglais d'être débarrassés de la foule des importuns subalternes, indignes de s'asseoir à la même table que leur chef. Cependant on ne pouvait empêcher les larcins des insulaires; les corrections rigoureuses, les coups de fouet, les rançons de vivres même étaient infructueuses, lorsque le lieutenant King eut l'idée de raser la tête des voleurs. La honte de se voir ainsi désignés aux moqueries de leurs compatriotes fut seule assez puissante pour contenir les maraudeurs.

Cook voulut passer ensuite à Tonga-Tabou, mais Finaou en parut vivement contrarié. Il supplia le capitaine de visiter d'abord les îles Hapaï avec lui, et Cook se rendit à ses instances. Le 17 mai, après avoir traversé une quantité de petites îles, les vaisseaux mouillèrent à Lefouga, entourés d'une multitude de pirogues accourues pour les échanges. Sur l'invitation de Finaou, Cook descendit à terre; un chef harangua les naturels, et leur enjoignit de

ne voler ni inquiéter les visiteurs étrangers. Le lendemain on fit assister les Anglais à des fêtes brillantes. Des combats simulés de guerriers, des luttes, des danses se succédèrent sans interruption. Pendant ce temps, Finaou préparait à ses hôtes des présents d'une magnificence vraiment royale : c'étaient deux piramides énormes de provisions disposées de la manière la plus pittoresque, l'une terminée par six cochons et deux tortues, l'autre par deux cochons et six volailles, avec des ignames, des patates, des cocos, des bananes pour base. La première pyramide était destinée à Cook, et l'autre à Maï.

A ces politesses le capitaine anglais répondit par des exercices à feu qui furent suivis de nouvelles danses indigènes. Le soir les Anglais tirèrent des feux d'artifice, dont la nouveauté ravit toute l'assemblée. Mais Finaou se piqua d'honneur; et pour montrer la supériorité de son peuple dans les arts d'agrément, il fit exécuter à l'instant un splendide *bou-maï* ou danse de nuit. Le malaï fut aussitôt illuminé de torches, et les musiciens s'avancèrent armés de longs bambous creux à une seule extrémité, dont ils frappaient la terre, ce qui produisait des sons graves et inégaux suivant la longueur des bambous. Ils chantaient en même temps un air doux et lent, qui faisait, ainsi accompagné, l'effet le plus agréable et le plus piquant. Après ce concert, qui dura une demi-heure, commença une danse toute différente de celles que les voyageurs avaient vues jusque-là. Elle était exécutée par des hommes au nombre de cent cinq. Chacun d'eux tenait à la main un joli instrument, de la forme d'une pagaie, à peu

près de deux pieds et demi de largeur et d'une palme d'épaisseur. Ils l'agitèrent d'un nombre infini de manières, et toutes ces positions étaient accompagnées de diverses attitudes ou de divers mouvements du corps. Les acteurs se rangèrent d'abord sur trois lignes; puis, au moyen de différentes évolutions, ils changèrent de place, de manière que ceux qui s'étaient trouvés sur le derrière se trouvèrent au front. Ils ne gardaient pas longtemps la même position, et chaque fois qu'ils en changeaient, c'était toujours par des mouvements très-vifs. Ils s'étendirent sur une seule ligne, et se formèrent en demi-cercle et deux colonnes. Tandis qu'ils achevaient cette dernière évolution, l'un d'eux s'avança et exécuta devant Cook une danse grotesque qui termina le spectacle.

Il n'y avait d'autres instruments que deux tambours, ou plutôt deux troncs d'arbres creusés qu'ils frappaient avec un morceau de bois, et d'où ils tiraient quelques sons. Les danseurs étaient en outre dirigés par un corps de musique vocale auquel se joignaient leurs voix. Leur chant avait une sorte de mélodie, et les évolutions ou les pas s'exécutaient avec tant de justesse et de vivacité, que cette troupe nombreuse d'acteurs semblait ne former qu'une grande machine. Un pareil spectacle aurait été universellement applaudi sur un théâtre d'Europe.

Les intermèdes multipliés de cette fête furent terminés par une danse aristocratique à laquelle prirent part les principaux chefs. Ils déployèrent une vivacité telle, une souplesse si grande en agitant leurs têtes d'une épaule à l'autre, qu'on eût pu croire

leurs membres disloqués. Après eux, un acteur s'avança en chantant un récitatif, mais avec des gestes plus élégants et des poses plus expressives: un étranger même eût pu reconnaître et saluer en cet homme le virtuose de toute l'île. Les nobles comparses avaient aussi un talent bien plus relevé que les exécutants vulgaires, et ils enlevèrent les suffrages universels de l'assemblée, dont Cook estima le nombre à cinq mille personnes (1).

Cependant le rusé Finaou allait être dépouillé de sa souveraineté d'emprunt. Le véritable chef de ces îles, Poulaho Fata-Faï, allait paraître en personne. Prévenu de son arrivée prochaine, Finaou partit pour Vavao. Dès que Poulaho fut arrivé aux îles Hapaï, on l'annonça à bord pour le souverain suprême des îles Tonga. Cook, incrédule d'abord, n'en accueillit pas moins bien le nouveau prétendant. C'était un homme de petite taille, d'une corpulence extrême, âgé de quarante ans environ. Il avait les cheveux lisses, la physionomie heureuse, l'air intelligent, grave et posé. Il examina le vaisseau avec attention, adressa à Cook des questions fort judicieuses, et insista pour savoir les motifs qui l'avaient amené sur ces îles. Après quelques politesses échangées sur le pont, Cook invita le roi à descendre dans la chambre; mais alors les naturels de l'escorte intervinrent; ils déclarèrent que le roi était sacré, *tabou,* et qu'on ne pouvait pas

(1) Suivant l'Anglais Marinier, qui a résidé longtemps sur les îles Tonga, Finaou et les autres chefs avaient formé le projet d'assassiner Cook et ses officiers au milieu du *bou-maï* et de surprendre les vaisseaux. Mais ils ne s'entendirent pas sur le moment de l'exécution, et le complot fut abandonné.

marcher sur sa tête. On aplanit la difficulté en défendant aux matelots d'aller vers l'arrière. Poulaho fut plus accommodant que sa cour; il descendit malgré l'étiquette, dîna avec Cook, mangea et but avec réserve, et insista pour qu'on vît bien en lui le souverain réel de Tonga. En effet, il fut bientôt impossible de s'y méprendre. A terre, personne ne parlait devant Poulaho; quand un courtisan entrait ou sortait de sa demeure, il plaçait sa tête sous le pied du monarque: aucun ne paraissait exempt de cette marque de déférence, appelée *moë-moë*.

Cook revint au bout de quelques jours à Namouka. Ce séjour, qui dura plus d'un mois, fut signalé par des fêtes continuelles. Les luttes, les combats, les danses, les kavas solennels se succédèrent sans interruption. Nous avons déjà décrit une de ces fêtes; il nous reste à parler de la grande solennité du *natchi*, à laquelle Cook assista, et que personne n'a revue depuis lui.

La cérémonie eut lieu le 8 juin. Dans la matinée, Cook et ses compagnons débarquèrent à Moua, où ils trouvèrent Poulaho présidant à une distribution de kava. Vers les dix heures seulement, on se rendit au grand Malaï. Bientôt, par tous les chemins qui aboutissent à cette place publique, arrivèrent des groupes d'hommes armés de lances et de casse-tête; rangés sur le malaï, ils psalmodièrent en chœur un chant plaintif et doux. Pendant ce temps, les autres insulaires défilaient un à un, chacun portant au bout d'une perche une igname qu'il déposait aux pieds des chanteurs. Le touï-tonga et son fils, âgé de douze ans, parurent à leur tour, et s'assirent sur le gazon. Alors seulement on

invita les Anglais à aller se placer auprès de ces illustres personnages; mais, comme marque de déférence, on leur fit quitter leurs souliers et délier leurs cheveux. Quand tous les porteurs d'ignames furent arrivés, on releva chaque perche, que l'on plaça sur les épaules de deux hommes. Ces hommes se disposèrent en procession par groupes de dix ou douze, et traversèrent ainsi le malaï au pas accéléré. Chaque peloton était conduit par un guerrier armé d'une massue ou d'une espèce de sabre, et escorté par d'autres guerriers. Un naturel portant un pigeon vivant sur une perche ornée suivait cette troupe, composée de deux cent cinquante personnes environ. La procession se dirigea vers le faïtoka voisin, où les ignames furent déposées en deux tas.

Après ces préliminaires, Poulaho fit dire à Cook qu'il devait retenir ses équipages dans leurs canots, attendu qu'un tabou solennel allait bientôt frapper toute l'île, et que les personnes que l'on trouverait dans la campagne, étrangers ou indigènes, courraient le risque d'être *mate*, assommées. Il ajouta que les étrangers ne pouvaient être admis parmi les acteurs de la cérémonie, mais qu'il les ferait placer dans un endroit d'où ils pourraient tout voir. Cook et Maï insistèrent en vain. Ils essayèrent de parvenir au malaï, mais ils furent toujours arrêtés par des espèces de sentinelles qui leur criaient *tabou!* Ils parvinrent enfin à un endroit propice pour tout examiner.

Un grand nombre de naturels se trouvaient déjà groupés dans l'enceinte. Ils marchaient encore processionnellement avec des perches, au bout des-

quelles pendait un petit morceau de bois simulant une igname, et ils affectaient l'allure d'hommes accablés sous leur fardeau. Ils défilèrent ainsi devant les Anglais, avant de se rendre vers la grande case de Poulaho. Là, Cook et ses compagnons purent obtenir une place derrière des palissades élevées, à travers lesquelles ils pratiquèrent de larges trouées avec leurs couteaux.

Le malaï et ses avenues étaient couverts d'une foule pressée, à travers laquelle on voyait arriver des hommes portant de petits bâtons et des feuilles de cocotier. Un vieillard alla au-devant d'eux, s'assit au milieu du chemin, leur adressa gravement un long discours, et se retira ensuite. Les survenants construisirent alors à la hâte, au milieu du malaï, un petit hangar auprès duquel le fils de Poulaho, précédé de quatre ou cinq naturels, alla s'asseoir; une douzaine de femmes d'un rang élevé se dirigèrent vers lui deux à deux, tenant dans les mains une pièce d'étoffe blanche de deux à trois aunes de longueur, déployée dans l'intervalle qui séparait chaque couple, ce qui formait comme une immense draperie vivante. Arrivées auprès du jeune prince, elles s'accroupirent, passèrent autour de son corps quelques-unes de ces pièces, après quoi elles revinrent se mêler au reste de l'assistance. Poulaho lui-même parut, précédé de quatre hommes, et alla s'asseoir à la gauche de son fils, ce qui obligea ce dernier à se lever pour prendre place parmi les chefs de la suite sous le hangar voisin.

Ce fut alors que rentra la grande procession venue du faïtoka par de longs détours. Elle se dirigea vers

la droite du hangar où se tenait le jeune prince, se prosterna, déposa ses ignames simulées, se retira dans une attitude recueillie, et alla s'asseoir sur les côtés du malaï. Pendant ce long défilé, trois hommes assis auprès du prince prononçaient une sorte de formule sacramentelle lente et monotone. Après une nouvelle pause, un orateur placé au haut de la prairie débita un long discours qu'il interrompit de temps à autre pour venir briser les bâtons apportés par les hommes de la procession du faïtoka. Puis le prince et sa suite se retirèrent.

Ainsi finit le premier jour du natchi. Les cérémonies recommencèrent le jour suivant de fort bonne heure, et malgré les défenses nouvelles de Poulaho, chez lequel il avait passé la nuit exprès pour ne pas manquer de voir la fin du natchi, Cook y put assister encore. Quand il arriva, la foule était déjà nombreuse, et sur le sol gisaient dispersés de petits paquets de feuilles de cocotier attachés à des bâtons. Tout ce que le capitaine put apprendre, c'est qu'ils étaient *tabous*. Peu à peu la multitude augmentait; et à chaque groupe survenu un dignitaire adressait une harangue dans laquelle se retrouvait souvent le mot *ariki*.

Cependant on voulut encore éloigner le capitaine anglais; il résista avec son opiniâtreté habituelle; on l'engagea alors à mettre ses épaules à découvert comme les naturels. Cook ne recula pas devant la formalité exigée, et sa présence ne parut plus les gêner. On recommença les cérémonies de la veille, la procession entra sur le malaï et défila dans le même ordre. Seulement, au lieu d'une igname vraie ou simulée, les naturels portaient une feuille de

cocotier au milieu de leurs bâtons. Ces bâtons une fois déposés à terre, une autre bande arriva, dont chaque couple tenait à la main un panier en feuilles de palmier; puis un troisième avec diverses sortes de petits poissons au bout de bâtons fourchus. Les paniers furent placés aux pieds d'un vieillard, qui les prit à son tour et les déposa sur le sol, en marmottant une sorte de prière.

Cette opération finie, des prières eurent lieu pour préparer l'assistance à l'acte essentiel de la fête. C'était le moment où le roi allait admettre son fils à l'insigne faveur de manger en même temps que lui un morceau d'igname grillée. Pendant cette solennelle minute, on fit tourner le dos à Cook, afin qu'il ne pût rien voir. Le capitaine viola bien la consigne, mais un mur de naturels le séparait du lieu de la scène, dont il ne put distinguer aucun détail. D'autres marches et processions, tantôt silencieuses, tantôt accompagnées de chants bruyants, de mouvements de mains et de pieds, suivirent cette cérémonie du natchi entre le père et le fils. La fête se termina par des combats simulés et par des scènes de luttes et de pugilat, accessoires obligés de tous les divertissements populaires.

Cette longue solennité, si dépourvue de sens pour un spectateur européen, devait avoir une signification allégorique. Il était impossible de s'y tromper, en voyant l'air recueilli de l'assistance, l'appareil grave et préparé d'avance de toute cette fête, le choix des témoins et des acteurs, l'étiquette rigoureuse enfin à laquelle on soumit même les Européens présents, qu'on obligea de se mettre demi-nus.

Le 19 juin, dans l'intervalle de ces fêtes, Cook assembla tous les chefs pour leur distribuer quelques-uns des animaux qu'il avait apportés d'Europe. Maï fut chargé de leur expliquer l'importance de ces cadeaux et la manière dont il fallait traiter les bêtes domestiques. Cette distribution fit des envieux, car le lendemain un chevreau et deux coqs furent volés par les indigènes. Toujours violent dans ses représailles, Cook saisit trois pirogues, et s'empara, comme otages, du roi, de son frère, de Finaou et de quelques autres chefs. Les captifs, peu effrayés de la détention, se mirent à boire le kava tranquillement; puis ils consentirent à se rendre à bord, et la restitution des objets dérobés les rendit bientôt à la liberté.

Le capitaine Cook partit de Tonga-Tabou le 10 juillet. Il se rendit à la petite île d'Eoa, où son ancien ami Taïe-One, qui s'appelait alors Tahofa, le reçut avec la plus vive affection. Cook apprit de lui que les propriétés d'Eoa et des autres îles appartiennent aux grands chefs de l'île Tonga-Tabou, qu'ils appellent *la Terre des Chefs*. Le nombre des îles soumises à la suprématie de Poulaho s'élève à plus de cent cinquante-trois, suivant les renseignements recueillis par Anderson. Les îles Vavao et Hamao sont les plus grandes de ces terres. Ils y comprennent aussi l'île Viti, qu'ils prononcent Fidgi; mais, loin d'être sous leur dépendance, les naturels de cette grande île leur sont supérieurs en force et en intelligence.

Le capitaine anglais trace dans ce dernier voyage le portrait le plus flatteur des habitants de ces îles. Il va jusqu'à excuser leur ardeur pour le vol, en

faisant observer que leurs tentations, à la vue des trésors étalés à leurs yeux, devaient être souvent irrésistibles. Quant à leur probité et à leur extrême douceur, elles ont été si souvent démenties dans leurs relations subséquentes avec les Européens, que nous nous abstiendrons d'en tenir compte.

Ils expriment leur douleur dans le deuil par les nombreuses blessures qu'ils se font au visage et sur la tête avec des dents de requin. Lorsqu'ils sont en danger de mourir, ils se coupent une ou deux phalanges du petit doigt pour apaiser la divinité. Cook n'en vit pas un sur dix qui ne fût ainsi mutilé.

« Le mot *tabou*, qui joue un si grand rôle dans les usages de ce peuple, a une signification très-étendue, dit Cook. Les naturels donnent aux sacrifices humains le nom de *tungata-tabou;* et lorsqu'il n'est pas permis de toucher à une chose, ils disent qu'elle est *tabou.* Ils nous apprirent aussi que si le roi entre dans une maison qui appartienne à un de ses sujets, cette maison est tabou, et que le propriétaire ne peut plus l'habiter. » Durant la relâche de Cook, le vieux Toubo présidait au tabou, c'est-à-dire, suivant Maï, qu'il inspectait les provisions de l'île, veillait aux plantations, désignait ce dont il fallait s'abstenir, etc. Ces sages dispositions préviennent la famine et mettent en culture une quantité suffisante de terres.

Ils donnent le nom de Kallafoutonga à l'auteur de toutes choses, auquel ils supposent des colères qui détruisent leurs plantations et répandent les maladies et la mort. Ils admettent aussi plusieurs divinités inférieures. Ce système religieux n'est pas adopté par toutes les îles, qui ont souvent un dieu

différent, comme aux îles Taïti. Du reste, ils croient à l'immortalité de l'âme, qu'ils appellent hotoua ou divinité. Ils n'adorent aucun ouvrage de leurs mains, et n'offrent point à leurs dieux de fruits ni de provisions; mais il est certain qu'ils s'efforcent souvent de les apaiser par des sacrifices de victimes humaines.

Quant au gouvernement et à la langue des îles Tonga, nous en avons déjà parlé. Ajoutons que, dans le système de numération de ces peuples, ils expriment jusqu'au nombre cent mille, mais qu'au delà ils se servent d'un mot qui désigne un nombre indéfini.

§ III. Toubouaï. — Dernière relâche à Taïti. — Sacrifice humain. — Visite de Hidi-Hidi. — Établissement et histoire de Maï. — Iles Christmas.

Le 17 juillet, à huit heures du soir, Cook perdit de vue la dernière des îles Tonga, et le 8 août parut dans le lointain une terre dont les sommets semblaient former autant d'îles différentes. Elle était entourée d'une ceinture de récifs; en y cherchant un mouillage, on distingua d'abord des groupes de naturels sur la place, puis de grandes pirogues montées chacune par douze sauvages qui pagayèrent vers les vaisseaux. Maï fit en vain des frais d'éloquence pour leur persuader de monter sur le pont de la *Resolution:* ils persistèrent à rester dans leurs canots, en faisant signe aux Anglais de débarquer sur leur île. Mais comme le temps pressait et qu'on n'avait pas besoin de rafraîchissements, on passa outre, après avoir appris que l'île s'appelait *Toubouaï*. Elle semble agréable et fertile; elle est, sui-

vant le dire des naturels, bien fournie en cochons et en volailles. Ces sauvages, qui parlaient l'idiome de Taïti, étaient actifs, fortement constitués, avec une physionomie dure et farouche. Quelques-uns étaient entièrement couverts de grands manteaux d'écorce blanche. L'un d'eux ne cessa de sonner de la conque marine, d'où il tirait deux ou trois notes monotones.

Quelques jours après, les sommets verdoyants de Taïti se montrèrent à l'extrémité de l'horizon. Cook se dirigea d'abord sur la presqu'île de Taïarabou, où Maï ne reçut pas un accueil flatteur de ses anciennes connaissances; son beau-frère lui-même, le chef Outi, qui se trouvait alors sur cette partie de l'île, lui témoigna la plus parfaite indifférence. Mais lorsque le jeune voyageur lui eut donné quelques plumes rouges et eut étalé devant lui toutes celles qu'il avait recueillies à Tonga, l'attitude d'Outi changea complétement; il supplia Maï d'être son taïo, et il voulut absolument changer de nom avec lui. Celui-ci eut la simplicité de croire à ces fausses démonstrations d'amitié, et, sans les avis de Cook, il se serait laissé dépouiller de toutes ses richesses. La sœur de Maï accourut bientôt embrasser son frère, et ils se donnèrent l'un à l'autre des marques de la plus tendre affection.

Les précieuses plumes rouges procurèrent en peu de temps une abondance de provisions aux deux vaisseaux, et Cook put songer à gagner la baie de Matavaï, après avoir rendu visite au roi de Taïarabou, qui s'appelait encore Wahi-Adoua, et qui avait succédé à son frère Wahi-Adoua II.

A peine mouillé dans la rade de Matavaï, le ca-

pitaine anglais fut mandé par le roi Otou, qui avait quitté tout de suite sa résidence de Paré pour le venir voir. Le monarque taïtien reçut Cook avec cordialité, mais il prit à peine garde au pauvre Maï, qui, revêtu de ses plus riches habits, s'était pourtant jeté aux pieds de Sa Majesté, en lui présentant une magnifique touffe de plumes rouges et deux ou trois pièces de drap d'or. Comme à Taïarabou, Maï fut traité avec plus de distinction lorsque l'on connut ses richesses; son ami Cook fit de son mieux pour entretenir ces bonnes dispositions, car il voulait que Maï s'établît à Taïti, où il aurait pu présider aux soins qu'exigeaient les animaux amenés d'Europe pour le roi Otou. Malheureusement l'imprudent Maï seconda mal ses intentions; il ne fréquenta que les vagabonds et les étrangers de l'île, qui le dupaient facilement; et il ne tarda pas à perdre l'amitié d'Otou et de tous les Taïtiens d'un rang distingué.

Les anciens amis de Cook ne manquèrent pas d'accourir de tous les points de l'île, chargés de cadeaux intéressés. Parmi ces amis se trouvait un jeune homme dont la visite inattendue fut reçue par les Anglais avec des acclamations de joie. C'était Hidi-Hidi, l'intelligent et spirituel insulaire de Raïatea, qui avait navigué longtemps sur la *Resolution* dans le précédent voyage, et qui se trouvait à Taïti depuis trois mois. Le bon Hidi-Hidi, tout joyeux de revoir ses amis, s'efforçait de se rappeler quelques mots d'anglais pour exprimer son bonheur : — *Yes, Sir; if you please, Sir* (Oui, Monsieur; s'il vous plaît, Monsieur), disait-il à chaque instant, s'embarrassant peu du plus ou moins d'à-propos de ses lambeaux de phrases. Malgré tous ses efforts, la

nature sauvage avait repris le dessus chez lui; Hidi-Hidi était redevenu Taïtien comme ses compatriotes. Cook lui fit présent de quelques riches habits, qu'il revêtit tout de suite; mais il les eut bientôt quittés pour reprendre ses vêtements d'écorce, plus simples et plus commodes.

Dans ses conversations avec Cook, Maï lui avait déjà affirmé que les sacrifices humains faisaient partie des institutions religieuses de Taïti; mais Cook n'osait croire à tant de barbarie chez un peuple de mœurs aussi douces, lorsqu'une cérémonie solennelle à laquelle il put assister à Atahourou, vint le convaincre entièrement. La victime était un homme d'un âge mûr et de la plus basse classe du peuple, probablement un criminel voué d'avance à la vindicte publique. Dans ce cas, le prêtre se contente de désigner le coupable, qui est aussitôt assommé à coups de massue et de pierres par quelques-uns de ses affidés, et dès ce moment il devient taata-tabou, de même qu'à Tonga. Le roi est prévenu alors que la cérémonie exige sa présence.

Après avoir été ainsi assommée, la victime fut apportée en présence d'Otou et de Cook, devant le moraï royal, par les prêtres de l'Atoua. Durant la cérémonie, qui fut entremêlée de prières et de pratiques bizarres, pour rendre l'Atoua favorable à l'expédition qui se préparait contre Mahine, roi d'Eïmeo, Cook remarqua que les cheveux et l'œil gauche du cadavre furent offerts à Otou, qui n'y toucha point. C'était sans doute l'emblème des coutumes effacées de l'anthropophagie, sous l'empire desquelles ces parties de la victime étaient réellement prélevées pour le festin royal. Sur la fin de

cette horrible scène, on entendit un martin-pêcheur voltiger dans les arbres. « C'est l'Atoua, » dit Otou en se tournant vers Cook, et il parut enchanté d'un si bon présage.

La cérémonie se continua le lendemain avec des prières religieuses et des offrandes de cochons et de fruits à l'Atoua. Les cochons furent ouverts, et les mouvements convulsifs des entrailles, ainsi que dans les sacrifices aux dieux de l'antiquité païenne, furent regardés comme d'heureux présages pour l'expédition projetée. Cook eut le courage d'assister à tous les détails de cette exécrable fête religieuse; il put compter plus de quarante crânes étalés dans le moraï, qui attestaient la fréquence de ces barbares sacrifices.

Le capitaine anglais se crut obligé de demeurer silencieux durant toute la scène; mais lorsqu'elle fut finie, il ne cacha pas à Otou et à Towha toute l'horreur qu'elle lui avait inspirée. Maï lui servit d'interprète avec tant de courage et de chaleur, que Towha eut peine à contenir sa colère; et quand on lui dit que, s'il avait tué un homme en Angleterre comme il venait d'en être tué un à Taïti, la dignité de son rang ne l'eût pas sauvé de la corde : *Maeno! maeno!* (Misérable!) s'écria-t-il; et il ne put en entendre davantage. Un grand nombre d'insulaires et surtout des serviteurs de Towha assistaient à cette discussion, et semblaient avoir une tout autre opinion que leur maître à ce sujet.

Avant de prendre congé de ses amis, Cook remit à Otou les animaux d'Europe qui avaient coûté tant de peines dans la traversée. C'étaient des oies, des canards, des coqs d'Inde, des chèvres, des mou-

tons, des chevaux et des bœufs. Otou, ne sachant comment témoigner sa reconnaissance au roi d'Angleterre pour d'aussi riches présents, avait fait construire une magnifique pirogue double, décorée de sculptures, pour *l'arii-rahi no Pretane* (le souverain de la Grande-Bretagne). Mais l'embarcation était si longue, que Cook ne put s'en charger, au grand regret du reconnaissant Otou.

Les vaisseaux anglais quittèrent Taïti le 30 septembre, et le même jour ils vinrent mouiller à Eïmeo. Là quelques vols des naturels furent réprimés par Cook avec sa sévérité habituelle ; il s'agissait d'une chèvre, et l'irritable capitaine mit le feu à cinq ou six maisons, incendia un grand nombre de pirogues, et menaça le roi Maheïne de plus grands désastres, pour ravoir le misérable quadrupède. Après avoir obtenu satisfaction, il partit pour Wahine, accompagné de Maï, qu'il s'agissait d'établir sur cette île. Les chefs du district de Ware, sur lequel on mouilla, consentirent, moyennant de riches cadeaux, à concéder à leur compatriote un terrain d'une assez grande étendue. Cook lui fit bâtir une maison et planter un jardin, dans lequel on sema des légumes d'Europe. Il lui laissa en outre deux chevaux, des chèvres, d'autres animaux utiles, une cotte de mailles, une armure complète, un fusil, des pistolets, de la poudre, des balles, un orgue portatif, une machine électrique, des pièces d'artifice, des haches, des outils en fer et divers ustensiles de ménage. Maï avait trouvé à Wahine un frère et une sœur mariée qui l'accueillirent avec tendresse ; mais Cook vit avec peine qu'ils avaient trop peu d'influence dans l'île pour protéger leur frère au besoin

et l'empêcher d'être dépouillé de ses richesses. Il conseilla donc à Maï de se concilier l'amitié des chefs par des présents, et il déclara solennellement aux habitants que Maï était son ami et qu'il viendrait dans peu punir sévèrement ceux qui s'exposeraient à lui causer le moindre tort.

Ces menaces devaient produire l'effet désiré sur la population de Wahine, car notre terrible voyageur venait encore de signaler son humeur irascible sur cette terre par des actes de violence peu dignes d'un aussi grand caractère. Un voleur saisi en flagrant délit avait eu par son ordre la tête rasée et les deux oreilles coupées sans pitié; quelques jours après, à Raïatea, pour obtenir des matelots déserteurs réfugiés sur l'île, il allait renouveler ses violences de Taïti, en enlevant d'un seul coup toute la famille du chef Oreo.

Les deux Nouveaux-Zélandais firent partie de la famille de Maï. Tavaï-Aroua, le plus âgé, jeune homme intelligent, convaincu de la supériorité des Taïtiens sur ses compatriotes, consentit sans peine à passer sa vie à Wahine; mais le petit Kokoa s'était tellement attaché aux Anglais, qu'il fallut employer la force pour le débarquer. Après l'installation de Maï dans sa maisonnette, les Anglais songèrent à poursuivre leur voyage vers le N. Le 2 novembre, le nouvel habitant de Wahine vint prendre congé des officiers; il leur fit ses adieux de la manière la plus affectueuse : il était triste, mais il se contenait encore; arrivé devant Cook, il ne put témoigner sa douleur profonde que par l'expression de ses traits abattus; les larmes étouffèrent sa voix, et il ne cessa de pleurer dans le canot qui le remit sur le rivage.

Cook s'en allait avec la satisfaction d'avoir ainsi ramené son ami sain et sauf et comblé de richesses. Cependant il n'était pas sans inquiétude sur l'avenir du jeune sauvage, en songeant à son caractère imprudent et léger. Il ne lui avait accordé qu'à regret les armes à feu qu'il désirait ardemment, et c'eût été un bonheur pour lui que Cook eût résisté à ses pressantes sollicitations : c'est ce que l'avenir ne prouva que trop (1).

Ainsi que nous l'avons déjà dit, Cook se rendit

(1) On nous saura gré sans doute de faire connaître l'histoire de Maï après son retour. « Chacune des choses qu'il possédait était un trésor à Wahine, dit l'auteur du *Voyage pittoresque autour du monde ;* aussi fut-il comblé d'honneurs par le roi, qui lui donna sa fille en mariage et échangea son nom en celui de *Paari* (sage), sous lequel il fut connu depuis. Il paraît toutefois que Maï abusa de sa position et de la supériorité de ses armes. Favori d'un roi cruel, il se montra plus cruel que lui. Il ne quittait jamais ses armes et essayait son coup d'œil contre les gens qui passaient, tantôt de loin avec son fusil, tantôt de près avec ses pistolets. Le souvenir de ces meurtres inutiles vit encore à Wahine, où la mémoire de Maï est en exécration.

« Le terrain où Cook bâtit la maison européenne de Maï s'appelle encore aujourd'hui *Beritani,* corruption de *Britain,* Grande-Bretagne. Un pamplemousse, planté, au dire des naturels, par Cook lui-même, est tout ce qui reste de l'ancien jardin. Des animaux laissés par les Anglais, les chiens et les cochons, ont seuls survécu. Le casque et d'autres parties de l'armure de Maï sont conservés dans la maison qui a remplacé la sienne. Des chefs de l'île ont le reste des hochets européens donnés à l'insulaire, et ils les conservent précieusement. Le jeune prince Tahoa, entre autres, possédait et fit voir au missionnaire Ellis une grande Bible in-4o ornée de nombreuses gravures enluminées, provenant de la succession de Maï. On ne sait pas ce que sont devenus l'orgue et la machine électrique.

« Le local de la maison de Maï a eu aussi des destins singuliers et divers. En 1809, il reçut les missionnaires expulsés de Taïti, et leur première école fut ouverte en face du pamplemousse de Cook. En 1824, les chefs de Pohu-Hea et Taraï-Mamou, derniers possesseurs de *Beritani,* y ont bâti une maison à deux étages, la plus belle de l'île ; ils ont planté le jardin d'arbres fruitiers et en ont fait le lieu le plus délicieux de la contrée.

ensuite à Raïatea, où il eut quelques démêlés avec les chefs au sujet de ses déserteurs, et où il revit son ami Ori, déchu alors de son rang élevé, et réduit presque à l'état de simple particulier. A Borabora, où il était le 8 décembre, il traita avec le conquérant Pouni de l'acquisition d'une ancre que Bougainville avait perdue à Taïti, et qui était en la possession du vieux souverain.

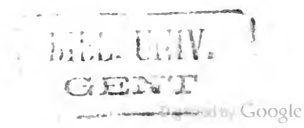
Durant ces diverses relâches, Anderson recueillit une foule de renseignements nouveaux sur les mœurs et les institutions sociales des peuples de cet archipel. Cook et les officiers ne manquèrent pas de leur côté de rectifier les gisements géographiques de toutes les îles qui le composent. Riches de ces travaux précieux, les Anglais poursuivirent le but de l'expédition, l'exploration des mers polaires, le 8 décembre; et le 24 du même mois une nouvelle terre parut à leurs yeux; elle fut nommée *Christmas* (Noël), en l'honneur de la fête solennelle du lendemain. C'était une île basse, déserte, d'environ quinze lieues de circuit, abondante en tortues, qui défrayèrent largement l'équipage.

§ IV. Découverte des îles Sandwich (Havaii). — Exploration de la côte N.-O. de l'Amérique et des mers polaires.

Le 2 janvier 1778, les vaisseaux reprirent leur route, et le 18 ils aperçurent les premières îles de l'archipel Sandwich ou Hawaii, la plus importante découverte de ce voyage. En s'avançant vers la seconde de ces îles (*Tauai*, nommée *Atooi* dans la relation de Cook), ils se convainquirent bientôt qu'elle était habitée. Plusieurs des pirogues vinrent au-devant des vaisseaux, et les Anglais furent agréable-

ment surpris d'entendre les naturels s'exprimer dans la langue de Taïti. Le lendemain plusieurs sauvages se hasardèrent à monter sur le pont des navires, et leur admiration à la vue de tant de choses nouvelles pour eux, s'exprima par leurs regards, par leurs gestes et par leurs exclamations répétées. Cependant ils paraissaient avoir connaissance du fer, qu'ils appelaient *hama-iti*, et qu'ils recherchaient avec avidité. Du reste, le désir de s'approprier tout ce qu'ils voyaient était aussi vif chez eux que chez tous les autres naturels de la mer du Sud, et il fallait surveiller leurs actions avec le plus grand soin. Les premières tentatives de mouillage furent marquées par des actes hostiles : le lieutenant Williamson fut obligé de réprimer les violences des insulaires par la force, et la mort de l'un d'entre eux servit à contenir la pétulance des autres.

Dès que les vaisseaux furent à l'ancre dans la rade de Waï-Mea, Cook descendit à terre. A son arrivée, les naturels, assemblés sur la plage, se prosternèrent la face contre terre, et lui témoignèrent un respect qui tenait de l'adoration. Le lendemain les échanges commencèrent ; les cochons et les fruits de l'île se donnaient avec joie contre des clous et des ciseaux, et lès naturels aidèrent les matelots anglais dans leurs travaux de l'aiguade. Cook, Anderson et le dessinateur Weber, rassurés par ce spectacle pacifique, pénétrèrent aussitôt dans la contrée ; et le premier objet qui frappa leurs yeux fut un moraï, ou lieu de sépulture, dont l'examen vint les confirmer dans leur opinion sur l'analogie de ces terres nouvelles avec les îles Taïti.



A son retour vers le mouillage, Cook trouva que la bonne harmonie continuait de régner dans les échanges. Il y resta deux jours encore, et visita ensuite l'île voisine de *Niihau;* puis, malgré son désir d'explorer tout l'archipel, il appareilla pour sa destination, la côte N.-O. de l'Amérique, et reconnut seulement de loin l'île *Oahou*, qu'il comprit, avec les deux autres et l'écueil *Tahoura,* sous la dénomination d'*îles Sandwich.* Les géographes modernes, entre autres d'Urville et Balbi, ont substitué à ce nom arbitraire celui d'*îles Havaii,* emprunté au nom indigène de l'île principale du groupe.

Anderson dépeint les naturels de Tauai comme des hommes vigoureux et bien faits, mais de médiocre stature. Ces insulaires sont d'un caractère franc et ouvert, également éloigné du sérieux des Tongais et de la légèreté des Taïtiens. Ils ne connaissaient point les pendants d'oreilles, et refusaient comme inutiles les ornements de ce genre qu'on leur offrait. Leur industrie et leur adresse se faisaient remarquer dans la forme élégante et bien entendue de leurs hameçons; et la culture de leurs plantations attestait qu'ils se livraient particulièrement aux travaux de l'agriculture. Ils donnaient fréquemment des preuves d'intelligence en témoignant leur surprise à la vue des objets européens, et leur joie était évidemment mêlée du sentiment de leur infériorité. La population semblait considérable, et les évaluations de Cook la portèrent à près de trente mille âmes pour l'île seule de Tauai. Leurs vêtements, leur nourriture, la manière d'apprêter et de cuire leurs aliments, enfin leurs habitudes générales sont parfaitement analogues à celles de Taïti.

Cook ne vit aucun chef de quelque importance ; cependant il sut qu'il en existait plusieurs à Tauai. Le capitaine Clerke reçut même la visite de l'un d'eux sur la *Discovery*. Il était jeune et couvert d'étoffes de la tête aux pieds; les naturels lui témoignaient leur soumission en se prosternant à terre devant lui. Clerke lui fit des présents, et en reçut un vase de bois supporté sur deux figurines assez adroitement sculptées. Ce vase, suivant les insulaires, avait servi aux fréquentes libations de kava, que ces peuples affectionnent autant que les insulaires de Tonga. Leurs armes sont des lances en bois brun et dur, et particulièrement une sorte de poignard appelé *pahoa,* d'environ un pied et demi de longueur, qui souvent est terminé en pointe aux deux extrémités, avec un cordon au milieu pour le tenir. Le *tabou* règne à Tauai plus rigoureusement encore qu'aux îles Tonga, car les indigènes demandaient toujours avec soin si ce qu'ils désiraient voir et qu'on ne voulait pas leur montrer était tabou.

Le 27 février, Cook continua sa route au N. Le 7 mars, il découvrit les côtes de la Nouvelle-Californie, qu'il reconnut avec soin, et ne s'arrêta que le 29 dans une baie habitée. Les sauvages qui se montrèrent bientôt furent d'un caractère pacifique, quoiqu'on eût ensuite la preuve de leurs habitudes d'anthropophagie. Ils apportèrent des quantités de fourrures précieuses, des peaux de loup, d'ours, de renard, de daim, de martre, et surtout de loutre marine, et demandèrent en échange des ustensiles de fer. Anderson visita avec soin les environs de cette baie, appelée *Noutka* par les indigènes, et le 26 avril les vaisseaux, qu'on avait eu le temps de

radouber pour les travaux difficiles qui restaient encore à accomplir, furent prêts pour le départ.

A peine sortis de la baie de Noutka, les vaisseaux furent assaillis par la plus violente tempête, dont la durée ne permit pas de reconnaître la côte sur tous les points. Le 12 mai, ils mouillèrent dans la baie du Prince-William, et quelques jours après ils arrivèrent dans une autre baie, vaste et profonde, qu'ils prirent d'abord pour un passage à la mer du Nord. Ils s'assurèrent ensuite que ce n'était que l'embouchure d'une grande rivière, qui reçut plus tard le nom de *rivière de Cook*. Le 27 juin, ils vinrent jeter l'ancre sur l'île Ounalaska, l'une des nombreuses îles Aléoutiennes qui traversent la mer du Kamtchatka, de l'Asie à l'Amérique. Ils s'étaient avancés vers le N. jusqu'au 62°, lorsqu'ils eurent le malheur de perdre le naturaliste Anderson, qu'une maladie de poitrine contractée depuis longtemps enleva, jeune encore, aux sciences et à l'amitié du grand navigateur, qui devait le suivre de près.

Le 11 août, les vaisseaux entrèrent dans le détroit de Behring; et le 18 ils virent flotter autour d'eux des masses énormes de glaces couvertes de chevaux marins. Le 29, Cook continua encore à faire route au N. dans diverses directions; mais la saison était trop avancée, les glaces se montraient plus nombreuses et plus menaçantes, et il fut obligé de remettre la fin de ses explorations à l'été suivant. Il ne quitta cependant pas ces parages sans les reconnaître et les relever avec sa supériorité ordinaire; il revit aussi avec soin une portion de la route qu'il avait déjà faite jusqu'à l'île Ounalaska, d'où il partit le 26 octobre, cinglant vers les îles Sandwich,

où son intention était de passer quelques mois pour revenir au Kamtchatka dans la saison favorable.

§ V. Retour aux îles Sandwich.—Réception des naturels d'Hawaii. — Mort de Cook.

Le 26 novembre, les vaisseaux reconnurent l'île Mavi, qu'ils n'avaient pas encore visitée. Les naturels vinrent d'abord sans hésitation, et se prêtèrent avec empressement à tous les échanges qu'on leur proposa. Après quelques jours de repos sur cette île, Cook poursuivit sa reconnaissance de l'archipel, et le 30 novembre il découvrit la belle et populeuse *Havaii*, la reine de tout le groupe, dont le nom est écrit *Owhyhee* dans la relation. En approchant de cette île, le 2 décembre, la vue de sommets couverts de neige frappa les Anglais de surprise. Ils employèrent plusieurs jours à en relever les côtes; et durant ce travail les naturels accoururent de tous côtés et trafiquèrent paisiblement avec eux.

Le 16 décembre, Cook fit examiner par son maître d'équipage Bligh la baie de Ke-Ara-Kekoua, dans laquelle il jeta l'ancre le lendemain. Les pirogues, chargées de cochons et de fruits, se multipliaient autour des vaisseaux; des milliers de naturels nageaient aux flancs des deux bâtiments et couvraient la mer comme des bancs de poissons; la plage fourmillait de sauvages, accourus de tous les points de l'île, qui chantaient, dansaient et exprimaient leur joie par toutes sortes de gestes bizarres : dans aucun de ses voyages, le capitaine anglais n'avait eu occasion de voir un peuple aussi nombreux. Ce spectacle, aussi curieux que pittoresque et varié, le dédommagea amplement de la contra-

riété qu'il avait éprouvée en se trouvant contraint de retarder la suite de ses opérations au N., et il acquit la conviction que ces îles étaient la plus importante découverte qu'on eût encore faite dans l'océan Pacifique.

Deux chefs, appelés Paria et Kanina, se proclamèrent les amis de Cook, et lui furent d'un grand secours pour empêcher cette foule pétulante de devenir par trop importune et de se livrer à son penchant habituel pour le vol. Ils amenèrent à bord un troisième chef, nommé Kaou, qu'ils présentèrent comme prêtre de l'île, et qui suivit Cook et les autres officiers lorsqu'ils descendirent à terre. Les cérémonies extraordinaires, l'espèce de culte même qui accompagnèrent cette réception jetèrent les Anglais dans un étonnement profond. On n'eut la clef de cette énigme que bien plus tard, par les savantes recherches polynésiennes du missionnaire Ellis, dont nous allons donner un extrait utile à l'intelligence des événements.

Suivant une ancienne tradition, recueillie par le missionnaire anglais, un nommé Rono vivait sous un des premiers rois d'Hawaii : jaloux et prompt, il tua dans un moment de colère sa femme, qu'il aimait tendrement ; puis la douleur et le regret l'ayant rendu fou, il parcourut les îles, querellant tout le monde, luttant, se battant contre le premier venu ; enfin, las et désespéré, il s'embarqua sur une pirogue d'une forme particulière, et se lança en mer, promettant de revenir un jour. Les naturels consacrèrent la vie de cet homme dans un chant national qui se termine par cette prophétie de Rono : « Je reviendrai dans les temps futurs sur une île qui

portera des cocotiers, des cochons et des chiens. »

Les Hawaiiens mirent Rono au nombre de leurs dieux, et chaque année ils célébraient l'anniversaire de son départ par des jeux publics, des luttes, des combats, etc. Confiants dans la prophétie de Rono, ils l'attendaient chaque année. Aussi, lorsque Cook parut à Hawaii, ils prirent ses vaisseaux pour des îles flottantes : Kaou, le chef du collége des prêtres, et son fils One-La, prêtre du dieu Rono, déclarèrent solennellement que c'était Rono lui-même qui accomplissait sa prophétie et reparaissait à Hawaii sur des îles flottantes; dès lors Cook fut Rono : quand il traversait une foule d'indigènes, on l'appelait le Grand-Rono; on se prosternait sur sa route, on faisait dans les temples des sacrifices en son honneur. Pour lui et pour ses équipages, il obtint ce qu'il voulut. Parfois il fallait en revanche que le rude marin se prêtât à des cérémonies bizarres dont il ne comprenait pas la signification. Il voyait bien qu'on ne le traitait pas tout à fait comme un homme de la même nature que les autres; mais il était loin de deviner la légende fabuleuse qui lui valait tant d'honneurs. Cependant il se prêtait à ces fantaisies d'adoration, et il subissait de bonne grâce toutes ces ovations superstitieuses.

Dans une de ces cérémonies, on le conduisit au *Hare no o Rono* (maison de Rono), et on le fit asseoir sous l'idole, figure hideuse, gigantesque, coiffée d'un bonnet pointu, et recouverte d'une grande draperie blanche. Là, on lui enveloppa d'une étoffe rouge le bras droit, que l'officier King fut chargé de soutenir. Alors un jeune chef nommé Kaïri-Kia s'avança au milieu de douze prêtres; il prit

des mains d'un de ses collègues un petit cochon, articula une longue prière, et étrangla l'animal, qui fut préparé et cuit. Puis on le présenta de nouveau à Cook avec un redoublement de prières, accompagnées d'offrandes de noix de coco et de coupes pleines de kava. Il fallait faire manger de ce porc à Rono, et, par un dernier témoignage de respect, un des prêtres en porta de ses mains les morceaux jusqu'à la bouche du dieu. Le capitaine repoussa l'offrande avec douceur. Alors le prêtre Koala mâcha lui-même les morceaux et les lui offrit ensuite: Cook ne résista plus.

Le culte des prêtres et des naturels ne se bornait pas à ces honneurs d'apparat. Chaque fois que des hommes de l'équipage mettaient le pied à terre, ils étaient comblés de provisions de toutes sortes ; et si les chaloupes tardaient à paraître, les bons Havaiiens s'empressaient d'envoyer à bord des pirogues chargées de cochons, de noix de coco, de fruits et de légumes. Ces présents étaient faits dans des vues toutes désintéressées : trop heureux quand Rono daignait tout accepter.

Le 24 janvier 1779, un tabou solennel établi sur la rade annonça l'arrivée prochaine de l'arii-rahi Taraï-Opou, qui revenait d'une incursion guerrière sur l'île voisine. Prévenu de l'arrivée de l'étranger, le souverain alla d'abord se promener incognito autour des bâtiments, puis il annonça qu'il ferait à Rono une visite d'apparat, et qu'il lui offrirait les présents que l'on offre aux dieux. Le jour fixé pour la cérémonie, Taraï-Opou s'embarqua dans une grande pirogue, escortée de deux canots plus petits chargés de provisions, et prit la route du vais-

seau. Les principaux officiers de la cour encombraient l'embarcation du roi; dans celle qui suivait se groupaient les prêtres, présidés par le vénérable Kaou, et portant leurs idoles parées d'étoffes rouges. Ces idoles, sortes de mannequins d'osier d'une taille colossale, aux traits sauvages et grotesques, étaient garnies de plumes bariolées comme les manteaux des grands; leurs yeux étaient des disques de nacre de perle avec une noix foncée au centre; leurs râteliers, des dents de chien. Des cochons et des légumes emplissaient la troisième pirogue. Arrivées devant les vaisseaux, les pirogues en firent le tour; puis, au lieu de monter sur le pont, le roi fit signe au capitaine anglais de venir conférer avec lui sur la grève. On s'y rendit chacun de son côté, et l'on gagna une tente que les Anglais avaient improvisée près du débarcadère. Alors, au milieu du silence profond qui s'établit dans cette enceinte, le roi se leva, marcha vers Cook assis à l'extrémité de la salle d'audience, plaça d'une façon gracieuse son propre manteau sur les épaules de l'Anglais, le coiffa d'un casque en plumes, lui mit un éventail dans les mains, et finit par étendre à ses pieds six manteaux du plus grand prix. Pendant que le roi étalait ces précieux cadeaux, ses serviteurs apportèrent de leur côté quatre gros cochons, des cannes à sucre, des noix de coco et des fruits à pain, qu'ils déposèrent aux pieds du capitaine. La cérémonie se termina par l'échange des noms entre Cook et Taraï-Opou. A peine le roi eut-il fini, que les prêtres survinrent, jaloux d'offrir leurs hommages à Rono, et suivis d'une longue file d'hommes qui ployaient sous le poids des cochons

et des corbeilles de bananes, de patates, de légumes et de fruits.

Taraï-Opou, à cette époque, déjà vieux, maigre et infirme, était accompagné ce jour-là de ses deux fils cadets et de son neveu, devenu célèbre depuis sous le nom de Tamea Mea. King dit que ce jeune chef avait un aspect étrange et sauvage, et que sa tête était couverte d'une poudre brune peu propre à l'embellir.

La bonne harmonie ne fut pas un instant troublée durant le reste du séjour des Anglais : seulement, Taraï–Opou s'informait avec une sorte d'anxiété de l'époque de leur départ. On attribua d'abord cette peu obligeante sollicitude à la peur que devait faire naître chez ce peuple l'effrayante consommation de vivre faite par les vaisseaux. Il n'en était rien pourtant : le bon monarque voulait se préparer à célébrer les adieux par de nouveaux présents. Le 3 février, la veille du jour fixé pour le départ, Cook et King, amenés dans le village de Kaou, trouvèrent la terre couverte d'étoffes et de fruits, avec un immense troupeau de cochons. Tout cela était destiné au chef étranger par Taraï-Opou ; c'était son bouquet d'adieu.

Le 4 février, les Anglais levèrent l'ancre de bonne heure, suivis d'une multitude de canots, et continuèrent l'exploration des autres îles. Malheureusement, deux jours après, ils furent surpris par un coup de vent qui brisa le mât de perroquet de la *Resolution*, et Cook fut obligé de revenir dans la baie de Ke-Ara-Kekoua pour réparer ces avaries. Des tentes, des ateliers et des forges furent aussitôt établis sur la plage. Rien n'était changé sur cette

terre amie : les habitants revinrent avec le même empressement, moins nombreux, il est vrai, car, au départ de Cook, chacun avait regagné sa demeure sur les divers points de l'île; mais toujours avec les mêmes dispositions pacifiques. Quelques vols seulement vinrent troubler la bonne harmonie; ils furent punis avec la violence habituelle aux Anglais. A ce sujet une rixe s'éleva à terre entre quelques hommes de la *Discovery* et les voleurs. Le chef Paria intervint et calma les naturels, indignés des mauvais traitements des étrangers. Ce fut alors que le maître d'équipage, imitant les manières brutales de Cook, eut l'imprudence de saisir la pirogue de Paria, qui avait toujours été l'ami des Anglais, pour se faire rendre les objets volés, des pinces, des ciseaux, le couvercle d'une barrique d'eau. Le chef, innocent du vol, réclama en vain sa pirogue; une lutte s'engagea, dans laquelle il fut renversé d'un coup de rame, et les matelots furent assaillis par une grêle de pierres. Paria lui-même fut obligé d'intervenir généreusement pour sauver les Anglais de la fureur de ses compatriotes; puis il toucha de son nez le nez de l'officier en signe de réconciliation.

Ainsi, malgré l'assoupissement de cette querelle, la bonne harmonie venait de recevoir une première atteinte, et, par malheur, les Anglais s'étaient montrés ingrats envers Paria et avaient eu le dessous. Cette première faute fut bientôt suivie de fautes plus graves encore. Le soir, quelques naturels s'étant glissés le long des tentes, on fit feu sur eux, tant pour les forcer à se retirer que pour intimider les autres. Le jour suivant, 14 au matin, on s'aperçut qu'un vol important avait été consommé

dans la nuit. La chaloupe de la *Discovery* avait disparu.

A cette nouvelle, l'irritable Cook entra dans le plus grand courroux, et fit tirer à boulets sur deux pirogues de naturels qui naviguaient dans la rade. Ensuite, cédant à son caractère audacieux et emporté, il résolut d'aller à terre, d'enlever le roi lui-même et ses principaux ariis, puis de les garder à bord comme otages jusqu'à ce qu'on lui eût restitué sa chaloupe. Ce parti, violent et injuste, répondait mal à la bienveillance constante qu'avaient témoignée aux Anglais le roi et les prêtres de l'île. Mais en toute occasion semblable l'inflexible capitaine n'avait pas employé d'autres moyens; il ne voulut pas déroger, ce jour-là, au système de terreur et d'audace qui lui avait réussi tant de fois à Tonga-Tabou comme à Taïti. Le 14, à huit heures du matin, ses ordres une fois donnés et toutes les mesures de précaution prises, il s'embarqua dans un canot monté par huit soldats de marine avec leur officier à la tête, et, suivi de la chaloupe également bien armée, il fit voguer vers le village de Kaava-Roa. Là, il prit terre au milieu d'une foule de naturels qui lui témoignèrent leur respect en se prosternant devant lui; il fit venir d'abord les fils du roi, qui lui étaient fort attachés, et se dirigea avec eux vers la résidence de leur père. Il trouva Taraï-Opou couché et encore endormi, et l'invita à venir à bord de la *Resolution*. Le vieux monarque ne résista point, et se remit avec ses fils entre les mains de Cook, qui les conduisit vers l'embarcation.

Jusqu'à ce moment rien n'indiquait des intentions hostiles de la part des habitants du village. L'ani-

mosité de la veille paraissait au contraire éteinte, et des marques de vénération accueillirent le capitaine anglais sur tout son passage. Quand on le vit sortir de la maison royale, emmenant avec lui Taraï-Opou et ses deux fils, on ne sut pas d'abord ce que ce déplacement voulait dire. Déjà même les enfants étaient embarqués, lorsque la favorite du roi, nommée Kanona, s'élança au-devant de lui et le supplia avec des pleurs et des sanglots de ne point aller à bord des bâtiments. Quelques chefs réunis autour du roi le conjurèrent à leur tour de se défier et de ne pas se livrer ainsi aux étrangers, tandis que la foule, se grossissant peu à peu, regardait cette scène avec un sentiment d'inquiétude et d'irrésolution. Le capitaine se plaignit inutilement de ce manque de confiance en lui. Taraï-Opou, dans un état d'anxiété et d'indécision horribles, s'assit sur le sable et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Tandis que le roi était ainsi arrêté, un chef nommé Koho rôdait autour de Cook et cherchait à le frapper de son pahoa, qu'il tenait à demi caché. On l'ajusta du canot, mais Cook fit signe de ne pas tirer, et l'officier se contenta de l'éloigner d'un coup de crosse. Un autre naturel saisit le fusil du sergent, et le tumulte s'accroissant de plus en plus, le capitaine, revenu trop tard à des sentiments de prudence, abandonna son projet d'emmener le roi et ne songea plus qu'à faire retraite vers les embarcations. Dès les premières attaques, les fils du roi s'étaient fait débarquer et s'étaient mêlés aux naturels. Cependant, à la nouvelle de la mort d'un chef, tué dans la baie par les canots étrangers, les sauvages se montrèrent de plus en plus animés, et il

fallut en tuer deux qui menaçaient le capitaine d'un coup de lance. Ces deux coups de fusil firent reculer la foule, qui, poussée par les rangs de derrière, revint à la charge et lança des volées de pierres. Les soldats répondirent, sans en avoir reçu l'ordre, par une décharge générale. On entendit alors le capitaine exprimer son étonnement. Il fit signe aux canots de cesser le feu et de s'approcher pour le recevoir. La chaloupe rangea le rivage d'aussi près qu'elle put; mais le lieutenant du canot, soit par un fatal malentendu, soit par une insigne lâcheté, gagna le large. Les soldats coururent vers la chaloupe, qui restait seule; la foule des naturels s'y précipita aussi tellement pressée, que l'équipage ne put ni faire usage de ses armes, ni donner aucun secours au malheureux capitaine. Quatre soldats furent assommés, et leur officier seul put atteindre la chaloupe. On vit alors le capitaine, resté seul, se diriger vers la chaloupe, son fusil sous le bras. Un naturel le suivait de près, la main levée, incertain de ce qu'il devait faire. A la fin, il fondit tout à coup sur lui et lui porta un coup terrible de pahoa sur la nuque. Le capitaine chancela, puis ses genoux fléchirent sous lui : il se relevait, lorsqu'un autre Indien le frappa au cou de son poignard. La noble victime tomba alors, et, se débattant vigoureusement avec ses assassins, on la vit encore élever la tête et porter vers la chaloupe des regards qui imploraient du secours. Cette lutte affreuse avait duré quelques minutes, lorsqu'un coup de pique mit fin à sa cruelle agonie.

Ainsi tomba ce grand homme, le modèle et le premier des navigateurs de tous les siècles et de

toutes les nations. Audacieux, ardent, infatigable, déployant dans ses recherches toutes les ressources du génie le plus sagace et le plus intelligent, il avait sillonné l'océan Pacifique dans toute son étendue, marqué chacun de ses voyages par de magnifiques découvertes, et fondé une science nouvelle, l'hydrographie, par des travaux immenses de navigation. Il mourut enfin dans toute sa gloire, sur les belles et fertiles terres dont il venait d'enrichir les cartes de l'Océanie, et son génie infatigable ne laissait à faire à ses successeurs que des reconnaissances partielles et des rectifications de détail.

Quand les canots se furent éloignés du rivage, les naturels prirent le corps du capitaine et ceux des quatre soldats de marine et les emportèrent vers l'intérieur. Ce premier engagement fut suivi d'un autre combat qui eut lieu près des tentes et des ateliers. Les insulaires y firent preuve de bravoure et d'acharnement. A la suite de cette fatale journée, les Anglais, consternés, plièrent leurs tentes et se retirèrent à bord. Ils firent alors des ouvertures pour obtenir qu'on leur rendît le cadavre de leur noble capitaine. Mal servis dans cette demande par les moyens de douceur, ils allaient en venir à des voies rigoureuses, quand deux prêtres amis du lieutenant King vinrent, durant la nuit et à l'insu des autres chefs, rapporter, enveloppé dans quelques étoffes, un morceau de chair humaine qui pesait neuf à dix livres. C'était, disaient-ils, tout ce qui restait du corps de Rono, ce corps ayant été brûlé suivant la coutume, et les os distribués parmi les différents chefs.

A la vue des restes de leur commandant, l'ardeur

de la vengeance se ralluma plus terrible encore chez les matelots anglais. De leur côté, les insulaires avaient également à venger la mort de cinq chefs distingués et d'une vingtaine de naturels. Les inimitiés réciproques ne firent que s'accroître et s'envenimer. Quand les Anglais descendaient à l'aiguade, ils étaient sûrs d'y trouver une multitude furieuse, armée de pahoas, de pierres ou de bâtons. Alors, pour faire un exemple, le capitaine Clerke fit livrer aux flammes le village des prêtres et massacrer ceux qui essayèrent de s'opposer à cet acte de vengeance.

La terreur que causèrent les représailles amena la paix : on s'aboucha, on se fit quelques concessions de part et d'autre, et l'accord fut conclu le 19 février. Le lendemain le chef Eapo, suivi de plusieurs milliers d'insulaires, transporta processionnellement sur le rivage les débris du corps de Cook, les mains entières, reconnaissables à une large cicatrice, la tête dépouillée de sa chair, diverses portions des bras et des jambes. Le 21, on obtint les os, que les divers chefs restituèrent; le canon de son fusil, ses souliers et quelques autres objets. Le 22, on rendit avec solennité les derniers devoirs aux restes de la victime, et dès lors les bons procédés, les échanges, les visites se rétablirent comme pendant le premier séjour.

Il faut dire, à la louange des chefs et des prêtres, que la mort de Cook, résultat d'une effervescence populaire, les affligea profondément. La fable de Rono avait pris crédit parmi eux, et les honneurs divins furent rendus aux dépouilles de l'illustre Anglais. Sa mémoire fut immortalisée dans les îles;

avant leur conversion au christianisme, c'était encore une version admise par eux que Romo ressuscité paraîtrait de nouveau à Hawaii, et tirerait vengeance de ses meurtriers.

Une promotion d'officiers suivit la mort de Cook. Le capitaine Clerke prit le commandement de l'expédition et passa à bord de la *Resolution*, laissant la *Discovery* aux ordres de son second, l'officier Gore. On acheva l'exploration des îles Sandwich, et les Anglais partirent de Niihau le 8 mars, se dirigeant vers le Kamtchatka, où ils furent bien reçus par les officiers russes qui y résidaient. Ils traversèrent ensuite le détroit de Behring une seconde fois, parvinrent jusqu'au 69° 50' lat. N., et se trouvèrent de nouveau arrêtés par les glaces.

Le capitaine Clerke se vit obligé de retourner vers le S., et un mois après il mourut des suites d'une phthisie pulmonaire, le 22 août 1779, à l'âge de 38 ans. Le capitaine Gore lui succéda, et remit la *Discovery* aux ordres de l'officier King. Les Anglais retournèrent alors au Kamtchatka, où de beaux travaux géographiques furent encore exécutés. De là ils cinglèrent vers la Chine, s'arrêtèrent quelque temps à Canton, touchèrent, le 22 mai 1780, au cap de Bonne-Espérance, et mouillèrent enfin dans la Tamise le 1er octobre, après plus de quatre ans d'absence.

Le capitaine King fut chargé de la rédaction de ce dernier voyage, qui avait été si fatal à trois hommes distingués; la veuve du grand capitaine partagea les profits de cette publication, et reçut en outre une pension de 2,400 francs, faible dédommagement de la perte immense qu'elle venait de faire.

XXIX. ANTONIO MAURELLE.

1780-1781.

Reconnaissance des îles de l'Amirauté et des îles voisines de la Nouvelle-Irlande.—Relâche à Vavao.—Découverte des îles Gran-Cocal et Saint-Augustin.

L'Espagnol Maurelle raconte, dans la relation de son voyage, qu'aussitôt après son arrivée à Manille, le gouverneur des îles Philippines lui confia le commandememt de la frégate *la Princesa,* avec des dépêches importantes pour le vice-roi du Mexique. Quoique la saison ne fût pas favorable et que Maurelle n'eût jamais navigué dans ces mers, il partit avec courage du port de Sisiran (île Luçon), le 21 novembre 1780. Le 19 décembre, il se trouvait, suivant son estime, par le travers des îles Pelew; il coupa la ligne le 29, et le 7 janvier 1781 il reconnut les îles de l'Échiquier de Bougainville. Il rasa cette multitude d'îles basses et défendues par des récifs dangereux; plusieurs paraissaient habitées.

Après avoir relevé les Ermites et les Anachorètes, la *Princesa* passa à la distance de deux milles de la grande île du groupe de l'Amirauté, qu'on appela *Basco.* Douze canots de naturels s'approchèrent du navire; ils se jetèrent avidement sur les morceaux de biscuit qu'on leur jeta du bord; ils étaient si affamés, qu'ils tentèrent de s'emparer des légumes suspendus dans les filets de poupe. Maurelle nomma plusieurs de ces îles, *San-Gabriel, San-Miguel, la Vendola, los Reyes, los Negros,* et fit servir au S.-O. Il continua de longer les nombreuses îles qui

bordent la Nouvelle-Irlande, les îles Vischers, Dampier, Garet de Nys, Caen, etc. Le 22 janvier, au milieu de la nuit, il fut réveillé par le mugissement des vagues qui se brisaient sur un récif; il parvint à doubler sans accident ce dangereux écueil, qui fut nommé *Roncador*.

Cependant les provisions du navire se consommaient avec rapidité, et l'eau commençait même à manquer. Le capitaine voulait relâcher aux îles Salomon, mais les brises d'E.-N.-E. l'empêchèrent de trouver ces îles. Le 26 février, il découvrit une terre sur laquelle il fit porter tout de suite; c'était un îlot stérile, sans mouillage, et qui fut nommé *Amargura* (Amertume). Le lendemain une autre île (*Lataï*, l'une des îles Hapaï de l'archipel Tonga) parut, verdoyante et couverte de cocotiers; la faiblesse du vent ne permit pas d'en approcher de plus d'un mille. Les naturels se rendirent à bord dans leurs canots chargés de bananes et de cocos, et se hasardèrent sans crainte sur le pont de la *Princesa*. Le chef de cette terre échangea des présents avec le capitaine espagnol, et l'engagea à relâcher sur ses domaines. Mais celui-ci, en courant des bordées pour chercher un mouillage commode, aperçut plusieurs autres îles sur lesquelles il prit le parti de se diriger.

Quatre jours après, la *Princesa* mouilla sur l'île Vavao, dans un port vaste et sûr, qui fut nommé *Puerto del Refugio*. Pendant le temps que le navire mit à s'assurer sur ses ancres, des multitudes de canots vinrent chaque jour y porter des provisions en abondance. L'équipage avait à discrétion des cochons, des poules, des fruits et des racines



de toutes sortes. Maurelle reçut aussi des présents de la part d'un egui qu'il appelle *le Tubou,* sans doute un membre de la puissante famille Toubo, établi en souverain sur l'île. Quelques heures après, le Tubou vint lui-même. C'était un homme âgé et corpulent, que ses eguis furent obligés en quelque sorte de hisser à bord. Il était accompagné de sa femme; ils s'assirent l'un et l'autre sur le banc de quart, et tous les autres naturels, prosternés devant eux, leur baisèrent les pieds avec respect. Toubo fit ensuite cadeau à Maurelle d'une pirogue chargée de patates, et reçut en échange des écharpes de soie et de riches rubans. Puis les nobles hôtes visitèrent les diverses parties de la frégate, et se retirèrent enchantés de cette réception, après avoir invité le capitaine étranger à venir les voir dans leur île.

Maurelle se rendit à cette gracieuse invitation dès le lendemain, suivi d'un détachement armé. Il fut reçu par Toubo avec les plus vives caresses, et il obtint les honneurs d'un kava.

Le capitaine fut conduit dans la demeure de Toubo. La reine parut bientôt, précédée de huit à dix jeunes servantes. Les unes écartaient les mouches; elle s'appuyait sur les autres, car elle était empaquetée dans diverses pièces d'étoffes, qui rendaient sa marche difficile. Elle accueillit Maurelle avec un gracieux sourire, et répéta doucement : *Lele! lele!* (bien! bien!)

Cette première visite fut suivie de plusieurs autres, pendant lesquelles Toubo ne cessa d'accabler son hôte de prévenances et de cadeaux. Pendant ce temps, les canots approvisionnaient d'eau le navire.

Le 12, l'eau était toute embarquée, et Maurelle descendit à terre pour assister à une fête que le chef lui avait préparée, et qui consistait en luttes et en danses à peu près semblables à celles que nous avons décrites.

Cependant, à côté de ces fêtes et de ces protestations amicales, quelques tentatives de larcins vinrent révéler l'instinct habituel des insulaires. Il fallut tirer un coup de pistolet sur l'un d'eux, plus hardi que les autres, qui cherchait pour la seconde fois à détacher la chaîne du gouvernail. La bonne harmonie n'en continua pas moins : les regrets de Toubo et de toute cette population accompagnèrent Maurelle quand il appareilla pour quitter ces îles, auxquelles il donna le nom de *Don Martin de Mayorga*. C'est le groupe qui porte sur la carte de d'Urville le nom d'Hafoulou-Hou, dont la terre principale est Vavao.

Le capitaine espagnol reconnut ensuite à la voile les îles Hapaï, et reçut à bord un chef qui se disait roi de quarante-huit îles. Poussant vers le sud, il releva encore Tofoua, qu'il nomma *San-Cristoval;* les écueils Houanga-Tonga et Houanga-Hapaï, qu'il nomma *las Colubras;* Pylsart, dont il fit la *Sola;* enfin une île *Vasquez,* que personne n'a revue après lui. Parvenu au 50e degré de latitude S., il s'aperçut que le biscuit de l'équipage était rongé de vers, et le conseil assemblé décida qu'il fallait gagner au plus tôt les Mariannes, au lieu de se rendre au Mexique. En conséquence, Maurelle revint sur ses pas et gouverna vers le N., avec l'intention de faire une nouvelle relâche à Vavao; mais le vent et les courants lui firent manquer l'île, et il continua directement sa route vers les îles Mariannes.

Le 21 avril, il aperçut les îles Niouha, qu'il appela *Consolacion*, parce que son équipage affamé y trouva quelques rafraîchissements qui furent apportés par les naturels. Ceux-ci étaient en tout semblables aux habitants de Vavao, dont ils parlaient aussi la langue. Malgré leurs invitations réitérées de descendre à terre, pressés par le temps, les Espagnols remirent à la voile, et découvrirent le lendemain soir une autre île, l'île Wallis, qui fut nommée *Maurelle*. La nuit empêcha les habitants de se rendre auprès du navire, qui continua sa route.

Le 5 mai, les Espagnols virent une terre basse, environnée d'une plage sablonneuse. C'était bien une île nouvelle cette fois; comme elle étalait de nombreuses plantations de cocotiers, Maurelle lui imposa le nom de *Gran-Cocal*. La chaloupe envoyée pour cueillir et rapporter des cocos ne put franchir la barre du récif. La frégate s'approcha très-près de la côte, et les naturels se rendaient à bord dans leurs canots. Ils montèrent sur le pont en grand nombre; mais comme ils n'avaient pu se charger que d'une petite quantité de cocos, ils essayèrent de remorquer la *Princesa*, en voguant tous ensemble vers la terre : leurs efforts étant inutiles, Maurelle fit voile au N.-O. Ces sauvages commençaient à varier beaucoup dans la prononciation de plusieurs mots communs aux autres îles. Ils vinrent à bord le visage tout barbouillé; la plupart avaient de longues barbes. Leur île paraissait très-peuplée.

Le même jour, Maurelle découvrit une autre île, qu'il appela *Saint-Augustin*, et enfin, le 31, il mouilla sur Gouham, dans la rade d'Umata, heureux d'arriver dans cette terre amie, car la *Princesa*

n'avait plus que deux tonneaux d'eau. Après s'être ravitaillé de son mieux, Maurelle prit la route du Mexique pour remplir la mission qui lui avait été confiée. Le 27 septembre 1781, il arriva sans accident dans la rade de San-Blas, après une traversée de trois mois seulement.

XXX. JEAN-FRANÇOIS GALAUP DE LAPÉROUSE.

1785-1788.

Ile de Pâques ou Waïhou. — Relâche aux îles Sandwich. — Côte N.-O. d'Amérique. — Premier désastre de l'expédition. — Navigation dans la Manche de Tartarie et au Kamtchatka. — Massacre du capitaine de Langle aux îles Hamoa. — Iles Nihoua, Tonga, Norfolk, Botany-Bay; dernières nouvelles de l'expédition.

Les grandes découvertes de Cook excitèrent en France une noble émulation. Le roi Louis XVI, qui se plaisait à cultiver l'étude de la géographie, conçut le projet d'une vaste expédition scientifique, et, de concert avec le savant Fleurieu, en traça lui-même les détails. Lapérouse, dont le nom rappelle à la fois tant de glorieux et de si douloureux souvenirs, fut chargé d'exécuter les instructions royales. Un officier d'un grand mérite, le capitaine de Langle, lui fut adjoint, et deux flûtes armées en frégates furent équipées à Brest pour ce nouveau voyage autour du monde. La *Boussole* était dirigée par Lapérouse en personne; de Langle avait l'*Astrolabe* sous ses ordres. Les états-majors furent choisis avec soin par le commandant lui-même, et le personnel des savants fut digne de compléter cette réunion d'hommes distingués.

Les vaisseaux français, munis de bons instruments, et notamment de montres marines dont on avait

récemment appliqué l'usage à la fixation des longitudes, partirent de Brest le 1er août 1785, et relâchèrent le 19 à Ténériffe. Ils mouillèrent ensuite, le 6 novembre, sur l'île Sainte-Catherine, près des côtes du Brésil; puis ils doublèrent le cap Horn avec facilité, et jetèrent l'ancre, le 22 février 1786, dans la rade de la Conception au Chili. Cette ville, qui n'avait encore que vingt ans d'existence, avait été bâtie à trois lieues de l'ancienne Conception, renversée par le tremblement de terre de 1751. Elle renfermait déjà dix mille habitants, et promettait de devenir riche et florissante. Le gouverneur O'Higgins reçut les officiers français avec distinction, et donna à leur intention des fêtes brillantes, qui furent suivies d'un bal offert par les navigateurs aux dames de la ville sous des tentes plantées sur la grève.

Mais ces plaisirs ne faisaient point oublier à Lapérouse le but sérieux de son voyage, et le 15 mars, après avoir réparé ses bâtiments, et embarqué l'eau et le bois dont il avait besoin, il donna le signal d'appareiller. Il se dirigea vers l'île de Pâques (Waïhou), dont il eut connaissance le 10 avril, et le lendemain les deux vaisseaux jetèrent l'ancre dans la baie de Cook. Les habitants vinrent en grand nombre, joyeux et confiants, sur ces navires étrangers. Mais les Français, dans la crainte d'une surprise, descendirent en force et avec un appareil militaire qui dut imposer aux cinq à six cents insulaires groupés sur la plage. Ceux-ci les accueillirent pourtant avec des cris de joie, et facilitèrent même leur descente en leur présentant la main. Des tentes furent établies sur le rivage, et un cercle de soldats fut posté tout

autour pour se garder des adroits voleurs de Waïhou. Malgré ces précautions, les sauvages enlevaient les chapeaux et les mouchoirs avec une impudente dextérité. A chaque larcin, ils s'enfuyaient tous ainsi qu'une volée d'oiseaux; mais comme le bon Lapérouse avait défendu qu'on tirât sur eux, ils revenaient quelques minutes après pour recommencer leurs escamotages.

On visita près du mouillage une case de trois cent dix pieds de long, qui servait à tout un village; on mesura, on découvrit des statues gigantesques, et un parapet en pierre de trois cent vingt pieds de large; enfin on reconnut les traces d'une civilisation antérieure, difficile à reporter à sa date, mais évidente et incontestable. Les naturalistes découvrirent aussi un cratère éteint, dont la forme était celle d'un cône tronqué, et dont l'ouverture supérieure avait près de deux milles de circonférence. Le fond du cratère, qui présentait une surface marécageuse, avait une profondeur de huit cents pieds : du côté de la mer il était ébréché jusqu'au tiers de sa hauteur. La vallée qui s'étendait au pied du volcan était couverte de plantations de bananiers et de mûriers à papier.

Au retour de cette excursion, Lapérouse trouva presque tout le monde sans chapeau et sans mouchoir; lui-même était tête nue : il fallut pourtant sévir à la fin. Enhardis par la patience des Français, les sauvages enlevèrent le grappin d'un canot. On les poursuivit aussitôt, mais ils se défendirent à coups de pierres, et malgré le parti pris de la douceur, on fut obligé de tirer sur eux un coup de fusil chargé à plomb : le grappin n'en fut pas moins perdu.

Après avoir laissé des animaux utiles et semé des

graines d'Europe sur cette terre de voleurs, Lapérouse remit à la voile et chercha les îles Sandwich de Cook. Le 28 mai, il aperçut les sommets neigeux d'Hawaii, et porta sur l'île voisine, Mawi, que le capitaine anglais n'avait pas eu le temps d'explorer. L'aspect de l'île, dont il prolongeait les côtes avec rapidité, était ravissant. Les habitations couvraient une plage fertile et verdoyante; mais la mer brisait sur la côte avec violence, et, nouveaux Tantales, les pauvres marins dévoraient des yeux les trésors auxquels ils ne pouvaient toucher. Plus de cent cinquante pirogues coururent au-devant des frégates et s'emparèrent l'une après l'autre du câble qu'on leur jetait; mais Lapérouse, qui voulait trouver un mouillage avant la nuit, continuait sa route avec tant de vitesse, que le sillage des navires remplissait d'eau les pirogues et les faisait chavirer. « Les Indiens étaient obligés de larguer la corde que nous leur avions filée, dit la relation, et se jetaient à la nage; ils couraient d'abord après leurs cochons, et, les rapportant dans leurs bras, ils soulevaient leurs canots des épaules, en vidaient l'eau, et y remontaient gaiement, cherchant, à force de rames, à regagner auprès de nos frégates le poste qu'ils avaient été obligés d'abandonner, et qui avait été dans l'instant occupé par d'autres, auxquels le même accident était aussi arrivé. Nous vîmes ainsi renverser successivement plus de quarante pirogues. »

A mesure que les vaisseaux avançaient, l'aspect de l'île devenait désert et désolé, et les Français ne trouvèrent un abri que devant une plage affreuse, sur laquelle la lave avait coulé autrefois. Le lendemain quatre canots, bien armés, débarquèrent La-

pérouse sur cette terre. La catastrophe encore toute récente de Cook faisait excuser de semblables précautions. Cent vingt naturels environ reçurent les étrangers sans s'effrayer de leurs dispositions peu pacifiques. Deux d'entre eux, qui paraissaient jouir de quelque autorité, s'avancèrent et firent un long discours dont l'éloquence demeura incomprise ; puis ils offrirent des présents de cochons, et en retour reçurent des médailles, des haches et des ustensiles de fer. Ces libéralités achevèrent de gagner l'amitié des insulaires. Lapérouse put visiter sans crainte le village indigène, dont les habitations, peu nombreuses, étaient construites et couvertes en paille. Les meubles qui en garnissaient l'intérieur consistaient en nattes étendues sur le sol, qui leur servaient de lits. Ils n'avaient d'autres ustensiles que de grosses calebasses, auxquelles ils donnent les formes qu'ils veulent lorsqu'elles sont vertes.

Lapérouse, à son retour, apprit que son second avait reçu un chef dont il avait acheté un manteau et un casque couverts de plumes rouges, et une provision considérable de cochons et de fruits. Mais les frégates chassaient sur leurs ancres, et il fallut donner le signal d'appareiller après une aussi courte relâche. On reconnut, en passant, les îles Ranai, Morokai et Oahou ; et le 1er juin on était en dehors de ce groupe, sur lequel on n'avait pas fait un séjour de plus de quarante-huit heures.

Les frégates furent aussitôt dirigées vers la côte N.-O. de l'Amérique, sur laquelle Lapérouse exécuta de courageuses et utiles reconnaissances. Il attaqua la côte par le 60° latitude N., se proposant de descendre ensuite vers le S. jusqu'à Monterey, vaste

étendue de côtes que le mauvais temps avait empêché Cook de relever. Il découvrit d'abord une baie qu'il appela *baie de Montis*, du nom d'un de ses officiers; il reconnut ensuite la rivière de Behring, et entra dans une baie vaste et profonde qui fut nommée *Port-des-Français*. Pendant leur séjour dans cette baie, les frégates furent constamment entourées de pirogues : les sauvages, avides de fer, proposaient en échange des peaux de loutre, d'ours, d'élan, et de magnifiques saumons. On dressa des tentes sur une île située dans la baie, et sur laquelle on se crut à l'abri de l'avidité des indigènes du continent. Mais il n'en fut rien. « Ils débarquaient la nuit du côté du large, dit la relation, traversaient un bois très-épais, dans lequel il nous était impossible de pénétrer le jour; et, se glissant sur le ventre comme des couleuvres, sans remuer presque une feuille, ils parvenaient, malgré nos sentinelles, à dérober quelques-uns de leurs effets. Enfin, ils eurent l'adresse d'entrer de nuit dans la tente où couchaient MM. de Lauriston et Darbault, qui étaient de garde à l'observatoire; ils enlevèrent un fusil garni d'argent, ainsi que les habits de ces deux officiers, qui les avaient placés par précaution sous leur chevet. Une garde de douze hommes ne les aperçut pas, et les deux officiers ne furent point réveillés. »

Lapérouse était mouillé depuis dix jours au Port-des-Français, le plan en avait été levé avec soin, les provisions d'eau et de bois étaient faites, et il ne restait plus que quelques travaux de sondage à exécuter, lorsqu'un accident affreux vint frapper l'expédition, jusqu'ici prospère, et commencer cette chaîne non interrompue d'infortunes, qui se termina plus

tard par la catastrophe d'un double naufrage. Le 13 juillet, trois embarcations partirent pour opérer le sondage, sous le commandement du lieutenant d'Escures, auquel Lapérouse avait fortement recommandé de ne pas s'approcher de la passe de l'entrée avant l'heure de la mer étale, parce que, pendant l'action de la marée, il y régnait une barre dangereuse qui portait sur des brisants. Cet officier, se croyant encore éloigné de la passe, se trouva tout à coup dans les eaux du courant; en vain les rameurs de son canot firent-ils des efforts incroyables pour rétrograder ; l'embarcation fut entraînée dans la barre et engloutie en un instant avec tous ceux qui la montaient. La chaloupe de l'*Astrolabe*, dirigée par les frères de Laborde, se trouvait en dehors de l'action du courant; mais ces généreux officiers n'hésitèrent pas à courir au secours de leurs compagnons, dont ils partagèrent aussitôt la triste destinée. Le petit canot de la *Boussole*, commandé par le lieutenant Boutin, fut le seul qui ne périt pas. Cet officier réussit, par son sang-froid et son intrépidité, à se tirer de la passe dangereuse, et il put annoncer à son chef le tragique événement dont il venait d'être témoin.

On conçoit la douleur des deux capitaines à la nouvelle de ce désastre. De Langle surtout se montrait inconsolable; il se reprochait en quelque sorte la mort des jeunes Laborde, qui s'aimaient tendrement et qui jamais ne s'étaient séparés dans leur service. Dans cette circonstance ils n'étaient pas de corvée, et ils avaient obtenu de leur capitaine la fatale permission d'assister à l'opération du sondage. Pas une seule des vingt-une personnes qui

montaient les embarcations ne fut sauvée; on ne put même trouver leurs cadavres, et l'on fut obligé d'élever un cénotaphe, avec une inscription, à la mémoire des naufragés. Infortuné Lapérouse, plus malheureux encore, tes mânes attendront quarante ans sur une terre inconnue avant que tes compatriotes puissent leur rendre un semblable et non moins stérile honneur !

Le 30 juillet, Lapérouse s'empressa de quitter ces bords funestes, pour continuer son exploration des côtes américaines; mais il lui restait peu de temps, la mauvaise marche de ses vaisseaux le retardait encore, et il ne put accomplir que des reconnaissances superficielles et insuffisantes. Les courants qui l'éloignaient sans cesse de la côte lui firent pourtant soupçonner un fait d'une haute importance : c'est que les terres prises par Cook pour le continent américain, ne sont qu'une chaîne d'îles coupées par des canaux, entre lesquels les eaux s'échappent avec violence : cette conjecture a été vérifiée plus tard par les voyages de Dixon et de Vancouver.

Lapérouse se contenta donc de fixer les positions de quelques lieux isolés; puis il atteignit les côtes de la Californie, et relâcha dans le port de Monterey. Après un repos de quelques jours, il en partit le 24 septembre, traversa l'océan Pacifique dans toute son étendue jusqu'aux îles Mariannes. Sur sa route, il avait découvert un îlot désert qui fut appelé *Necker,* et, à peu de distance, un récif à fleur d'eau, sur lequel la mer ne brisait pas, et qu'on aperçut assez à temps pour ne pas y échouer. On eut connaissance des Mariannes le 14 décembre. Pressé par le temps, Lapérouse ne resta que quelques heures

devant l'îlot de l'Assomption, rocher volcanique et désert, sur lequel il ne recueillit qu'une centaine de cocos. Le 3 janvier 1787, il entra dans la rade de Macao, où il put enfin procurer à ses équipages le repos et les rafraîchissements nécessaires après une si longue traversée.

Les Français eurent le plaisir de rencontrer à Macao des compatriotes et des amis à bord de la flûte *le Maréchal-de-Castries*. Lapérouse en reçut trois gardes de la marine et quelques matelots, pour remplacer ceux qu'il avait eu le malheur de perdre au Port-des-Français; mais il ne put y faire réparer les avaries de ses bâtiments, et il en partit, après un mois de séjour, pour gagner Manille, où il devait trouver des ressources de tous genres. Arrivé en vue de l'île Luçon, le 15 février, il mouilla, quelques jours après, dans la rade de Cavite, où il fut accueilli de la façon la plus hospitalière par le gouverneur espagnol. Tout ce que renfermait l'arsenal de Cavite fut mis à sa disposition pour les besoins des bâtiments; et, après une relâche de quarante jours, les Français se disposèrent à continuer leur voyage.

En partant du port de Cavite, Lapérouse se dirigea vers le N., suivant ses instructions, pour explorer les côtes inconnues encore de la Tartarie septentrionale. Il releva près des côtes de la Corée l'île Quelpaert, qui n'avait été vue que par les naufragés hollandais du *Sparrow-Hauk* (l'Épervier), en 1635; puis, traversant le détroit de Corée, il pénétra dans la mer du Japon. Le 27 mai, on découvrit une petite île habitée qui reçut le nom de l'astronome Dagelet; on releva ensuite le cap Noto de

la grande île japonaise, puis on attaqua tout de suite les côtes de la Tartarie, dont la configuration était encore dans les plus épaisses ténèbres.

Les travaux de Lapérouse dans ces parages sont les plus beaux et les plus importants de l'expédition ; comme ils se rattachent plus particulièrement à la description de l'Asie, nous ne ferons que les indiquer rapidement, pour ne pas sortir de notre cadre, qui a les bornes de l'Océanie pour limites. Lapérouse mouilla successivement dans les baies de Ternen, de Suffren, de Langle et d'Estang, toutes découvertes par lui, et communiqua souvent avec les naturels. Il parcourut ensuite la Manche de Tartarie, qui sépare le continent de la grande île Tchoka ou Ségalien. Vers son extrémité N., ce canal se trouva obstrué par des bancs de vase, sur lesquels les bateaux mêmes n'auraient pu passer. Lapérouse revint donc sur ses pas et mouilla dans une baie du continent, qu'il nomma *baie de Castries;* il se reposa plusieurs jours, et recueillit les détails les plus intéressants sur les mœurs et l'état physique des pauvres habitants de ces froides contrées.

En quittant cette baie, Lapérouse fit la découverte importante du détroit qui porte son nom entre l'île Tchoka et l'île Jesso. Ce passage lui permit de gagner tout de suite la plus méridionale des Kouriles, et d'atteindre avant la fin de l'été le port Saint-Pierre et Saint-Paul du Kamtchatka, où l'attendait, sur l'ordre exprès de l'impératrice de Russie, la réception la plus amicale. Pendant son séjour dans ce port, il reçut des paquets de France contenant sa nomination au grade de chef d'escadre. Le jeune Lesseps, embarqué sur l'*Astrolabe* comme

interprète russe, fut expédié par terre et chargé de porter en France tous les résultats des travaux de l'expédition. C'était le seul Français qui fût destiné à revoir sa patrie.

Les frégates reprirent la mer le 29 septembre, fuyant l'hiver qui s'approchait à grands pas. Elles traversèrent la ligne le 21 novembre, sans avoir opéré aucune découverte ; et le 6 du mois suivant, elles atteignirent les îles Hamoa, l'archipel des Navigateurs de Bougainville. On eut connaissance d'abord des îles les plus orientales du groupe. En cherchant un mouillage sûr et commode, on fut accosté par des pirogues qui entamèrent quelques échanges. Les naturels étaient voleurs et de mauvaise foi; mais Lapérouse, bien différent en ces circonstances du sévère et rigoureux capitaine Cook, jugea inutile de réprimer ces petits larcins et continua sa route vers les autres îles.

Le 8 décembre, on atteignit la pointe N.-O. de l'île Maouna, et le lendemain on jeta l'ancre, par trente brasses de fond, à une demi-lieue de la côte. On distinguait du mouillage des amas nombreux d'habitations, et une quantité innombrable de pirogues chargées de provisions vinrent accoster les navires et commencer les échanges. Le capitaine de Langle partit aussitôt avec trois canots armés pour aller reconnaître un village populeux, où il reçut l'accueil le plus amical. Comme l'heure était avancée, les naturels accoururent au-devant de lui et allumèrent un grand feu pour éclairer le débarquement. Tout se passa bien dans cette entrevue, et les canots regagnèrent leurs navires paisiblement. Le lendemain, au lever du soleil, les naturels

vinrent échanger leurs provisions contre des objets en fer, et surtout contre des verroteries, qui leur plaisaient par-dessus tout; les chaloupes se rendirent à terre pour y faire de l'eau, et les deux capitaines suivirent dans leurs canots. Les rapports furent ce jour-là moins paisibles. Un naturel qui s'était glissé dans la chaloupe frappa un matelot d'un maillet dont il s'était emparé. Au lieu de punir sévèrement l'agresseur, Lapérouse le fit seulement jeter à l'eau. « Peut-être un exemple de sévérité eût-il été nécessaire, dit-il lui-même, pour imposer à ces peuples et leur faire connaître combien la force de nos armes l'emportait sur leurs forces individuelles; car leur taille d'environ cinq pieds dix pouces et leurs membres fortement prononcés leur donnaient d'eux-mêmes une idée de supériorité qui nous rendait bien peu redoutables à leurs yeux. » Pour les effrayer par l'effet des armes à feu, Lapérouse se contenta de tuer deux ou trois pigeons au vol.

Pendant les travaux de l'aiguade, le commandant, accompagné de quelques hommes armés, était allé visiter le village, abrité sous des bosquets d'arbres à fruits. Les cases étaient disposées autour d'une fort belle pelouse circulaire d'environ cent cinquante toises de diamètre. Debout devant la porte de leurs maisons, tous ces sauvages, hommes, femmes, enfants, vieillards, suppliaient Lapérouse de les honorer de sa visite. Il entra dans plusieurs cases; elles avaient toutes un plancher semé de cailloux choisis, élevé de deux pieds au-dessus du sol, et tapissé de nattes bien travaillées. Leur forme, en général, était elliptique, et un rang de troncs d'ar-

bres soutenait un toit de feuilles de cocotier. A l'intérieur régnaient, dans la plupart, l'élégance et la propreté. Pour tempérer les chaleurs de l'atmosphère, on avait disposé dans quelques-unes un jeu de nattes superposées qui s'abaissaient ou se relevaient comme nos jalousies. De jeunes tourterelles et de jolies perruches privées contribuaient à égayer ces demeures. Tout semblait indiquer un peuple heureux, doux et tranquille; et cependant de larges blessures, cicatrisées ou saignantes encore, trahissaient chez ces hommes des habitudes querelleuses, et leurs traits exprimaient la férocité.

Pendant l'absence des chefs, les sauvages qui étaient venus à bord s'étaient montrés insolents et dédaigneux des proportions grêles des Français. Malgré tous ces indices, qui exigeaient de la prudence, le capitaine de Langle voulut aller faire de l'eau dans une anse peu éloignée. Les navires en étaient déjà suffisamment pourvus, et ce fut à son corps défendant, et comme s'il eût eu le pressentiment d'un malheur, que Lapérouse consentit à cette demande. Le 11, vers midi, les deux chaloupes et les deux grands canots, montés par soixante-une personnes, sous les ordres de de Langle, quittèrent le mouillage pour se rendre à l'aiguade nouvelle. Les embarcations étaient armées de leurs pierriers, et les marins avaient des mousquets et des sabres. Arrivé à l'endroit où il avait débarqué la veille, de Langle, au lieu du beau bassin qu'il attendait, ne vit plus, à marée basse, qu'un amas de coraux avec un canal étroit et tortueux. Il voulut d'abord rebrousser chemin et retourner à la première ai-

guade, mais les bonnes dispositions des naturels le rassurèrent. On débarqua les pièces à eau, on établit une haie de soldats pour protéger les travailleurs, qui commencèrent tranquillement. Le nombre des naturels ne s'élevait guère à plus de deux cents; mais, peu à peu, de tous côtés arrivèrent des pirogues, et bientôt quinze cents insulaires couvrirent la plage et encombrèrent la petite crique.

Les naturels devenant de plus en plus turbulents, et la situation embarrassante, de Langle ordonna la retraite vers les chaloupes; les sauvages ne la troublèrent point; seulement ils entrèrent dans l'eau et suivirent les Français, obligés aussi de marcher quelque temps dans la mer pour rejoindre les embarcations. Tout resta calme encore jusqu'à ce que l'ordre fût donné de lever les grappins et de mettre les chaloupes à flot. A ce moment une grêle de pierres furent lancées à bout portant. De Langle, grièvement blessé, ainsi que la plupart de ceux qui étaient dans la chaloupe, n'eut que le temps de tirer ses deux coups de fusil, et tomba malheureusement du côté des sauvages, qui fondirent sur lui et l'assommèrent à coups de massues et de pierres. Près de lui tombèrent le naturaliste Lamanon, le capitaine d'armes Talin et plusieurs matelots. De tous côtés s'avançaient dans la mer des nuées de sauvages. La chaloupe de la *Boussole* était échouée à deux toises de la première; tous les blessés se sauvèrent à la nage dans l'intervalle qui séparait les deux chaloupes, et gagnèrent les deux canots. Le lieutenant Boutin, qui commandait la deuxième chaloupe, ordonna bien de faire feu; mais, à la dis-

tance de quatre à cinq pas, les fusils tuèrent peu de sauvages, et l'on n'eut pas le temps de recharger. Les chaloupes furent donc évacuées; et l'on parvint à rejoindre les canots. Ce mouvement fit une diversion salutaire. Les naturels, emportés par l'ardeur du pillage, se précipitèrent sur les chaloupes. En peu de minutes elles furent dépecées, et les sauvages s'en disputèrent les lambeaux comme des oiseaux de proie. Pendant cette œuvre de destruction, ils oublièrent les équipages fugitifs. Ceux-ci jetèrent promptement à la mer toutes les pièces à eau, afin de s'alléger et de recueillir tout le monde; puis ils prirent le large. Dans le plus étroit de la passe, un accident faillit compromettre de nouveau la salut de ces malheureux. Le canot de l'*Astrolabe*, qui était trop chargé, toucha. La situation était critique: des deux côtés du chenal, et à dix pieds au plus de distance, le banc de récif permettait aux insulaires de venir engager une nouvelle attaque. Cette masse de furieux, enivrée d'un premier succès, accourut en effet, en poussant des cris horribles; mais plusieurs décharges bien dirigées sauvèrent nos marins d'une seconde catastrophe. Les canots se dégagèrent et regagnèrent aussitôt les frégates.

Quand on vit arriver ces embarcations remplies de blessés, quand on apprit surtout la mort du capitaine de Langle et de ses compagnons d'infortune, un long cri de fureur retentit sur les deux vaisseaux. On voulait en tirer vengeance à l'instant même. Cent pirogues étaient là autour des navires, avec des hommes, des femmes, des enfants : c'était une belle hécatombe pour les mânes des victimes. Mais

Lapérouse ne crut pas devoir céder à la rage de ses marins : il contint leur colère en employant toute son autorité. Un coup de canon à poudre dispersa la flottille, innocente du sang qui venait d'être répandu. Il en coûtait sans doute au capitaine de se montrer aussi clément, et de ne pas offrir à son ami une expiation égale à sa douleur; mais il répugnait à ce cœur généreux de répondre à une perfidie par une sanglante trahison. S'il eût trouvé un ancrage sûr, il se serait embossé pour canonner les villages de la grève et détruire ces repaires de tigres; mais l'approche de la côte eût compromis le sort des frégates, et il fallut, après deux jours de vaines tentatives, la tristesse dans le cœur, abandonner sans vengeance ces funestes parages.

Lapérouse donna donc l'ordre d'appareiller, et prolongea, le 14 décembre, la côte d'Oïolava, d'où plusieurs embarcations remplies de naturels se détachèrent et vinrent au-devant de lui. Ces sauvages avaient bien le même type extérieur que ceux de Maouna; mais leurs manières étaient plus douces et plus tranquilles. Leurs femmes et leurs enfants les accompagnaient. Dans la soirée, les frégates mirent en panne devant un magnifique village. « C'était, dit Lapérouse, une grande plaine couverte de maisons depuis la cime des montagnes jusqu'au bord de la mer. Ces montagnes occupent à peu près le milieu de l'île, et le terrain, incliné en pente douce, présente aux vaisseaux un amphithéâtre couvert d'arbres, de cases et de verdure; on voyait la fumée s'élever du sein de ce village comme du milieu d'une grande ville, et la mer était couverte de pirogues sans nombre attirées en partie par la cu-

riosité seule, en partie par le désir de faire des échanges. »

A l'entrée de la nuit, les frégates continuèrent de prolonger l'île, et les sauvages retournèrent à terre. Le lendemain elles étaient près de l'île Pola : la catastrophe de Maouna y était sans doute connue, car aucune pirogue ne se montra. Pola est moins grande, mais non moins belle et riante que la populeuse Oïolava. Ces îles sont au nombre de sept. Bougainville les nomma *îles des Navigateurs :* le nom indigène du groupe est *Hamoa.*

Après avoir quitté ces îles, Lapérouse aperçut, le 20 décembre, les deux petites îles *Nihoua*, que sépare un canal de trois milles de large. Quelques pirogues s'approchèrent des frégates dans l'intention de commercer. Les sauvages paraissaient farouches et méchants : il manquait à tous deux phalanges au petit doigt de la main gauche. Le 23 décembre on les perdit de vue par un temps affreux et qui fit beaucoup souffrir l'équipage. Quelques jours après on découvrit Vavao, que Maurelle avait déjà visité. Lapérouse releva cette île, sans pouvoir y mouiller, ainsi que plusieurs îles voisines, et le 31 il s'approcha de Tonga-Tabou. Comme il en longeait les côtes, sept ou huit pirogues accostèrent la *Boussole.* Ces relations furent courtes, mais pacifiques : Lapérouse, instruit par les voyages de Cook, demanda aux naturels, étonnés, des nouvelles de Poulaho, de Finaou et des autres chefs de l'île. L'un d'eux se donna pour le fils de Finaou.

Devenu prudent et circonspect, le chef d'escadre ne voulut pas hasarder le débarquement, et il fit voile pour Botany-Bay, sur la cote O. de l'Australie,

dans le but d'y réparer la perte de ses chaloupes en en construisant de nouvelles. Le 13 janvier 1788 il eut connaissance de l'île Norfolk, sur laquelle le mauvais temps l'empêcha de débarquer; et le 21 il arriva en vue de Botany-Bay, où sa surprise fut grande de trouver une flotte anglaise au mouillage. Il eut des relations agréables avec les officiers, dont il apprit que le but de cet armement était la fondation d'une colonie, célèbre aujourd'hui sous le nom de *Nouvelle-Galles-du-Sud.*

C'est de cette relâche qu'on reçut les dernières nouvelles de l'expédition. Une lettre de Lapérouse au ministre indiquait seulement l'itinéraire qu'il comptait suivre. Mais un voile funèbre fut longtemps jeté sur la destinée de notre illustre et malheureux compatriote. Nous allons voir le célèbre d'Entrecasteaux chercher ses traces avec une patiente et courageuse sollicitude, et passer, sans le savoir, à côté de l'île même qui recélait les restes, sans doute encore vivants, des équipages de la *Boussole* et de l'*Astrolabe.* Plus heureux, l'Anglais Dillon, et surtout le brave et savant capitaine d'Urville, qui commandait un autre *Astrolabe,* nous dévoileront tout entiers les détails de cette intéressante et lamentable histoire.

En 1793, la convention ordonna la publication du voyage de Lapérouse, et la rédaction en fut confiée au général du génie Milet de Mureau.

XXXI. PORTLOCK ET DIXON.

1785-1788.

Iles Sandwich. — Côte N.-O. d'Amérique. — Rencontre de Taï-Ana, chef hawaiien, en Chine.

Le dernier voyage de Cook, publié à Londres en 1784, avait signalé au commerce anglais les précieuses fourrures de la côte N.-O. de l'Amérique. Les intérêts particuliers furent prompts à s'en émouvoir, et dès l'année suivante deux bâtiments furent confiés par une compagnie de négociants à deux officiers qui avaient accompagné Cook dans sa troisième expédition. Le capitaine Portlock eut le commandement du *King-George*, et le capitaine, Dixon celui de la *Queen-Charlotte*. L'expédition, dirigée en chef par Portlock, quitta les côtes de la Grande-Bretagne le 20 septembre 1785 et doubla le cap Horn sans accident le 23 janvier de l'année suivante. Les Anglais se rendirent ensuite directement aux îles Sandwich et jetèrent l'ancre, le 25 mai, dans la funeste rade de Ke-Ara-Kekoua, sur l'île Hawaii.

Les naturels accoururent en foule autour des bâtiments ; cependant il y eut quelque hésitation de part et d'autre dans les premiers rapports. Les chefs étaient absents de l'île et engagés dans une guerre acharnée avec les terres voisines. Le vieux roi Taraï-Opou était mort, et son neveu Tamea-Mea lui avait succédé au détriment des héritiers légitimes. Après avoir pris quelques provisions fraîches, les navires vinrent mouiller à Oahou; mais les rafraîchissements y étaient si rares, qu'il fallut se

rendre à Niihau, dont les habitants fournirent avec empressement toutes les provisions nécessaires.

Portlock et Dixon quittèrent alors ces îles et firent voile vers leur destination. Le 19 juillet ils entrèrent dans la rivière de Cook, sur les bords de laquelle ils furent très-étonnés de rencontrer les Russes, arrivés avant eux pour le même commerce. Ils voulurent alors se transporter à Noutka, dans l'espoir d'y être plus heureux; mais de très-gros temps et des vents contraires les empêchant d'entrer dans la baie, ils revinrent passer la mauvaise saison dans les latitudes plus douces des îles Sandwick.

Le 14 novembre on découvrit les sommets neigeux d'Havaii, et l'on employa deux jours à côtoyer l'île sans y pouvoir mouiller. Les nombreuses visites des naturels procurèrent pourtant aux Anglais des provisions en abondance. Ils se rendirent ensuite à Oahou, qu'ils trouvèrent frappée d'un tabou général. Ils obtinrent, à l'aide de présents, la levée de cette espèce de séquestre religieux, que le roi Tahi-Teri, accompagné de tous les chefs, vint lui-même opérer en grande cérémonie. Un prêtre, qui leur rendit visite amicalement en tenant d'une main un petit cochon et une tige de bananier de l'autre, se fit remarquer surtout par la grande quantité de kava qu'il buvait. Il avait constamment auprès de lui deux hommes occupés à mâcher la racine qui compose cette nauséabonde liqueur. Il n'y a que les chefs et les prêtres qui aient la permission d'en boire; celui-ci était devenu stupide et avait le corps tout couvert d'une sorte de lèpre blanche, par suite de l'usage immodéré qu'il en faisait.

Le 19 décembre, les Anglais se transportèrent à Tauai, dont le roi vint les visiter à bord. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, bien constitué, grand et vigoureux; il paraissait doué d'intelligence, et sa conduite envers les étrangers fut constamment amicale et désintéressée. Il amena un jour avec lui l'Achille de cette terre, son oncle, chef d'une grande importance. Ce vaillant guerrier avait perdu un œil dans les combats, et son corps était couvert de blessures. Le chirurgien du *King-George* examina ses plaies et lui donna des instructions pour en opérer la guérison. Ce service valut à l'Esculape breton une double pirogue chargée de cochons.

Après un séjour de plus de deux mois à Tauai, les deux capitaines firent voile de nouveau pour la côte d'Amérique. Parvenus dans la baie du Prince-William, ils se séparèrent pour explorer à la fois divers points de la côte. Le *King-George* resta au mouillage, et Dixon fit route au N. Il reconnut, le 23 mai, le Port-des-Français de Lapérouse, qu'il appela *port Mulgrave,* puis le cap Edgecumbe. De ce point, en descendant vers le S., la côte était inconnue jusqu'à Noutka : Dixon y découvrit un groupe d'îles qu'il nomma *Queen-Charlotte,* et donna son nom au détroit qui sépare ces îles du continent. Ces découvertes étaient importantes, mais la mission toute commerciale de Dixon ne lui permit pas d'en faire une reconnaissance détaillée; il ne fit qu'esquisser les travaux que Vancouver accomplit quelques années plus tard avec une admirable précision.

Durant cette navigation, la *Queen-Charlotte*

opéra par des échanges son chargement de fourrures, et vint retrouver le *King-George;* mais ce navire était déjà parti, il avait aussi complété son chargement, en expédiant sur divers points éloignés la chaloupe du navire. En conséquence, Dixon se rendit aux îles Sandwich. Il aborda à Tauai, dont les chefs s'informèrent particulièrement de leur ami *Popote* (Portlock), et s'empressèrent de lui fournir tout ce dont il eut besoin avec une libéralité aussi généreuse qu'inattendue.

Le 18 septembre, Dixon fit voile pour la Chine et se réunit, à Macao, le 9 novembre, à son compagnon Portlock. Les deux capitaines furent aussi joyeux que surpris de rencontrer à Canton un célèbre chef hawaiien, leur ami, nommé Taï-Ana. Il avait suivi en Chine le capitaine Meares, qui venait de passer aux îles Sandwich. Durant son séjour à Canton, Taï-Ana se montra empressé et curieux de s'instruire dans les arts européens. C'était un homme de cinq pieds dix pouces, bien fait, quoique un peu corpulent, d'une physionomie agréable et intelligente. En peu de jours il se mit au courant des habitudes anglaises, sans perdre rien de son caractère doux et bon. Un jour qu'il assistait à une fête donnée par un des capitaines, il vit des malheureux qui sollicitaient autour du vaisseau, dans de mauvaises barques, la pitié des Européens; ce spectacle l'émut, et il demanda à son hôte la permission de distribuer quelque nourriture aux mendiants. « C'est une honte, disait-il, que ces malheureux meurent de besoin à votre vue; à Hawaii, personne ne mendie; la terre est riche et fertile pour tout le monde. » Cette bonté de caractère,

toute simple et sans affectation, lui avait attiré l'affection des négociants de Canton, qui lui fournirent toutes sortes d'animaux domestiques et de graines utiles lorsqu'il retourna dans son pays.

Après avoir échangé avantageusement leur cargaison de fourrures contre du thé et d'autres marchandises chinoises, Portlock et Dixon appareillèrent de Macao le 7 février 1788, et firent voile pour l'Angleterre, où ils arrivèrent, l'un après l'autre, dans le mois d'août de la même année.

XXXII. GEORGE BLIGH.

1787 - 1789.

Arrivée à Taïti. — Iles Waïtou-Taki. — Révolte de l'équipage du *Bounty*. — Étonnante traversée de Bligh et de ses compagnons. — Archipel Viti — Iles Banks.

Un ancien compagnon de Cook, le lieutenant George Bligh, fut chargé, en 1787, d'aller prendre des plants d'arbres à pain à Taïti, pour les transporter aux Antilles anglaises. Il avait sous ses ordres le *Bounty*, bâtiment de deux cent quinze tonneaux et de quarante-six hommes d'équipage; il fit voile le 21 décembre, et tenta vainement de doubler le cap Horn au mois de mars suivant. Repoussé par les vents contraires les plus violents, Bligh se détermina à gagner le cap de Bonne-Espérance, qu'il atteignit le 22 mai, et d'où il repartit après un mois de relâche. Il s'arrêta douze jours dans la baie de l'Adventure, sur les côtes de la Tasmanie (Van-Diemen), où il eut quelques relations avec les naturels, sans pouvoir opérer de débarquement, à cause de la violence du ressac.

Poursuivant sa route vers Taïti, Bligh découvrit un groupe d'îlots, ou rochers inhabités, auquel il imposa le nom de *Bounty*, et mouilla dans la baie de Matawaï, cinquante-deux jours après son départ de Van-Diemen. Les bons Taïtiens accoururent au-devant de lui, s'informant de *Touti* (Cook), dont ils ignoraient la fin malheureuse. Otou, qui n'avait plus que l'autorité de régent, la naissance d'un fils l'ayant dépossédé du titre de roi, suivant la loi du pays, vint aussi rendre visite à Bligh. L'officier anglais descendit sur l'île, et fut présenté au petit roi, qui n'avait alors que six ans. Otou reçut les Anglais avec amitié et distinction. Il donna une fête en leur honneur. Il y eut des luttes et des danses.

Bligh s'occupa ensuite de l'objet de son voyage, et embarqua des plants de plusieurs espèces d'arbres à pain, dont il donna une description qui confirme l'exactitude de celle du vieux Dampier. Les naturels en comptent huit espèces différentes, dont les fruits mûrissent à diverses époques de l'année. Après avoir achevé cette opération peu difficile, le capitaine anglais quitta l'île le 25 avril. Huit jours après il découvrit l'île *Waïtou-Taki*, dont les habitants lui parurent doux et honnêtes. Ils n'avaient ni cochons, ni chiens, ni ignames, mais beaucoup de cocos, de volailles, de fruits d'arbres à pain et de bananes. Bligh ne put débarquer, malgré leurs instances, et leur fit présent d'une paire de cochons et de quelques menus objets de quincaillerie.

Le 24, le *Bounty* mouilla sur Namouka, l'une des îles Tonga, où il trouva deux chefs du nom de Toubo, et un autre nommé Taïra. Poulaho, Finaou et le Toubo de Cook vivaient encore, au dire des natu-

rels. Deux jours après, on remit à la voile. Jusqu'ici le voyage avait été heureux, mais il ne devait pas s'achever ainsi. Il paraît que le caractère dur et les formes despotiques de Bligh avaient exaspéré les officiers et l'équipage du *Bounty*. Une conspiration fut tramée contre le capitaine; elle éclata tout à coup près de l'île Tofoua, le 28 avril, avant le lever du soleil. Le lieutenant Christian, suivi de trois hommes entra dans la chambre du capitaine, le saisit et lui lia les mains. Bligh fut traîné en chemise sur le pont et jeté dans une chaloupe avec les dix-huit personnes qui n'avaient pas voulu se prononcer contre lui. Les révoltés leur laissèrent quatre sabres et quelques provisions, puis ils firent voile vers Taïti.

Nous retrouverons plus tard les fugitifs du *Bounty*, dont le capitaine Beechey nous racontera la singulière destinée. Nous devons suivre, avec la relation, les malheureux Anglais abandonnés sans armes à feu, avec quelques livres de biscuit et un peu d'eau, sur une frêle embarcation de vingt-un pieds de long sur six de large. La petite troupe se dirigea d'abord sur Tofoua pour y prendre une provision d'eau et de fruits d'arbre à pain. Le 29 avril ils en atteignirent les côtes bordées de rochers et de hautes falaises, sur lesquels la mer se brisait avec violence. Ils purent recueillir cependant une vingtaine de noix de coco et quelques régimes de bananes. Des naturels leur procurèrent un peu d'eau et un petit nombre de fruits à pain. Le lendemain les sauvages revinrent plus nombreux et moins tranquilles. Ils attaquèrent bientôt les Anglais et se seraient emparés de la chaloupe, si Bligh n'en eût adroitement coupé l'amarre,

Malheureusement un des Anglais se trouvait encore à terre : il fut assommé à coups de pierres et traîné jusqu'au moraï voisin. Depuis, quand l'Anglais Marinier visita Tofoua, les naturels lui montrèrent le lieu où le meurtre avait été consommé, en ajoutant que partout où le cadavre avait été traîné, l'herbe s'était desséchée pour ne plus reverdir.

La chaloupe fut ensuite vivement poursuivie; mais l'abandon de quelques vêtements jetés sur l'eau ralentit l'ardeur des sauvages, et les compagnons de Bligh échappèrent à ce premier danger. Ils traversèrent ensuite plusieurs îles de l'archipel Viti, mourants de faim, mais sans oser aborder ces terres inconnues et peuplées sans doute de sauvages féroces. C'était une véritable découverte; mais, dans la position où Bligh se trouvait, nulle reconnaissance exacte n'était possible. Il se contenta donc de longer une dizaine de ces îles verdoyantes, dont l'aspect redoublait les regrets et les douleurs des malheureux affamés. Heureusement, des pluies abondantes et un temps presque toujours couvert vinrent à leur secours. Ils découvrirent encore, au N. des Nouvelles-Hébrides, un groupe de quatre îles hautes et peuplées qui furent appelées *Banks*, et une petite île qui fut nommée *Bligh*. Puis, après des maux inouïs et les privations les plus affreuses, ils aperçurent les côtes de la Nouvelle-Hollande. Ils y trouvèrent des huîtres, dont ils firent le plus délicieux repas, et à l'aide des ressources que leur fournirent quelques îles voisines, ils parvinrent, le 3 juin, à l'entrée du détroit de Torrès. Huit jours après, ils découvrirent avec des transports de joie l'île Timor, où ils devaient trouver le terme de leurs souffrances.

« Je fis débarquer notre monde, dit Bligh; quelques-uns pouvaient à peine mettre un pied devant l'autre. Nous n'avions plus que la peau sur les os, nous étions couverts de plaies, et nos habits étaient tout en lambeaux. Dans cet état, la joie et la reconnaissance nous arrachaient des larmes, et le peuple de Timor nous observait en silence avec des regards qui exprimaient à la fois l'horreur, l'étonnement et la pitié. C'est ainsi que, par le secours de la Providence, nous avons surmonté les infortunes et les difficultés d'un aussi périlleux voyage. » Ils avaient accompli une traversée de 1,500 lieues en quarante-un jours, sans avoir à déplorer la perte d'un seul homme, excepté celui qui fut massacré à Tofoua!

Le 1er juillet 1789, Bligh partit de Timor sur une goëlette que lui procura le gouverneur hollandais, et débarqua sain et sauf en Angleterre, le 13 mars 1790, avec les restes de son malheureux équipage.

En 1792, Bligh fit un second voyage dans la mer du Sud, et découvrit encore de nouvelles îles, surtout dans l'archipel Viti; mais ce voyage n'a point été publié, et les détails en sont restés inconnus.

XXXIII. EDWARD EDWARDS.

1790-1791.

Archipel Pomotou.—Capture des révoltés du *Bounty* à Taïti. — Iles Clarence, York, Hamoa, Tonga.—Iles Rotouma, Fataka, Anouda. — Naufrage de la *Pandora*.

Le gouvernement anglais ne voulut pas laisser impunie l'audacieuse révolte de l'équipage du *Bounty*, et, quatre mois après le retour de Bligh, le capitaine

Edwards reçut le commandement de la frégate *la Pandora*, avec mission d'aller saisir les coupables à Taïti et de les amener en Europe. Il devait opérer son retour par le détroit de Torrès, et reconnaître avec soin toutes les parties de ce passage dangereux, afin d'assurer ainsi une route plus courte aux vaisseaux anglais dans leur traversée de l'Inde à la nouvelle colonie du Port-Jackson.

La *Pandora* quitta les côtes de la Grande-Bretagne en août 1790, et doubla sans accident le cap Horn vers la fin du mois de janvier de l'année suivante. Le 16 mars on aperçut une île basse avec une lagune au centre, qui fut appelée *Ducie*. On découvrit ensuite et l'on nomma successivement les petites îles *Hood* et *Carisford* de l'archipel Pomotou, et le 22 on jeta l'ancre dans la baie de Matawaï. Le lendemain, un Taïtien vint à bord de bonne heure et apprit au lieutenant Hayward, ancien midshipman du *Bounty*, dont il avait été le taïo, que les révoltés de ce navire avaient fait plusieurs tentatives d'établissement sur l'île Toubouaï avec quelques Taïtiens, auxquels ils avaient fait croire que le capitaine Cook était sur cette île; qu'ils étaient revenus depuis peu avec leur navire à Taïti, mais que, dans la nuit, Christian, avec neuf de ses compagnons, avait mis secrètement à la voile, et que l'on ne savait pas où il s'était dirigé.

Les lieutenants Correr et Hayward furent envoyés à la recherche de ceux des mutins qui étaient restés sur l'île. Ceux-ci avaient rendu d'importants services à Otou dans une guerre contre Eïmeo; mais, à la vue des canons de la frégate anglaise, le chef taïtien se montra peu reconnaissant envers ses auxiliaires,

et il aida les Anglais à s'en emparer. Quatre d'entre eux se rendirent volontairement, et l'on poursuivit les autres dans les montagnes, avec l'aide de quelques chefs, et notamment de Hidi-Hidi, l'ancien ami du capitaine Cook. Les fugitifs, pressés de toutes parts, furent enfin traqués dans un bois, saisis avec leurs armes, et jetés à fond de cale de la *Pandora.* Quelques-uns des mutins s'étaient mariés à Taïti et avaient épousé des filles de chefs. Ils étaient visités chaque jour par leurs femmes et par leurs enfants, qui leur témoignaient beaucoup d'affection et paraissaient profondément affligés de leur départ.

Le 8 mai 1791, après avoir été magnifiquement fêtés par Otou et ses deux femmes, les Anglais quittèrent les Taïtiens, qui exprimèrent leurs regrets de ce départ en se faisant de larges blessures à la tête et à la poitrine. Otou voulait absolument accompagner en Angleterre le capitaine Edwards; mais il en fut empêché par les vives représentations de son frère. Les Anglais, qui emmenaient avec eux un schooner construit à Taïti par les révoltés du *Bounty,* virent d'abord Eïmeo, puis successivement les autres îles du groupe, et se rendirent, le 19, à Waïtou-Taki. L'un des naturels y reconnut le lieutenant Hayward, qu'il avait déjà vu avec le malheureux Bligh.

Le 22, la *Pandora* trouva sur l'île Palmerston une vergue et des éparres qui avaient évidemment appartenu au *Bounty;* mais on n'aperçut aucune trace des mutins. Là commença pour les Anglais une série d'infortunes inouïes. Un des bateaux fut séparé du navire, et le temps devint si sombre, que, malgré les plus actives recherches, on n'en entendit plus parler.

Dans les premiers jours du mois suivant, Edwards découvrit, par 9° lat. S. et 173° 50' long. O., deux îles, à quarante milles de distance l'une de l'autre. La première, qu'il nomma *York*, était inhabitée; la seconde, *Clarence*, paraissait nourrir de nombreux habitants. Après avoir mis le cap au S. pour continuer ses recherches, la *Pandora* reconnut quelques-unes des îles Hamoa. Les naturels de Pola, qu'on appela *Chatam*, se conduisirent bien dans les échanges. A Oïolava particulièrement, on put se procurer en quantité des volailles, des fruits et toutes sortes de curiosités indigènes. On perdit le soir le schooner près de cette île, et l'on croisa deux jours inutilement pour le rallier.

La *Pandora* fit route à l'E., et, traversant les îles Hapaï, du groupe des Amis ou Tonga, elle vint jeter l'ancre à Namouka. Les naturels se livrèrent à leur irrésistible penchant pour le vol, et l'un des maraudeurs fut tué d'un coup de fusil. Le souverain, que la relation nomme Fatafaï (Poulaho Fatafaï, sans doute), vint rendre visite au capitaine anglais, et s'embarqua sans crainte sur la *Pandora* pour aller visiter l'île Tofoua, dont les chefs vinrent lui rendre l'hommage du moë-moë, en posant le pied royal sur leurs têtes. Le capitaine Edwards visita aussi la grande et belle île Vavao, qu'il n'oublia pas de doter du nouveau nom de *Howe*, et dont le chef Finaou n'existait plus; il reconnut ensuite Pylstart; puis Eoa, qui lui fournit quelques rafraîchissements; et il revint mouiller à Namouka, où il eut le regret de ne pas retrouver le schooner perdu à Oïolava.

Les Anglais passèrent ensuite devant l'île Wallis et vinrent reconnaître une île qu'ils nommèrent

Granville, et dont le nom indigène est *Rotouma*. Les naturels se rassemblèrent sur la plage avec des dispositions hostiles; ils étaient armés de massues, qu'ils agitaient en signe de défi; mais au premier coup de fusil tiré pour leur faire peur, ils prirent la fuite en toute hâte. Le 12 juin les Anglais rencontrèrent les îles Fataka et Anouda, qu'ils appelèrent *Mitre*, d'après la forme d'un remarquable promontoire, et *Cherry*. Le 17 on aperçut des brisants, et au matin on reconnut que la *Pandora* était engagée au milieu d'un immense banc de rochers. Pendant que le lieutenant Corner cherchait une passe pour en sortir, la frégate heurta violemment sur une pointe aiguë du récif. Après les premiers moments de stupeur, on courut aux pompes; mais au point du jour suivant, l'eau gagnait avec une rapidité effrayante, et il fallut songer à sauver la vie des hommes, car c'en était fait du bâtiment. Les prisonniers du *Bounty* furent mis en liberté, et les embarcations disposées pour recevoir les naufragés. Bientôt l'eau s'élança avec force dans les sabords, et tout le monde n'eut que le temps de sauter par-dessus le pont. Un instant après, la *Pandora* coulait et s'ensevelissait pour toujours dans les profondeurs de l'Océan. Les embarcations s'empressèrent de recueillir les malheureux qui nageaient sur le lieu du désastre; mais tous ne purent être sauvés, et les cris des mourants rendaient plus horrible encore cette scène de destruction.

Au point du jour, les naufragés gagnèrent une plage voisine; lorsqu'il les passa en revue, le désolé capitaine reconnut qu'il lui manquait trente-cinq matelots et quatre prisonniers. Heureusement on avait

pu sauver un peu d'eau, quelques provisions de biscuit, des fusils et des boîtes de cartouches. Les embarcations se composaient de la pinasse, de la chaloupe et de deux yoles, qui contenaient environ cent hommes.

Le 30 août, la petite escadre mit à la mer, se dirigeant vers l'île de Timor, qui était encore éloignée de plus de quatre cents lieues. On reconnut bientôt les côtes de la Nouvelle-Hollande, qui procurèrent un peu d'eau aux naufragés. Sur deux îles voisines de la côte, ils trouvèrent ensuite des huîtres et des fruits sauvages qui apaisèrent les souffrances de la faim. Ils y augmentèrent aussi leurs provisions d'eau, et à défaut de vases ils employèrent jusqu'aux bottes du charpentier pour conserver le précieux liquide.

Le 2 septembre on fut obligé de traîner à la remorque les yoles, que la vague menaçait de détruire à chaque instant. Le 7 on prit un gros poisson dont le sang fut avidement sucé, et le corps partagé en vingt-quatre parts. La soif était plus insupportable que la faim, car plusieurs de ces malheureux refusèrent leur ration de biscuit. Le 13 une voix cria : Terre ! et celui qui eut le bonheur de l'apercevoir le premier reçut la plus magnifique récompense qu'il fût possible de lui donner alors : on lui octroya un verre d'eau. Mais bientôt on aborda cette côte, où l'on trouva en abondance ce liquide, si rare et si précieux tout à l'heure.

Cette île était Timor : la charité d'un négociant chinois procura aux Anglais affamés quelques provisions fraîches; puis ils gagnèrent la capitale de l'île Coupang; le gouverneur et les principaux habitants leur firent un accueil aussi hospitalier qu'aux compa-

gnons de Bligh, qui était venu aborder précisément sur le même point dans sa chaloupe découverte. Les Anglais se reposèrent un mois à Timor, puis ils s'embarquèrent sur un bâtiment hollandais, qui les conduisit à Java, où ils furent agréablement surpris de rencontrer le schooner qu'ils avaient perdu près de l'île Oïolava.

Suivant le récit du lieutenant Olivier, qui commandait le schooner, dans la nuit de leur séparation le petit navire fut attaqué par les sauvages, qui ne se montrèrent pas effrayés par les coups de fusil. Après un combat sérieux et dans lequel beaucoup de naturels furent tués par les canons du schooner, les Anglais, n'apercevant plus la frégate, se dirigèrent vers Namouka; mais en atteignant Tofoua, ils y furent assaillis par les naturels, dont ils ne se débarrassèrent qu'à coups de fusil. Manquant d'eau et de provisions, les Anglais se hâtèrent de gagner les îles de la Sonde. Par un singulier hasard, ils se trouvèrent arrêtés devant les mêmes récifs qui avaient été funestes à la *Pandora*; mais, dans l'impuissance de s'en dégager, ils passèrent hardiment par-dessus l'écueil et continuèrent leur route en traversant le détroit de Torrès. Ils avaient enfin gagné un établissement hollandais dont le gouverneur les avait dirigés sur Java.

Après cette réunion inespérée, le capitaine Edwards et ses compagnons firent route vers le cap de Bonne-Espérance avec le bâtiment hollandais, qui les débarqua sans accident à Rotterdam, d'où ils se rendirent en Angleterre.

XXXIV. GEORGE VANCOUVER.

1791-1795.

Australie. — Port du Roi-George. — Iles Snares. — Ile Rapa. — Groupe Chatham. — Taïti. — Iles Hawaii ou Sanwich. — Exploration des côtes américaines.—Deuxième relâche aux îles Sandwich. —Combat simulé de guerriers à Havaii. — Troisième relâche. — Fêtes et représentations dramatiques à Hawaii et à Tauai.

Un élève de Cook, George Vancouver, qui avait accompagné ce grand navigateur dans ses deux derniers voyages, reçut, à la fin de 1790, la mission de compléter les reconnaissances de son maître sur la côte N.-O. d'Amérique, et d'y chercher aussi un passage à la mer d'Hudson. On lui donna le commandement d'un navire léger, la *Discovery*, armé de canons et monté par un équipage de cent trente hommes, avec le petit brick le *Chatham*, sous les ordres du capitaine Broughton. Un bâtiment d'approvisionnement, le *Dædalus*, devait en outre lui porter de nouvelles provisions si la campagne se prolongeait au delà du temps prévu.

Les deux bâtiments quittèrent la rade de Falmouth le 1er avril 1791, et relâchèrent à Ténériffe et au cap de Bonne-Espérance pour aller attaquer la côte S.-O. de la Nouvelle-Hollande ou Australie. Vancouver y atterrit le 26 septembre près du cap Leeuwin, et commença à partir de ce point la reconnaissance de cette côte encore inconnue. Il y découvrit, quelques jours après, le beau *port du Roi-George*, où il prit quelque repos. Pendant qu'on faisait du bois et de l'eau, il descendit à terre. A quelque distance de la mer, il rencontra au milieu des bois une vingtaine de huttes désertes; mais il ne vit aucun habitant ni au-

cune trace récente de leur passage. En examinant une petite baie voisine, qui fut appelée *Havre-aux-Huîtres*, les Anglais aperçurent de beaux cygnes noirs qui nageaient gracieusement dans le lointain, mais ils ne furent pas assez adroits pour s'en procurer un seul. Au fond du havre se jetait un ruisseau dont les bords étaient couverts de cygnes noirs, de canards, de courlis et de pélicans.

Vancouver poursuivit sa reconnaissance jusqu'aux premières îles de l'archipel Recherche, sur une étendue totale de cent dix lieues; puis il fit voile au S.-E. et atteignit le 26 octobre la terre de Van-Diemen. Il continua sa route sans s'y arrêter et vint jeter l'ancre sur la pointe S.-O. de la Nouvelle-Zélande, dans la baie de Dusky, où il ajouta quelques détails plus précis à la belle reconnaissance de Cook. Il n'y vit que deux misérables huttes abandonnées, et en partit le 22 novembre. A dix-neuf lieues du cap Sud, il découvrit un groupe d'îlots ou plutôt de rochers, auxquels il imposa le nom de *Snares* (Embûches), à cause de leur position dangereuse dans ces parages orageux.

La violence d'un ouragan survenu à cette hauteur sépara les deux bâtiments. La *Discovery* mit le cap au N.-E., et, un mois après, Vancouver découvrit l'île *Rapa*. Les naturels qui s'avancèrent dans leurs pirogues se montrèrent d'abord méfiants et timides. L'un d'eux, qui se décida à monter à bord, parut agité, tremblant, et sa physionomie exprimait à la fois la crainte et l'étonnement. On lui fit des présents qui le rassurèrent, et cet accueil eut bientôt attiré ses compagnons. Ils débutèrent, comme tous les sauvages, par s'emparer de ce qui était à leur portée.

Le fer les tentait surtout : ils cherchaient à enlever jusqu'aux clous des navires. Deux ou trois d'entre eux restèrent à bord après les autres; mais leur attention, mobile et légère, erra tellement d'un objet à l'autre, qu'on n'en put tirer aucun renseignement. Vancouver crut cependant comprendre que l'île s'appelait Opara, et le chef des insulaires Koraï. Opara, ou plutôt Rapa, consistait en une grève de sable bordée de verdure et terminée par quelques sommets dominés eux-mêmes par des blocs de rochers. On prit ces rochers pour des villages fortifiés comme les *pâ* de la Nouvelle-Zélande. Une trentaine de pirogues se montrèrent autour du navire; trois cents naturels environ les dirigeaient. Ces sauvages étaient d'une taille moyenne, d'un embonpoint remarquable et de formes bien prises. Leur physionomie, ouverte et gaie, annonçait un caractère bon et hospitalier.

Vancouver se dirigea ensuite vers Taïti, qu'il aborda le 30 décembre, dans la rade de Matavaï. Le lieutenant Broughton, qu'il trouva déjà mouillé, avait fait aussi quelques découvertes depuis leur séparation. Le 19 novembre il avait aperçu un groupe d'îles : il mouilla sur la plus grande, dont il prit possession au nom de l'Angleterre, et qu'il appela *Chatham*. Trente à quarante naturels, armés de lances, qui garnissaient la plage, ne voulurent pas s'avancer près du navire, mais ils ne s'opposèrent point au débarquement. Leurs pirogues étaient de frêles barques à fond plat, de huit à neuf pieds de longueur sur deux à trois de large. Elles ne pouvaient contenir chacune plus de trois hommes et ne devaient servir qu'à une pêche littorale. Leurs filets étaient solides et bien fabriqués.

Quand les Anglais furent près des sauvages, ceux-ci les saluèrent à la manière zélandaise, en frottant leurs nez contre ceux des étrangers. On tenta des échanges, mais inutilement; l'attitude des indigènes était réservée et ne promettait rien de bon. Un coup de fusil tiré en l'air les mit tous en fuite, à l'exception d'un vieillard qui resta impassible en remuant le pied comme s'il eût battu la mesure et regardant les Anglais d'un air menaçant. Broughton déposa son fusil et tendit la main au vieux sauvage, qui, de son côté, remit à un autre indigène une natte où étaient enveloppés des casse-tête semblables à ceux des Nouveaux-Zélandais.

Accompagné de cinq de ses hommes, Broughton fit une excursion le long de la grève pour chercher de l'eau, tandis que le canot les suivait en serrant le rivage de près. Quatorze insulaires le suivirent, mais on crut les avoir gagnés par des présents. Après avoir fait environ une demi-lieue, les Anglais trouvèrent un lac d'une eau saumâtre, et demandèrent aux naturels de leur indiquer de l'eau douce. Ceux-ci s'avancèrent entre le canot et Broughton, puis ils commencèrent à devenir turbulents. Un jeune homme provoqua même l'officier anglais par des grimaces horribles et des gestes féroces. Broughton réprima ses menaces en le couchant en joue; en même temps, cette scène prenant une tournure fâcheuse, il songea à faire retraite et fit signe au canot d'atterrir. Aussitôt l'attaque devint générale; le maître Johnston reçut un coup de massue qui fit tomber son fusil : il le releva promptement, et fut obligé de faire feu pour prévenir un second coup de massue. Les hommes du canot tirèrent alors sur les naturels,

et cette décharge les mit en fuite. L'un d'eux tomba mort sur la plage, et les Anglais se hâtèrent de se rembarquer, en plaçant dans une pirogue vide le reste des présents qui avaient été destinés aux insulaires, en réparation du mal qu'on avait été obligé de leur faire.

Le 30 novembre le *Chatham* quitta ce groupe d'îles, auquel il avait donné son nom, et le 26 du mois suivant il atteignit Taïti, que Vancouver avait indiquée comme lieu de rendez-vous en cas de séparation. Les habitants de cette île hospitalière reçurent les Anglais avec des acclamations de joie. Le jeune Otou envoya des présents à Broughton. Son père, qui avait pris le nom de *Pomaré*, résidait à Eïmeo, et y gouvernait au nom de son fils (1).

Vancouver, à son arrivée, fut aussi bien accueilli que son compagnon. Il ne trouva de ses anciennes connaissances que Potatou et sa famille. Le lendemain de son débarquement, il alla rendre visite au jeune Otou ou Pomaré II. L'entrevue eut lieu sur le bord d'une rivière. Le souverain de Taïti, qui n'avait alors que neuf à dix ans, était porté sur les épaules d'un insulaire : il était revêtu d'une pièce de drap rouge, avec un collier de plumes de pigeon. Divers présents furent étalés de part et d'autre et échangés avec cérémonie, puis le petit roi mit pied à terre, et vint affectueusement serrer la main de l'ancien ami de son père, titre qu'il se plut à rappeler lui-même. Pomaré Ier accourut bientôt d'Eïmeo pour voir ses amis, et sa conduite fut aussi affec-

(1) Celui-ci fut toujours appelé par les Anglais Pomaré II, et c'est ainsi que nous le désignerons à l'avenir.

tueuse que dans les précédentes relâches. Il apprit aux Anglais la situation politique de l'archipel, qui tendait à se réunir sous le gouvernement de l'île principale. Déjà la presqu'île Taïarabou appartenait au plus jeune fils du roi; l'île Wahine reconnaissait la suprématie de Pomaré II, enfin Pomaré Ier exerçait à Eïmeo une autorité analogue à celle de régent. De tous côtés se combinaient donc des éléments d'un pouvoir autocratique sur toutes ces îles, dans la famille de Pomaré. Ses parents et ses amis y songeaient sérieusement, et ils s'adressèrent à Vancouver pour obtenir le secours de ses soldats et de ses canons. Mais le capitaine anglais éluda la question, en promettant d'en référer au roi George, qui ne manquerait pas sans doute d'obliger ses amis de Taïti.

Vancouver eut occasion d'observer les changements survenus dans l'île depuis les premiers voyages de Cook. La population s'était notablement réduite et comme étiolée. Il fit aussi la remarque singulière qu'à l'avénement de Pomaré II, une foule de mots de la langue indigène avaient été changés, et qu'une interdiction rigoureuse pesait sur les termes proscrits. Les plantes et les semences déposées sur cette terre par les navigateurs précédents avaient été négligées par les insulaires, que la fertilité d'un sol prodigue rend oisifs et paresseux. Les chèvres s'étaient assez bien propagées, mais on ne faisait aucun usage de leur lait, et leur chair n'était pas estimée. Vancouver en prit quelques couples dans l'intention de les déposer aux îles Hawaii.

Le 24 janvier 1792, les Anglais prirent congé de

leurs amis, et le 2 mars ils arrivèrent à Hawaii, dans la baie de Ke-Ara-Kekoua. A peine Vancouver avait-il laissé tomber l'ancre, que l'un des principaux généraux du roi Tamea-Mea, l'Hawaiien Taï-Ana, qui avait fait le voyage de la Chine avec Meares, vint à bord de son navire. Le capitaine anglais le reçut bien, mais il ne le satisfit pas complétement, car il lui refusa les armes à feu et les munitions qu'il demandait avec instance.

Cette relâche fut courte; dès le 5 les vaisseaux firent route vers Oahou, et vinrent jeter l'ancre dans la baie de Waï-Titi. Bien reçus par les naturels, les Anglais commencèrent à faire de l'eau, et pendant ce temps Vancouver put se promener à travers des plantations cultivées avec soin de taros et d'ignames. L'île est, en général, plus aride qu'Hawaii, et la stérilité du sol a stimulé l'industrie des habitants. Mais l'aiguade était peu commode; il fallait transporter l'eau à de grandes distances, et l'on résolut de gagner Tauai pour y compléter les approvisionnements. Vancouver ne trouva sur cette île que l'héritier présomptif du pouvoir, Taumou-Arii, spirituel et gracieux enfant de onze à douze ans. Le régent Ereno reçut les Anglais avec la plus grande cordialité, et leur procura de l'eau et des vivres, malgré la désolation jetée sur cette terre par les désastres d'une guerre toute récente. Au retour d'une promenade, dans laquelle il vit avec douleur les traces de ces dévastations, Vancouver fut témoin d'une fête composée de danses et de divers exercices par lesquels les naturels célébraient l'arrivée de leurs hôtes.

Ne trouvant sur aucune de ces îles le navire *le*

Dædalus; qui devait lui apporter d'autres approvisionnements d'Europe, Vancouver laissa des instructions pour le capitaine et se dirigea sur la côte N.-O. d'Amérique. Il serait trop long et trop peu intéressant de le suivre dans l'exploration minutieuse qu'il fit de ces côtes depuis le cap Mendocin jusqu'à l'entrée de la rivière de Cook, sur une étendue de plus de cinq cents lieues. Les travaux de Vancouver démontrèrent aussi qu'il n'existe aucun passage de l'océan Pacifique à la mer du Nord ou à la baie d'Hudson, entre le 40° et le 60° lat. N.

Après chacune de ces explorations, qu'il accomplit durant l'été, Vancouver alla passer chaque hiver sous le climat plus doux des îles Sandwich ou Hawaii; c'est là que nous le suivrons de préférence, pour compléter l'histoire de ces îles intéressantes. Avant de parvenir à Noutka, le *Dædalus,* aux ordres du lieutenent Hergest, avait essuyé une sanglante catastrophe en mouillant à Oahou. Les premiers rapports avec les insulaires avaient été pacifiques; mais une querelle s'étant élevée par un malentendu, il y eut des voies de fait de part et d'autre, au milieu desquelles le lieutenant Hergest et l'astronome Gooch furent massacrés. Quand les officiers du *Dædalus* réclamèrent les corps des victimes, on leur répondit que ces corps avaient été partagés entre les divers chefs.

Aux approches de l'hiver 1793, Vancouver revint mouiller, le 22 février, dans la rade de Ke-Ara-Kekoua. Dans cette relâche les liens d'amitié se resserrèrent encore entre les Havaiiens et les Anglais. Le roi vint tout de suite à bord de la *Discovery;* on échangea avec lui de franches et solen-

nelles protestations d'amitié, après quoi les nez se touchèrent en témoignage de la sincérité de ces protestations. Tamea-Mea offrit ensuite au capitaine quatre beaux casques ornés de plumes, dix pirogues chargées de cochons, et une flotte entière de pirogues plus petites, pleines de fruits, de racines, de nattes et d'étoffes indigènes. Vancouver répondit à cette magnificence toute royale par des présents non moins précieux pour l'intelligent monarque : il fit débarquer cinq vaches, un taureau, deux brebis et un bélier, que Tamea-Mea reçut avec un extrême plaisir.

Deux chefs puissants, Kabou-Motou et Taï-Ana, jaloux de l'autorité du roi, qui lui attirait tous les présents des Anglais, se plaignirent à Vancouver de cette partiale distribution. Celui-ci leur fit quelques cadeaux pour les consoler, mais il n'en continua pas moins à marquer une considération particulière au souverain, qui, de son côté, n'épargna rien pour l'amusement de son hôte. Le 28 février il le fit assister à un combat simulé entre ses guerriers.

La scène se passait près de l'enceinte du moraï. Là vinrent se ranger, à peu de distance l'une de l'autre, deux divisions de cent cinquante guerriers chacune. Celle de droite représentait l'armée de Tabi-Teri et de Ta-Eo, rois des îles voisines et ennemies; celle de gauche, l'armée de Tamea-Mea. Les combattants brandissaient des lances émoussées ; sur les ailes de chaque corps était censé figurer un détachement de frondeurs pour compléter l'ordre de bataille.

Les deux armées marchèrent l'une contre l'autre,

sans qu'aucun chef parût les diriger : à une distance plus rapprochée, des harangues violentes furent prononcées à la manière homérique; on se provoqua de la voix et du geste; puis une grêle de traits siffla des deux côtés; les javelots étaient lancés et parés avec adresse. Quelques guerriers pourtant en reçurent des contusions assez fortes; mais leur bonne humeur n'en parut point altérée. Dans cette lutte, qui n'était qu'une escarmouche, on voyait des soldats passer tout à coup de l'arrière au front de la ligne, lancer leurs dards, relever ceux qui étaient à terre, et les renvoyer à l'ennemi; puis, quand ils en avaient décoché deux ou trois, ils se retiraient. Mais les plus vaillants se portaient seuls en avant, et allaient défier leurs adversaires avec des paroles insultantes et pleines de mépris; ils se posaient devant eux, et, parant avec leur lance les traits qui auraient pu les atteindre, ils saisissaient de l'autre main quelques javelots au vol et les renvoyaient à l'instant même avec une merveilleuse adresse. De tous ces guerriers, nul n'égala le roi, qui combattit quelque temps avec une si étonnante adresse, que les Anglais en furent émerveillés. Six dards le menaçaient à la fois; d'une main, il en saisit trois en l'air, il en brisa deux avec sa lance, et esquiva le sixième par un rapide mouvement de corps. Mais l'ennemi venait de distinguer le roi au premier rang parmi les siens, et sur-le-champ on avait tourné de son côté toutes les attaques. Alors son armée décocha à l'ennemi des traits si nombreux et si bien dirigés, que la victoire se déclara pour elle. Tamea-Mea, vainqueur, sortit de cette mêlée sans avoir été atteint une seule fois.

Vancouver eut aussi le spectacle de ce qui se passe lorsqu'on se dispute le premier mort ou blessé. Comme celui à qui ce malheur arrive est destiné à être sacrifié au moraï, s'il tombe au pouvoir des ennemis, les deux partis font d'incroyables efforts pour s'arracher cette victime. Dans le combat actuel, le guerrier blessé était du côté de Tahi-Teri, et l'on se disputa longtemps, et avec des chances à peu près égales, à qui l'aurait, jusqu'au moment où plia l'armée de Tahi-Teri et de Ta-Eo. Les guerriers de Tamea-Mea saisirent alors les blessés du parti adverse et les hommes supposés morts, et les traînèrent sur le sable par les talons, jusqu'à une certaine distance du champ de bataille. Ceux qui jouèrent ce triste rôle y mirent un dévouement admirable. Après avoir été foulés aux pieds pendant toute la mêlée, traînés sur le sol, ils eurent le nez, la bouche, les yeux et les oreilles remplis de sable et de boue; mais une fois la scène finie, ils coururent se plonger dans la mer, et ils en revinrent aussi gais que s'il ne leur fût rien arrivé.

Cependant les chefs n'avaient pas encore combattu; ils s'étaient tenus tout à fait en dehors de la mêlée populaire. Mais quand cette vulgaire escarmouche fut terminée, les combattants s'assirent par terre, et on parlementa. Alors les chefs parurent: ils étaient censés ignorer ce qui avait précédé leur venue. Ils s'avançaient gravement, escortés d'hommes armés de lances pointues en bois dur, nommées *pololous*. Leur troupe marchait avec ordre, avec précision, exécutant de temps à autre des évolutions qui attestaient une certaine tactique militaire. Rangés sur des lignes parallèles, régulières et ser-

rées, ils arrivèrent sur le lieu du combat, et s'assirent, les pololous tournés vers l'ennemi, ne laissant entre eux qu'un espace de douze à quinze toises.

La conférence commença quelques minutes après. Celui qui représentait Ta-Eo prit la parole ; il donna son avis sur la paix et sur la guerre. D'autres parlèrent à leur tour, et se déclarèrent avec une égale énergie pour ou contre les hostilités. Aux propositions de paix, les pointes des pololous s'inclinaient vers le sol; aux paroles de guerre, elles se relevaient à une hauteur uniforme. Dans tout le cours de la négociation, les deux camps se surveillaient avec une défiance inquiète.. Enfin, les conférences n'ayant pas pu amener la paix, il fut décidé qu'on en viendrait aux mains sur-le-champ. De chaque côté les guerriers se levèrent en colonnes serrées, et marchèrent à la rencontre les uns des autres, en cherchant à prendre l'avantage du terrain. Pendant ce temps, les bandes subalternes, placées sur les ailes, se chargèrent à coups de javelines et de frondes. Les phalanges des chefs en vinrent à leur tour aux mains. Longtemps le combat demeura incertain et disputé avec des prodiges de force et d'adresse. Enfin la gauche de Tahi-Teri perdit quelques guerriers, et ceux de Tamea-Mea saisirent cet instant pour se précipiter, avec des cris horribles, sur la ligne ennemie, qui fut enfoncée et prit la fuite, en laissant plusieurs morts sur le champ de bataille, notamment Tahi-Teri et Ta-Eo. Les deux acteurs à qui ces rôles étaient échus en subirent toutes les conséquences avec une admirable résignation : on les traîna sur la grève et on les pré-

senta au victorieux Tamea-Mea, qui ordonna qu'à l'instant même ils fussent conduits au moraï pour y être sacrifiés. Cette victoire décisive mit fin à la représentation stratégique, et chacun des morts s'empressa de se débarbouiller.

Pour répondre aux politesses de Tamea-Mea, Vancouver fit tirer, le soir même, un beau feu d'artifice. A la vue de ces hardies fusées qui s'élançaient avec la rapidité de la flèche jusqu'à la voûte éthérée, les chefs, seuls admis dans l'enceinte tabouée, poussèrent des cris de surprise, de crainte et d'admiration. La foule, rassemblée au dehors, témoignait aussi son plaisir par de bruyantes acclamations.

Enchanté de son séjour à Hawaii, Vancouver quitta cette île le 9 mars, et mouilla le 10 à Mawi, devant Lahaina. Là régnait Tahi-Teri, ce rival de Tamea-Mea, qu'il avait vu combattre et vaincre dans le combat fictif. Tahi-Teri était alors âgé de soixante ans, maigre, débile, impotent, usé avant l'âge par l'usage immodéré du kava. Sa physionomie était douce encore, son caractère vif et enjoué. Le premier soin du navigateur anglais fut de demander des explications au sujet de l'attentat dont le capitaine du *Dædalus* et deux individus de son bord étaient tombés victimes. Tahi-Teri protesta que ce meurtre n'avait pas été commis par ses sujets, mais par une bande d'aventuriers qui se trouvaient alors sur ces plages; il ajouta que justice avait été faite de tous ceux qu'on avait pu saisir; que trois meurtriers avaient expié le sang par le sang, et qu'il était prêt à en faire autant de tous ceux qu'on saisirait encore.

Peu satisfait de cette excuse, Vancouver se rendit à Oahou sur la baie de Waï-Titi. C'était là que le meurtre du *Dœdalus* s'était accompli; il voulut qu'une nouvelle vengeance en fût tirée. Le gouverneur de l'île était alors Teri-Toubouraï, fils aîné de Tahi-Teri. Cet homme, âgé de trente-trois ans seulement, était cassé, cacochyme comme un vieillard. Dans les premiers jours, il fut même trop malade pour venir rendre une visite au commandant, et quand il y vint il fallut le porter comme un enfant. Il rendit satisfaction à Vancouver, fit saisir trois des meurtriers d'Hergest, et les fit tuer par les chefs de l'île à la vue des équipages anglais.

Le capitaine Vancouver se rendit ensuite à Tauai, puis sur les côtes d'Amérique, où il passa plusieurs mois à faire de patientes et courageuses reconnaissances. Puis il revint au mois de janvier 1794, et mouilla sur Hawaii, dans la baie orientale Waï-Akea. Cette fois il voulut employer son influence à des résultats plus positifs pour la Grande-Bretagne. Il fit consentir Tamea-Mea à se reconnaître, lui et les siens, sujets du roi d'Angleterre. Le souverain d'Hawaii, qui s'était rendu à son bord et avait fait avec lui la traversée de Wahi-Akeo à Ke-Aroua-Kekoua, procéda solennellement à la cérémonie d'investiture le 25 février 1794. Vancouver savait fort bien que cette souveraineté ne serait jamais que précaire et nominale, mais il espérait que les bâtiments de commerce anglais, qui s'habituaient déjà à relâcher sur ces îles en se rendant à la côte N.-O. d'Amérique, y trouveraient à l'avenir une protection plus efficace et des approvisionnements plus faciles.

Cette cérémonie fut accompagnée de fêtes brillantes et de représentations dramatiques assez curieuses.

Avant de quitter Hawaii, Vancouver voulait user de son influence nouvelle pour établir une paix durable entre les diverses îles; mais le politique Tamea-Mea, qui méditait, comme Pomaré à Taïti, la réunion de toutes les couronnes de l'archipel à la sienne, répondit d'une manière évasive, et Vancouver, qui comprit que l'influence anglaise ne pouvait que gagner à cette concentration de pouvoirs dans une main amie, n'insista plus sur cette question d'humanité. Il aida même ses projets ambitieux d'une manière indirecte, en construisant pour le monarque sauvage un joli bateau ponté de trente-six pieds de quille. Ce premier échantillon de la marine hawaiienne fut nommé *Britannia.* Peut-être les naturels n'eussent-ils pu parvenir à manœuvrer sur ce bâtiment aux agrès compliqués, mais déjà beaucoup d'Européens s'étaient naturalisés sur ces îles. Dans une querelle survenue quelques années auparavant entre les chefs d'Hawaii et un capitaine américain, un des navires de celui-ci était resté au pouvoir de Tamea-Mea, ainsi que deux maîtres d'équipage nommés Young et Davis. Ces hommes, intelligents et actifs, se voyant bien traités par le souverain, s'étaient mis courageusement à l'œuvre civilisatrice de ces contrées, et étaient parvenus au poste de premiers ministres de Tamea-Mea. C'était même à l'influence de leurs conseils que Vancouver devait la réception gracieuse du roi havaiien et sa soumission à la souveraineté du roi George. L'exemple de Young et de

Davis avait eu des imitateurs : à l'époque où Vancouver fit construire le *Britannia*, Hawaii comptait onze Européens; Oahou et Tauai avaient aussi leurs blancs. Ainsi les instruments de civilisation ne manquaient pas.

Le capitaine anglais, avant de quitter les îles Sandwich, visita encore Mawi, Morakai et Tauai. Le régent Ereno, gouverneur de cette dernière île, le reçut avec non moins de magnificence que le roi d'Hawaii. Des fêtes et des spectacles se succédèrent pour l'amusement des Anglais. Une grande représentation dramatique fut remarquable surtout. Plus de deux cents actrices y prirent part. Ces femmes se tenaient accroupies. Dans cette position gênante, elles exécutèrent toutes à la fois, avec un ensemble et une précision admirables, les gestes les plus rapides et les plus compliqués, et mêlaient à leur pantomime des chants simples et mélodieux. Les contrastes les plus heurtés dominaient dans cette singulière représentation. Un chœur bruyant et animé de gestes était remplacé tout à coup par le silence de l'immobilité. A un signal convenu, tous les acteurs se laissaient tomber et s'enveloppaient dans leurs vêtements, de sorte que la scène ne présentait plus qu'un vaste horizon d'étoffes. C'était à la fois étrange et effrayant. Du reste, l'ordre et la décence régnèrent d'un bout à l'autre de la pièce, qui dura deux heures.

Après une relâche à Niihau, Vancouver quitta définitivement les îles Sandwich le 14 mars 1794, et repartit pour sa dernière reconnaissance des côtes américaines. Il fit voile de Noutka le 1er octobre suivant, et se dirigea enfin vers l'Europe. Sur sa

route, il relâcha, le 14 janvier 1795, à la petite île des Cocos, qui mérite peu ce nom, car les cocotiers y sont assez rares, puis à Valparaiso et à Sant-Iago du Chili. Après avoir doublé le cap Horn, les vaisseaux anglais relâchèrent, le 2 juillet, à l'île Sainte-Hélène, et atterrirent enfin en Angleterre le 12 septembre suivant.

Ces longues et persévérantes explorations avaient altéré la santé du courageux navigateur; il ne vécut pas assez pour rédiger en entier la relation de son voyage; il mourut à Patersham en 1798, léguant à son frère le soin de terminer cette importante publication.

XXXV. JOSEPH-ANTOINE BRUNI D'ENTRECASTEAUX.

1791-1795.

Tasmanie.—Canal d'Entrecasteaux.—Nouvelle-Calédonie. — Havre Carteret.—Iles de l'Amirauté.—Australie.—Retour en Tasmanie, — Entrevue avec les naturels. — Relâche à Tonga-Tabou. — Nouvelle-Calédonie, côte O. — Ile de la Recherche (Vanikoro). — Nitendi.—Iles Salomon.—Louisiade. — Mort d'Entrecasteaux. — Traverses de l'expédition.

Depuis le 7 février 1788, on n'avait pas de nouvelles de l'expédition de Lapérouse, qui devait terminer sa campagne à la fin de cette même année. Deux années entières s'étaient écoulées, et, malgré l'agitation politique à laquelle notre patrie se trouvait en proie, les amis de la science n'avaient pas oublié leurs compatriotes absents. La Société d'histoire naturelle de Paris s'émut la première de ce funèbre silence : elle provoqua auprès de l'assemblée nationale l'envoi d'une expédition à la recherche des vaisseaux de Lapérouse. Cette de-

mande fut accueillie avec empressement, et le capitaine d'Entrecasteaux, savant et brave officier que ses campagnes de l'Inde avaient déjà rendu célèbre, fut désigné comme chef de cette expédition. Il fut nommé chef d'escadre, et eut sous ses ordres deux grosses flûtes, mal construites et mauvaises marcheuses, *la Recherche,* sur laquelle il planta son pavillon avec le capitaine d'Auribeau, et *l'Espérance,* commandée par le capitaine Huon de Kermadec. Sa mission était de rechercher Lapérouse en continuant les découvertes de ce navigateur, et en achevant la partie de son plan de campagne qu'il n'avait pu accomplir. Des savants distingués, naturalistes, astronomes et hydrographes, étaient distribués sur l'un et l'autre bâtiment.

Les deux navires mirent à la voile de Brest le 28 septembre 1791. Suivant ses instructions, d'Entrecasteaux se dirigeait vers les îles Tonga, que Lapérouse, d'après ses dernières nouvelles, avait dû visiter en sortant de Botany-Bay; mais, arrivé au cap de Bonne-Espérance, le chef d'escadre apprit qu'un vague rapport du commodore Hunter désignait les îles de l'Amirauté comme le théâtre du naufrage de nos compatriotes. A l'instant même les deux flûtes firent route pour cet archipel.

Le 21 mars 1792, les navires français mouillèrent dans la baie des Tempêtes sur la côte S. de la terre de Diemen. Cette baie, découverte par Tasman en 1642, fut examinée avec le plus grand soin. On découvrit au fond une grande ouverture, qui fut reconnue pour un canal large et spacieux. On s'aperçut ainsi que la terre sur laquelle est située la baie de l'Adventure de Furneaux n'est qu'une île qui

est séparé de la grande terre par le nouveau détroit, nommé à juste titre *canal d'Entrecasteaux*. Les cartes et les plans de ces reconnaissances, et en général tous les travaux de ce voyage, sont d'une exactitude et d'une précision qui ont fait l'admiration des marins et des géographes.

Contrarié par la mousson, le général résolut, avant d'aller aux îles de l'Amirauté, de reconnaître la côte S.-O. de la Nouvelle-Calédonie, que Cook n'avait pas vue, et que les instructions de Lapérouse lui prescrivaient de visiter. Le 16 juin les flûtes atteignirent l'île des Pins, et commencèrent de ce point à longer encore la côte inconnue de la Nouvelle-Calédonie. Sur les récifs qui ceignent de toutes parts le S.-O. de cette grande terre, les deux navires furent sur le point de se perdre en même temps, et la *Recherche* ne dut son salut qu'à l'habile manœuvre du capitaine d'Auribeau. Perdant l'espoir d'accoster cette terre inabordable, d'Entrecasteaux continua, malgré les périls, cette utile reconnaissance, et constata que la redoutable barrière de récifs qui défend toute la côte S.-O. de la Nouvelle-Calédonie, s'étend encore à cinquante-deux lieues au N.-O. de sa pointe septentrionale.

La saison favorable approchant, le général reprit la route des îles de l'Amirauté. Il eut occasion en chemin d'exécuter d'utiles reconnaissances sur les îles Salomon. Il releva tour à tour l'île Georgia, les îles de la Trésorerie, Shortland, Bougainville et Bouka. Mais il ne toucha nulle part et communiqua peu avec les naturels. Seulement, près de la pointe septentrionale de l'île Bouka, plusieurs pirogues montées chacune par huit naturels aux cheveux

crépus et noirs, se détachèrent de la côte. Une pirogue plus grande contenait quarante hommes, dont vingt-quatre guerriers et seize rameurs. La flottille sauvage se montra d'abord incertaine, puis elle accosta les navires et vint échanger quelques flèches seules contre des objets européens. Un officier les régala sur le violon d'un air de Marlborough, mais ils eurent le mauvais goût de le dédaigner. Un air plus vif eut plus de succès. On vit bientôt tous ces sauvages rire, s'ébranler, gambader dans leurs pirogues et proposer, en échange du magique instrument, non-seulement des arcs, mais encore tous leurs casse-tête, qu'ils avaient tenus cachés jusque-là. Les courants entraînant les navires à la côte pendant cette entrevue, il fallut mettre les embarcations à la mer pour les remorquer. A la vue des canots, les sauvages, effrayés, regagnèrent promptement le rivage. Leurs pirogues, d'une construction légère et d'une forme élégante, étaient sans voile et sans balancier, et marchaient à la rame avec une vitesse étonnante. La nuit fut orageuse, et le lendemain on avait perdu de vue l'île Bouka.

Le 17 juillet le général d'Entrecasteaux reconnut la Nouvelle-Irlande, et vint jeter l'ancre au havre Carteret. Il passa sept jours qui furent marqués par des torrents de pluie. Il put à peine s'y procurer une douzaine de cocos, et n'y vit aucun habitant.

Après cette station, le navigateur français releva toute la partie occidentale de cette terre presque inconnue avant lui, et put observer que la charpente était généralement formée par deux chaînes de montagnes élevées. Il longea ensuite la bande occiden-

tale de la Nouvelle-Hanovre, et vint explorer avec soin les îles de l'Amirauté. En dirigeant ses recherches d'abord sur la partie orientale de ce groupe, le 28 juillet, il eut connaissance de l'île Jésus-Maria de Maurelle. Deux ou trois groupes de naturels furent aperçus sur les pointes les plus avancées; mais la hauteur des lames empêcha d'y envoyer les embarcations; et l'on se porta vers l'île Vendola, plus spécialement indiquée dans les rapports du commodore Hunter.

En approchant de cette petite île, on reconnut qu'elle était couverte de palmiers, et l'on ne tarda pas à y distinguer des habitants. Des embarcations armées et pourvues d'objets d'échanges se rendirent à la côte, qui fourmillait de naturels. Ils couraient le long de la plage, des rameaux verts à la main, et faisaient toutes sortes de signes d'amitié. A l'approche des canots qu'un récif dangereux empêchait d'atterrir, ils se jetèrent à la nage et vinrent sans défiance trafiquer de leurs armes et de leurs ornements. Tous montraient un air assuré et portaient une physionomie ouverte et gaie. Ils recherchaient surtout les étoffes rouges; mais, à la vue d'un clou, ils manifestèrent le plus grand désir d'en avoir. Ces sauvages portent des ornements de coquilles blanches et des ceintures d'un rouge sombre, que le commodore Hunter, préoccupé du passage de Lapérouse, avait pu prendre pour des ceinturons, en confondant la couleur de la peau de ces insulaires avec celle des habits uniformes de la marine de France.

Après s'être assuré que les renseignements de l'officier anglais étaient fondés sur une méprise, d'Entrecasteaux n'en visita pas moins la grande île

de l'Amirauté. Cette terre, fertile et bien peuplée, est entourée d'une ceinture d'îlots, dont quelques-uns sont habités. Un grand nombre de pirogues sortirent de ces étroits canaux et s'avancèrent jusqu'à une certaine distance des navires. « On mit en panne pour les attendre, dit la relation, mais toutes nos invitations furent infructueuses. Après une heure d'attente, sans avoir pu réussir à les attirer près de nous, je voulus leur donner le spectacle d'une fusée, prévoyant bien que cet artifice commencerait par les étonner, mais qu'il pourrait ensuite exciter leur admiration, puis leur curiosité. Au moment où la fusée partit, ils cessèrent de répondre à nos cris, et restèrent dans le silence. Lorsque ensuite elle éclata et retomba en pluie de feu, la frayeur s'empara d'eux, et ils s'éloignèrent avec précipitation. Peu après nous les vîmes revenir; mais ils se tinrent toujours à une grande distance. J'imaginai de faire mettre sur une planche avec des clous et d'autres objets d'échange, une bougie enveloppée d'une lanterne de papier, afin que cet objet flottant pût être aperçu et recueilli par eux; mais ils parurent plus effrayés de cette lumière, qui, détachée de la frégate, semblait s'avancer sur eux en marchant sur l'eau, qu'ils ne l'avaient été de l'éclat de la fusée. Ils soupçonnèrent sans doute qu'il y avait quelque chose de merveilleux dans la marche apparente de ce feu errant sur les flots; car, à mesure que la dérive qui nous éloignait de la bougie leur faisait croire qu'ils s'en approchaient eux-mêmes, ils s'écartaient en prononçant à haute voix et d'un ton précipité des mots par lesquels ils avaient l'air de conjurer en quelque sorte un génie malfaisant. Enfin ils se reti-

rèrent tout à fait. Le temps était si calme et la mer si belle, que cette bougie resta allumée près de deux heures. Lorsque les naturels arrivèrent à terre, ils allumèrent des feux, soit qu'ils crussent pouvoir attirer ainsi l'objet qu'ils s'imaginaient voir marcher sur les eaux, soit qu'au contraire ils voulussent l'écarter de leurs habitations. Au reste, ce spectacle, dont ils parurent si effrayés, fut très-réjouissant pour l'équipage; mais si j'eusse pu prévoir l'effet qu'il produisit, je leur aurais épargné cet effroi, qui pouvait accroître leur défiance naturelle. »

Le 2 août, à la pointe du jour, on eut connaissance des Ermitanos de Maurelle, sans pouvoir communiquer avec les indigènes, qui se tinrent à distance, timides et défiants. Puis, après avoir relevé les Mille-Iles et les îles Boudeuse, Matty, Durour et quelques autres, on doubla le cap N. de la Nouvelle-Guinée; et le 5 septembre on vint mouiller dans la rade hospitalière d'Amboine. Un séjour d'un mois dans cette fertile colonie hollandaise permit à nos voyageurs d'y prendre un repos nécessaire à la suite des opérations de la campagne, et de s'y pourvoir de vivres frais et d'eau. L'île d'Amboine, si riche en productions variées, offrit aux naturalistes une ample matière à leurs observations. Depuis le célèbre Rumphius, cette île n'avait pas été explorée; malheureusement les mémoires et les dessins du naturaliste de l'expédition ne sont pas parvenus en France et ont été perdus pour la science.

D'Entrecasteaux quitta Amboine le 13 octobre, avec l'intention de visiter la côte S.-O. de la Nouvelle-Hollande, qu'il croyait encore inexplorée, dans l'ignorance où il était des travaux récents de

Vancouver. Il commença cette reconnaissance au cap Leeuwin, et suivit la côte pendant quelques jours. Le 9 une tempête engagea les bâtiments au milieu d'un groupe d'îlots (l'archipel de la Recherche) et les mit dans la position la plus dangereuse. L'*Espérance* était sur le point de s'échouer pour sauver au moins les hommes de l'équipage, lorsqu'une baie commode et sûre fut tout à coup découverte, et cet abri inattendu sauva les deux vaisseaux. D'Entrecasteaux quitta cette baie le 17 décembre, et longea la côte jusqu'au 2 janvier 1793, sans trouver le plus petit ruisseau. Déjà le manque d'eau se faisait sentir, et il fallut, laissant là cette exploration qui eût constaté la séparation de la Nouvelle-Hollande de la terre de Diemen, courir au plus vite sur cette dernière terre.

Le 21 janvier, les Français mouillèrent dans le port du S.; ils reconnurent de nouveau le canal découvert précédemment, et remontèrent, jusqu'au point où son cours se détourne vers l'O., la rivière qui se décharge dans le fond (le Derwent), qu'ils appellent la *rivière du Nord*. Dans cette relâche, le botaniste la Billardière étudia avec soin les productions naturelles du pays.

D'Entrecasteaux sortit du canal qui porte son nom, le 21 février, et vint achever sa provision d'eau dans la baie de l'Adventure, sur les bords de laquelle on ne rencontra point d'indigènes. Le 27 il mit à la voile et vint passer à quelques lieues des îles Manava-Tawi, à l'extrémité N. de la Nouvelle-Zélande. Il prolongea pendant quelque temps les côtes du cap nord d'Ika-Na-Mawi, dont les naturels, accourus en pirogues, échangèrent des nattes et des

armes; puis il se dirigea vers les îles des Amis ou Tonga, sur lesquelles il espérait trouver les dernières traces de Lapérouse. Sur la route il découvrit l'îlot *Espérance*, releva les petites îles Curtis et Macaulay, signala un peu plus loin l'existence d'une terre nouvelle, inhabitée et inabordable comme les précédentes, et qu'il appela *Raoul;* et le 23 mars il jeta l'ancre dans le havre de Tonga-Tabou, précédé et suivi d'une multitude de pirogues, dont les rameurs fêtaient son arrivée par des chants et des cris joyeux.

Des tentes furent dressées sur la petite île Pangaï-Modou, et un officier présida aux échanges avec les naturels. Les premiers rapports furent marqués par des rixes; les vendeurs de casse-tête se montraient surtout plus turbulents et plus audacieux. Le moyen qu'on employa pour leur inspirer la crainte des armes à feu eut un effet directement contraire. Deux oiseaux furent attachés à un arbre éloigné, et un des meilleurs tireurs se présenta pour les abattre; il les manqua deux fois. Le fusil d'un autre, qui le remplaça, ne partit pas. Des rires moqueurs s'élevèrent alors de tous les côtés; un insulaire banda son arc et abattit un des oiseaux. Un quatrième coup de fusil tua bien l'autre oiseau, mais la première impression n'était pas effacée, et l'air insultant des naturels témoignait qu'ils avaient la conscience de leur supériorité. Dans la nuit, une sentinelle fut renversée d'un coup de casse-tête et eut son fusil enlevé. L'alarme fut promptement donnée, et l'attitude des Français prévint une attaque générale.

D'Entrecasteaux, suffisamment averti, supprima l'établissement de Pangaï-Modou et prit toutes les

mesures de prudence nécessaires. Un chef important nommé Finaou, parent sans doute du Finaou de Cook, qui était mort depuis quelques années, vint livrer le sauvage qui avait frappé la sentinelle, en priant qu'on le tuât. Le pauvre diable avait déjà reçu plusieurs coups de massue; on lui fit grâce, après l'avoir châtié de plusieurs coups de corde; mais il fallut le dérober au ressentiment de Finaou, qui voulait absolument l'assommer.

L'autorité principale se trouvait alors entre les mains d'un vieillard nommé Toubou, ou plutôt Toubo-Mou-Mouï, frère cadet du Mari-Wagui de Cook, et qui avait hérité des fonctions de touï-hata-kalawa. Le jeune Fata-Faï, fils de Poulaho, âgé alors d'environ vingt-cinq ans, n'était pas encore investi du titre de touï-tonga. Sa tante Tineï recevait les hommages des chefs comme tamaha ou touï-tonga-tafine.

Toubo rendit visite à d'Entrecasteaux, qui lui donna, entre autres choses, une serinette. Enchanté de ce merveilleux instrument, le vieux chef parut redescendre à la première enfance. Il faisait tourner sans cesse la manivelle de la serinette, dont il ne voulait pas se dessaisir un seul instant. En revanche, une fête fut préparée en l'honneur du général, mais elle n'eut pas la magnificence des fêtes données à Cook. Tout y était mesquin et sans éclat. Plus généreux, d'Entrecasteaux offrit de riches présents et des animaux, qui furent reçus avec indifférence. On paraissait embarrassé, contraint, en proie à l'inquiétude et à la défiance. Inquiet lui-même de ces symptômes, qui n'annonçaient rien de bon, le chef d'escadre se retira avant

la fin des divertissements. Les renseignements recueillis plus tard par le capitaine d'Urville constatèrent que ce départ précipité sauva les Français. Cette fête cachait un piége : un affreux complot avait été tramé dans l'ombre, et les victimes échappèrent avant que les conjurés fussent prêts. Le lendemain d'Entrecasteaux, poussé à bout par les voleurs, fit tirer à mitraille sur une de leurs pirogues et tua trois sauvages. Cette sévérité méritée fut approuvée par les chefs et contribua sans doute à déjouer les complots futurs des naturels.

Le 31 mars, la tamaha Tineï vint à bord de la *Recherche*, et aux hommages que les autres chefs s'empressèrent de lui rendre, d'Entrecasteaux ne douta plus de sa haute dignité. Elle alla s'établir ensuite sur l'île Pangaï-Modou, en face même des navires, afin de recevoir plus commodément ses hôtes. Le 3 avril, elle les invita à une fête splendide. Le chef d'escadre se rendit à terre avec plusieurs officiers des deux bâtiments. Cinq à six mille insulaires se trouvaient rassemblés là. La tamaha était assise au milieu des femmes de sa suite, et les hommes formaient un grand cercle derrière elle. La fête consista principalement en danses, aux sons d'un orchestre de trente musiciens. Cette fête fut suivie d'une tentative des naturels contre l'*Espérance;* cette attaque fut désavouée par les chefs, qui l'attribuèrent à la tourbe des basses classes que la faiblesse du gouvernement ne pouvait contenir.

Durant sa relâche, d'Entrecasteaux crut acquérir la conviction que Lapérouse n'avait pas touché sur ces îles en revenant de Botany-Bay, ainsi qu'il en avait l'intention. Tous les chefs interrogés se sou-

venaient parfaitement des vaisseaux de Cook, et avaient eu connaissance des relâches de Maurelle, de Bligh, d'Edwards, et de la première visite de Lapérouse à Vavao; mais ils n'avaient plus revu ces vaisseaux, disaient-ils. Cependant le capitaine d'Urville apprit plus tard de la fille de Poulaho, qui avait dix-huit à vingt ans lors du passage de d'Entrecasteaux, que Lapérouse avait relâché à Namouka. D'Entrecasteaux était désigné par elle sous le nom de *Selenari*, corruption de général.

En quittant les îles Tonga, le 9 avril, le chef d'escadre, ayant ainsi perdu les traces de Lapérouse, fit route vers la Nouvelle-Calédonie, sur laquelle il n'avait pu débarquer l'année précédente. Il se contenta, en passant, de relever quelques-unes des Nouvelles-Hébrides, les îles Erronan, Anatom et Tanna; puis il vint mouiller au havre Balade de Cook, où il passa trois semaines. Dans cette relâche, l'*Espérance* perdit son capitaine, Huon de Kermadec, qui succomba aux fatigues de la campagne, et fut enterré sur l'île Poudioua. Il fut remplacé par d'Auribeau, et ce dernier par le lieutenant de Rossel. Dans leurs entrevues avec les sauvages de cette côte, les Français les trouvèrent si différents des descriptions de Cook et de Forster, qu'ils supposèrent le pays envahi et occupé par une autre race d'hommes. Ces insulaires étaient voleurs, audacieux, féroces, et il fallut plusieurs fois réprimer leurs attaques par des coups de fusil. On acquit en outre des preuves incontestables qu'ils sont cannibales, et les naturalistes observèrent des traces récentes de dévastations et d'incendies. Ces sauvages, questionnés par d'Entrecasteaux, répon-

dirent qu'ils avaient aperçu précédemment deux grands bâtiments européens de l'autre côté de leur île; mais comme cette circonstance pouvait se rapporter aux navires mêmes de d'Entrecasteaux, qui avaient paru sur cette côte l'année précédente, on ne s'arrêta pas à ces renseignements, qui devaient cependant désigner les navires de Lapérouse.

En quittant le havre Balade, d'Entrecasteaux reconnut la bande orientale des brisants dont il avait exploré la ligne occidentale l'année précédente, puis il quitta cet archipel pour visiter l'île Santa-Cruz de Mendana. Cet itinéraire était judicieux, et l'infortuné Lapérouse n'en avait pas suivi d'autre. En effet, le 19 mai, d'Entrecasteaux aperçut plusieurs îles, les îles Nitendi ou Santa-Cruz, Toupoua (les îles Ourry et Edgecumbe de Carteret), et enfin une troisième île située plus à l'E. « L'île que nous avions relevée à l'E., dit la relation, n'avait pas été aperçue par Carteret; nous l'appelâmes *île de la Recherche :* nous la vîmes dans un si grand éloignement, que nous ne pûmes la placer sur nos cartes. » C'était pourtant *Vanikoro*, l'île même où les deux vaisseaux de Lapérouse avaient fait naufrage il y avait trois ans à peine. On eût pu voir gisants sur les coraux des débris des deux frégates françaises, et sans doute on eût pu recueillir les restes vivants encore des deux équipages, et peut-être Lapérouse lui-même. Par quelle fatalité d'Entrecasteaux ne tenta-t-il pas d'explorer cette île nouvelle, et se contenta-t-il de l'appeler la Recherche ? Mais les équipages du chef d'escadre étaient en proie au scorbut; il ne pouvait perdre en d'incertaines recherches un temps précieux pour la santé de ses hommes, et il

fit route sur Nitendi. S'il eût assez vécu pour assister aux découvertes des capitaines Dillon et d'Urville, combien les regrets du brave et noble d'Entrecasteaux eussent été poignants et amers! Mais une douleur aussi cruelle lui fut épargnée, d'Entrecasteaux devait succomber à la tâche qu'il avait entreprise.

Cependant les navires français avaient atteint Nitendi, qu'ils contournèrent presque en entier. Sur la côte méridionale s'échelonnaient des cases nombreuses et entourées de murs en pierres sèches. La côte N. semblait plus peuplée encore. Les canots communiquèrent avec les habitants d'un hameau situé sur les bords de la mer dans une position charmante. On s'arrêta près d'un récif sur lequel les naturels vinrent en foule faire des échanges paisibles et marqués par la bonne foi. On leur vit dans les mains des grains de verre et une hache faite avec un morceau de cercle de barrique. On pensa que ces objets venaient du passage de Carteret : aujourd'hui l'on doit plutôt croire que les habitants de Nitendi les tenaient de ceux de Vanikoro, et que c'étaient encore là des traces du désastre de Lapérouse.

Le 25 mai d'Entrecasteaux fit gouverner à l'O. dans la direction des îles Salomon. Le jour même il reconnut les îles Catalina et Anna; puis il suivit la côte O. de Cristowal, qui semblait couverte de villages vers la pointe N.-O. Des naturels s'avancèrent jusqu'aux navires, et reçurent tout ce qu'on leur jeta, sans rien offrir en retour. Dans la nuit, une soixantaine de pirogues décochèrent quelques flèches; un coup de fusil les mit en fuite. D'entrecasteaux explora

ensuite les îles Sesarga, Guadalcanar et Georgia; puis il alla reconnaître les terres de la Louisiade.

D'Entrecasteaux découvrit et nomma les îles Rossel, Saint-Aignan, d'Entrecasteaux, Trobriand, de Lusançay, puis il franchit le détroit de Dampier, et releva la partie septentrionale de la Nouvelle-Bretagne. Mais tant de travaux avaient épuisé l'équipage et affecté la santé du brave contre-amiral, qui succomba, après d'affreuses douleurs, le 21 juillet 1793, vivement regretté des officiers et pleuré par les rudes matelots de la *Recherche*, qui sanglotèrent comme des enfants lorsque le capinaine Rossel leur apprit cette triste nouvelle. Le capitaine d'Auribeau prit le commandement en chef, et se hâta de conduire les vaisseaux aux Moluques. On séjourna à Waïghiou depuis le 14 août jusqu'au 27; puis l'expédition mouilla à Bourou, et vint enfin jeter l'ancre devant Sourabaya, sur la partie orientale de l'île Java.

Là de nouvelles traverses attendaient les restes de l'expédition. Les Français apprirent des Hollandais les troubles qui déchiraient notre malheureuse patrie, et tous se livrèrent à la plus profonde douleur. La Hollande était en guerre avec la France. On retint d'abord leurs vaisseaux; puis on les rendit en faisant jurer aux officiers qu'ils iraient directement en Europe. Mais, pendant le séjour des Français à Sourabaya, le contre-coup des dissensions de la patrie vint diviser les équipages et nécessita le désarmement des flûtes. Ce n'était pas tout encore: les maladies décimaient nos malheureux compatriotes, et le commandant d'Auribeau mourut lui-même au moment où il signait une transaction

avec les autorités hollandaises pour leur remettre en dépôt les bâtiments qu'il n'espérait plus ramener en France.

M. de Rossel, devenu dépositaire de toutes les collections du voyage, partit en 1795, sur un vaisseau de la compagnie des Indes-Hollandaises; mais il fut arrêté par les Anglais près de Sainte-Hélène, et conduit prisonnier en Angleterre. Rendu à la liberté, M. de Rossel fut chargé en 1808 de la publication de ce voyage, par ordre de l'empereur Napoléon.

XXXVI. JAMES WILSON.

1796-1798.

Premières tentatives des missionnaires anglais dans les îles de la mer du Sud. —Arrivée à Taïti. — Cession du district de Matawaï. — Établissement à Tonga -Tabou, — à Tao - Wati (îles Nouka-Hiva). — Retour de Wilson à Taïti, — à Tonga-Tabou. — Découverte des îles Duff, Saterval, Iouli, etc. — Iles Pelew.

Le monde océanique était découvert depuis près de trois cents ans, et nulle tentative n'avait été faite pour y porter les bienfaits de la civilisation chrétienne. L'Angleterre prit encore, dans cette circonstance, l'initiative. Malheureusement elle ne pouvait faire connaître aux sauvages habitants de l'Océanie les vérités de la religion que défigurées par le schisme et l'hérésie.

Vers la fin de l'année 1796, une société des missions fut fondée en Angleterre par des personnes pieuses; vivement secondée par le gouvernement, une première expédition fut bientôt préparée. Le personnel se composait de trente hommes, dont quatre ministres du saint Évangile, six femmes et

trois enfants. Le capitaine Wilson fut désigné pour commander l'expédition, et le navire *le Duff*, chargé de marchandises pour les Indes, prit à bord le personnel de la petite colonie religieuse, et fit voile de Portsmouth le 24 septembre 1796. Wilson toucha d'abord à Rio-Janeiro; mais, craignant les tempêtes que l'on rencontre fréquemment dans les parages du cap Horn, il changea d'idée, et prit la route de l'océan Pacifique par le cap de Bonne-Espérance. Le 21 février 1797, on aperçut l'île Toubouaï, et le 4 mars suivant on arriva heureusement dans l'île si désirée de Taïti. A la vue du vaisseau européen, les pirogues accoururent en foule comme à l'ordinaire, et le pont du *Duff* fut bientôt couvert d'insulaires, qui exprimaient leur joie bruyante par des danses, des cabrioles et des cris répétés de *taïo! taïo!* Le spectacle de ces sauvages en désordre, exhalant une odeur nauséabonde d'huile de coco, et s'ingéniant à déjouer la surveillance des matelots; ces cris, ce tumulte, ces contorsions effrayantes, qui ne rappelaient que le côté le moins séduisant des récits publiés par Bougainville et par Cook, désenchantèrent un peu les missionnaires; mais la simplicité, l'air franc et ouvert, la générosité de ce peuple naïf et bon, eurent bientôt détruit cette impression fâcheuse. C'était un dimanche, et les missionnaires célébrèrent le service divin en présence des naturels. Durant les prières et le sermon, les Taïtiens se montrèrent paisibles et recueillis; et lorsque le chant des psaumes frappa leur oreille, la musique sacrée parut faire sur eux une impression profonde de plaisir et d'étonnement.

Dès le lendemain, les missionnaires se mirent à

l'œuvre. Leur premier protecteur sur cette terre fut le grand prêtre Mani-Mani lui-même : deux matelots suédois, André Lynd et Peter Haggerstein, naturalisés à Taïti, leur furent aussi d'un grand secours. Ces hommes parlaient anglais, et, durant leur séjour sur l'île, ils avaient appris la langue indigène, de sorte qu'ils purent servir d'interprètes aux missionnaires. Ceux-ci furent reçus sur la plage par le jeune roi Otou (Pomaré II) et par sa femme Tetoua, portés sur les épaules des indigènes. Le capitaine Wilson exposa l'objet pacifique de la colonie, et demanda la cession d'un territoire sur lequel les Anglais pussent vivre et s'établir. On eut de la peine à régler cette affaire, mais des présents offerts au roi et à la reine, et surtout l'arrivée de Pomaré Ier, aplanirent bientôt les difficultés. Une cérémonie solennelle eut lieu à ce sujet en présence des principaux chefs de Taïti.

Quand cette habitation fut prête, les missionnaires destinés à la résidence de Taïti, avec les femmes et les enfants, s'y installèrent de leur mieux, et le 19 mars le révérend Cover célébra le service divin pour la première fois sur cette terre, en présence de Pomaré Ier et d'un grand nombre de naturels. Pendant le sermon, qui fut répété phrase par phrase par l'interprète suédois, les Taïtiens furent constamment silencieux et attentifs. Après le service, Pomaré prit la main du révérend Cover : *Maïtaï! maïtaï!* (bien! bien!) lui dit-il, et il témoigna le désir d'assister à l'avenir aux cérémonies religieuses.

Après avoir ainsi heureusement accompli une partie de sa mission, le capitaine Wilson, accom-

pagné du Suédois Peter et des autres missionnaires, remit à la voile pour Tonga-Tabou, où ils abordèrent le 9 avril. Ils reçurent à bord la visite du touï-tonga Fata-Faï, auquel le capitaine fit présent d'une hache, d'un miroir et de quelques autres articles. Fata-Faï avait à peine quitté le *Duff*, que deux Anglais établis à Tonga montèrent sur le pont et vinrent offrir leurs services. L'un était natif de Londres et s'appelait Ambler, l'autre était un Irlandais nommé John Connelly. Ce devait être une heureuse circonstance pour le succès de l'œuvre évangélique ; malheureusement on n'eut pas à se louer de ces compatriotes, qui étaient de fort mauvais sujets, déserteurs d'un navire américain. Ambler apprit à Wilson que Fata-Faï était le souverain de l'île, mais qu'un vieux chef nommé Toubo-Mou-Mouï jouissait d'un pouvoir encore plus étendu. Le vieux Toubo vint rendre visite aux Anglais avec son fils Finaou-Tougou-Aho, sur lequel il se reposait des soins du pouvoir.

Les missionnaires se mirent sous la protection de ce chef puissant et redouté. Confiants dans son appui, ils s'établirent dans le district de Hifau, au nombre de dix, et le *Duff* prit la route des îles Nouka-Hiva, pour y laisser aussi des propagateurs de la religion. Dans la traversée Wilson découvrit l'île *Crescent*, le groupe *Gambier* et l'île Serles, dont il se contenta de relever la position, et le 5 juin au soir, il mouilla sur Tao-Wati (l'une des îles Nouka-Hiva), dans la même baie que Mendana et Cook. Quoiqu'il fît déjà nuit, deux hommes arrivèrent à la nage auprès du *Duff;* ils en firent plusieurs fois le tour en poussant des cris; mais ils furent

enfin obligés de s'en aller, le capitaine ayant défendu à l'équipage de les recevoir à bord, malgré leurs instances, et ayant décidé que l'on n'aurait aucune communication avec les naturels avant le jour suivant.

Le chef de l'île, Tenaï, fils du Honou de Cook, se rendit le lendemain à bord du *Duff*, accompagné de sa sœur, jeune fille d'une remarquable beauté. Il présenta au capitaine un bâton poli avec soin, de huit pieds de long, orné d'une touffe de cheveux. En marchant, il aperçut un fusil sur le pont; il le prit avec circonspection, et, le remettant à Wilson, il le pria de laisser dormir son tonnerre. Ce digne chef montrait ainsi des dispositions pacifiques; aussi ne fut-il pas difficile de s'entendre avec lui. Il consentit à recevoir les deux missionnaires qu'on destinait à cette île. L'un, nommé Crook, débarqua sur-le-champ; l'autre, nommé Harris, hésita longtemps et ne se hasarda à descendre que quinze jours après son collègue. Plusieurs jours s'étaient écoulés déjà, et le capitaine croyait Harris tout à fait acclimaté, lorsqu'il apprit que le pauvre missionnaire avait paru sur la grève avec son coffre, appelant à grands cris un canot du navire. Pendant qu'il attendait qu'on vînt le prendre, les sauvages avaient pillé ses effets, et le révérend, effrayé, s'était enfui dans les bois. Après de longues recherches, on le trouva à demi fou et dans un état déplorable.

On remarqua dans l'intérieur de l'île des plantations de cannes à sucre et de cocotiers bien disposées et renfermées par des haies de roseaux construites fort proprement; des cochons et des volailles

couraient près des cabanes, et le caractère bon et hospitalier de ce peuple se révéla en plusieurs circonstances. Pour aller d'une habitation à l'autre, il y avait des routes bien entretenues, renfermées de haies et d'arbres fruitiers. Après avoir goûté sur cette heureuse terre quelques jours d'un repos fort agréable, le *Duff* partit le 27 juin pour visiter l'établissement de Taïti.

Le capitaine Wilson arriva sur cette île le 6 juillet: il y trouva ses compatriotes fort contents de la manière dont on les traitait, mais peu avancés dans leurs conversions; cependant ils n'étaient pas découragés. Avant de la quitter, Wilson parcourut les divers districts de l'île, visita les grands marais de Papara et d'Atabourou, et put évaluer la population à 16,000 âmes, chiffre qui constatait une effrayante destruction depuis la découverte.

Le 18 août, le *Duff* reparut à Tonga-Tabou. George Weeson, l'un des Anglais établis sur l'île, vint au-devant de ses compatriotes, et leur apprit que tout allait bien. La conversion était peu avancée, mais les missionnaires ne désespéraient de rien. Ils avaient eu à souffrir des tracasseries d'Ambler et de Connelly; et, pour éviter des scènes dangereuses, ils s'étaient réfugiés sous la protection de différents chefs. Deux d'entre eux seulement étaient restés avec Toubou-Aho. Ce chef redouté avait succédé depuis peu au pouvoir de son père, qui était mort à la fin du mois d'avril. A cette occasion, il y avait eu dans l'île des scènes sanglantes, auxquelles le révérend Rowel avait assisté sans pouvoir y rien empêcher.

A ces récits, Wilson dut admirer la constance de ses amis; mais il ne put s'empêcher sans doute de

redouter pour eux un avenir qui se montrait sombre et menaçant. Il leur rendit un dernier service en emmenant de force l'Irlandais Connelly, leur ennemi acharné, et leur dit un dernier adieu le 7 septembre.

Quelques jours après, le *Duff* reconnut et nomma quelques îles de l'archipel Witi, passa en vue de l'île Rotouma, et découvrit, le 25, un groupe d'une dizaine d'îles, qui reçurent le nom d'*îles Duff*, et dont la plus grande fut appelée *Disappointment*. Quelques naturels s'approchèrent dans un canot, sans vouloir accoster le navire. Wilson les trouva grands, bien faits, cuivrés. Les habitations de l'île étaient nombreuses et groupées en villages. On aperçut ensuite l'île Nitendi, sur laquelle Connelly et un matelot de l'équipage demandèrent à être laissés; puis on fit route vers les Carolines, où Wilson découvrit encore quelques îles, entre autres Satarval, Namourck, Ifelouk, et le groupe Iouli, qu'il appela *Thirteen-Islands* (Treize-Iles).

Le 6 novembre on reconnut Babelthouap, la plus grande des îles Pelew. Deux cents naturels environ se rassemblèrent sur le rivage, et trois canots s'approchèrent du *Duff*. Ils abordèrent sans crainte, en agitant un morceau d'étoffe blanche au bout d'un bâton. Ils ne cessaient de parler très-vite, avec des gestes rapides et très-multipliés, pour engager les Anglais à descendre sur leur île. Wilson désirait vivement céder à leurs instances pour s'informer des chances d'un établissement sur ces terres populeuses; mais il ne put trouver aucun mouillage pour son navire, et force lui fut d'abandonner son projet. Pendant ces pourparlers, une tempête qui menaçait obligea les naturels à quitter le *Duff*, sur lequel ils

jetèrent pour adieu une couple de noix de coco. Ces sauvages parurent à Wilson fort inférieurs aux insulaires de Tonga et de Taïti, auxquels ils ne ressemblent aucunement.

Le 21 novembre le capitaine Wilson se rendit à Macao; il y prit un chargement de thé, et le 8 juillet 1798 il revit les côtes d'Angleterre, après avoir heureusement rempli sa double mission religieuse et commerciale.

XXXVII. NICOLAS BAUDIN.

1800-1804.

Exploration de l'Australie (Nouvelle-Hollande) et de la Tasmanie (Terre de Van-Diemen).

L'expédition commandée par le capitaine Baudin n'accomplit point, à proprement parler, un voyage autour du monde. Cependant les travaux exécutés durant cette campagne sur l'Australie et la Tasmanie méritent d'être consignés dans ce recueil, et nous allons les exposer brièvement. Les corvettes *le Géographe* et *le Naturaliste* mirent à la voile du Havre le 17 octobre 1800. Parmi les hommes distingués qui étaient à bord, se trouvaient le célèbre naturaliste Péron et l'officier de marine Freycinet, qui commanda plus tard l'expédition de l'*Uranie*. Les vaisseaux se rendirent à l'île de France, et de là à Timor. Ils explorèrent ensuite la côte orientale de l'Australie, et firent une assez longue relâche à Port-Jackson, chef-lieu des établissements anglais sur ce grand continent. Ils arrivèrent, le 13 janvier 1802, dans le canal d'Entrecasteaux, et firent le tour de la Tasmanie en traversant le détroit de Bass, décou-

vert depuis quelques années seulement. Baudin avait été précédé dans cette reconnaissance par le navigateur anglais Flinders, dont les relevés sont incontestablement supérieurs aux siens. Mais les travaux des naturalistes français suffiraient seuls pour balancer cet avantage. Péron surtout, qui publia la relation du voyage, recueillit une foule de documents nouveaux sur la Terre de Diemen, et décrivit les mœurs de ses habitants avec une chaleur de style et une vivacité d'imagination qui donnent beaucoup de charmes à son récit.

Le capitaine Baudin reparut ensuite sur la côte S.-E. de l'Australie, et vint relâcher une seconde fois à Port-Jackson, où il répara ses vaisseaux et renouvela ses approvisionnements; puis il explora les côtes S.-O. et O. de ce grand continent, et revint, le 6 mai 1803, se reposer à Timor.

Le 3 juin on reprit la campagne en relevant les côtes N.-O. de l'Australie jusqu'au golfe de Carpentarie. Il restait encore cinq cents lieues de côtes à explorer avant d'avoir complété la circumnavigation de l'Australie; mais le commandant était gravement malade, et les équipages n'avaient plus de vivres que pour vingt-un jours. L'expédition retourna pour la troisième fois à Timor, où Baudin succomba le 2 septembre 1803. Le capitaine Millius, qui le remplaça, ramena les corvettes en Europe, et entra dans le port de Lorient le 25 mars 1804.

Péron fut chargé de rédiger le voyage; mais il mourut en 1810, avant d'avoir achevé le deuxième volume. M. Freycinet, qui le termina, a rédigé aussi toute la partie hydrographique, qui forme un troisième volume.

XXXVIII. DAVID PORTER.

1812 - 1814.

Iles Nouka-Hiva. — Guerres avec les naturels. — Fondation de Madisonville.

L'expédition du capitaine américain Porter dans l'océan Pacifique fut spécialement dirigée contre la marine anglaise, dans la première guerre des États-Unis contre la Grande-Bretagne. Cependant le long séjour de Porter dans l'île Nouka-Hiva lui ayant permis de recueillir des renseignements curieux sur cette île encore peu connue, ce voyage ne fut pas perdu pour la science, et nous allons en reproduire les traits essentiels.

Le capitaine Porter quitta les États-Unis le 28 octobre 1812, avec l'*Essex* sous ses ordres, bâtiment de guerre monté par un équipage de trois cent dix-neuf hommes. Le 12 décembre, à la hauteur des îles du Cap-Vert, il s'empara d'un paquebot anglais chargé de 55,000 livres sterling (1,375,000 francs). Quelques jours après, l'*Essex* prit le schooner l'*Élisabeth*, et fit route vers la mer du Sud, dans le but d'y saisir les baleiniers anglais qui fréquentent les îles Galapagos. Le cap Horn fut en conséquence doublé le 14 février 1813. Après une courte relâche à Valparaiso et sur les côtes du Pérou, Porter atteignit les îles Galapagos le 17 avril. Il parcourut ces terres desséchées sans y trouver d'autres êtres vivants que les tortues gigantesques et les gros ignames signalés par Cowley et par Rogers. Cependant, le 29 avril, il aperçut trois navires, qu'il captura facilement, et quitta avec sa petite flottille les Gala-

pagos, que les Espagnols appellent *les Iles enchantées*, à cause de la difficulté d'en sortir. Il y revint cependant le 9 juillet, après une relâche à Tumbez, et y prit encore trois bâtiments ennemis. Il fit route ensuite, avec ses prises, vers les îles Nouka-Hiva, où il arriva le 23 octobre. Il s'approcha d'abord de Poua-Poua, et eut quelques relations avec les naturels, qu'il parvint à rassurer à l'aide d'un Taïtien qui se trouvait parmi l'équipage de l'*Essex*. Des échanges se firent avec bonne foi; mais le ressac empêcha de mouiller sur l'île, et le lendemain Porter fit porter sur Nouka-Hiva, l'île Washington de son compatriote Ingraham, à laquelle il jugea à propos de donner en outre le nom de *Madison*.

Le 25 octobre l'*Essex* et ses prises mouillèrent dans la baie de Taïo-Hae. Porter fut fort étonné de trouver sur cette île deux compatriotes qui s'étaient fait mettre à terre pour y recueillir du bois de sandal pendant que leur navire, qui devait les prendre au retour, continuait son voyage en Chine. Un déserteur anglais nommé Wilson, qui vivait aussi à Nouka-Hiva depuis quelques années, et qui avait adopté les mœurs du pays, leur servit d'interprète avec les naturels. Ceux-ci, rassurés par Wilson, s'étaient rassemblés sur la plage et témoignaient leur admiration pour les étrangers qui débarquaient militairement au son du tambour. Les hommes et les femmes qui se pressaient autour des Américains ne démentaient pas les brillants portraits des précédents navigateurs. Des relations amicales s'établirent sans peine, et les insulaires se montrèrent particulièrement désireux des dents de baleine.

Nouka-Hiva était alors occupée par plusieurs tri-

bus ennemies en guerre les unes avec les autres, et la tribu voisine des Hapas menaçait d'une destruction prochaine celle des Taiis, que commandait Keata-Nouï. Le vieux chef réclama la protection de Porter pour exterminer ses ennemis. Porter lui promit d'établir une paix solide entre lui et ses voisins; et si les Hapas n'acceptaient pas ses propositions, il s'engagea à lui servir d'auxiliaire.

Après avoir ainsi rassuré le chef des Taiis, le capitaine américain s'établit sur la plage, à portée des navires, et fortifia son petit camp par quelques canons et par des travaux de terrassement. Il fit ensuite des propositions de paix aux Hapas, auxquelles ceux-ci répondirent si insolemment, brûlant et ravageant les arbres à pain jusque sous les yeux des Américains, qu'il fallut céder aux instances de Keata-Nouï. Un canon fut transporté avec une adresse merveilleuse, par les Taiis, sur la montagne voisine, et le lendemain fut désigné pour l'attaque générale. Mais cette démonstration n'effraya point les Hapas, dont le chef vint même au camp américain pour examiner l'effet des *bouhis* (fusils). Porter fit éprouver devant lui la portée des fusils et la puissance destructive des canons. Le chef sauvage fut étonné; mais, rassuré par le petit nombre des étrangers, il partit en disant qu'il voulait tenter le sort des armes.

Le lendemain, quarante Américains, armés de fusils et suivis de leur canon, chassèrent les Hapas de leurs montagnes et s'emparèrent de leur forteresse. La tribu s'avoua vaincue, et Porter lui accorda la paix, à la charge de fournir chaque semaine aux étrangers une contribution de cochons et de fruits.

Les tribus environnantes suivirent l'exemple des Hapas, à l'exception de la plus puissante et la plus éloignée, celle des Taï-Piis, qui traita les autres de lâches et d'imbéciles.

En attendant l'occasion de réduire les Taï-Piis, Porter s'établit commodément dans son fort. Les tribus qui lui fournissaient, chacune à son tour, les provisions de la semaine, s'entendirent pour élever un petit village qui fut appelé Madisonville; et le 19 novembre le capitaine américain prit possession de l'île, au nom de son gouvernement, par une sérieuse et solennelle déclaration, qui n'avait guère plus de valeur que la plantation de croix des Espagnols, ou le poteau avec la planche de métal gravée des navigateurs anglais.

Cependant les Taï-Piis devenaient de plus en plus inquiétants, et répondaient à des messages de paix par des menaces de détruire entièrement tous les *lézards blancs* (les Américains), incapables de supporter la moindre fatigue et de franchir les montagnes sans l'assistance des Indiens. Il fallait marcher en force contre cette tribu belliqueuse. Après une descente qui n'eut pas de résultats, Porter se vit contraint de les attaquer par terre à la tête de deux cents fusiliers. Les braves Taï-Piis ne purent résister à cette terrible mousqueterie; leur village fut pris, saccagé, brûlé, et ils s'estimèrent heureux d'obtenir la paix au prix de quatre cents cochons et en s'engageant à fournir les provisions hebdomadaires, comme les autres tribus.

Dès ce jour l'île entière appartint au capitaine américain, qui put observer avec soin les mœurs des naturels et les décrire dans sa relation. Mais



ses navires étaient réparés, ses hommes frais et dispos, le 10 décembre il remit à la voile, laissant à Nouka-Hiva trois de ses prises, confiées à la garde du lieutenant Gamble. Mais il ne put regagner les États-Unis sans accident : le 28 mars 1814 l'*Essex* fut combattu et pris par deux frégates anglaises, dont l'une était commandée par un ami particulier de Porter. Cependant le brave Américain ne fut pas emmené prisonnier en Angleterre; il réussit à s'échapper dans une chaloupe et à gagner la ville de New-York, où la renommée de ses exploits lui valut un accueil presque triomphal.

Quant au lieutenant Gamble, il fut plus malheureux encore : le traître Wilson indisposa d'abord les naturels, qui cessèrent de payer le tribut; d'un autre côté l'équipage se révolta, jeta les officiers dans une chaloupe et partit avec le pavillon anglais. Gamble, resté avec deux navires et dix hommes seulement, brûla un de ses bâtiments et regagna avec l'autre les îles Sandwich, où il fut capturé par une corvette anglaise. Quelques Américains restés dans le fort de Madison furent massacrés par les naturels que poussait Wilson, et Madisonville abandonnée tomba bientôt en ruine. La végétation vigoureuse du sol a recouvert ces débris de l'établissement de Porter, de sorte qu'aujourd'hui l'œil du voyageur n'en aperçoit plus les moindres vestiges.

XXXIX. KOTZEBUE. — PREMIER VOYAGE.

1815–1818.

Ile Waïhou. — Penrhyn. — Iles Souvaroff et Koutousoff. — Iles Radak. — Histoire du Carolin Kadou. — Retour aux Iles Radak.

Le capitaine russe Kotzebue avait déjà fait un voyage autour du monde, lorsque le comte de Romanzoff fit équiper à ses frais le *Rurick,* joli navire à deux mâts armé de huit canons, dont il lui confia le commandement pour explorer la mer du Sud et tenter le passage au N.-O. Le *Rurick* mit à la voile de Cronstad le 30 juillet 1815; le 21 septembre il traversa le détroit de Gibraltar, et le 22 janvier 1816 il fit son entrée dans l'océan Pacifique en doublant le cap Horn. Kotzebue relâcha ensuite à Talcahuano du Chili, et continua sa route au commencement du mois de mars. Le 25 il eut connaissance de l'îlot aride et désert de Salas-y-Gomez, et le 28 il s'avança vers l'île voisine de Waïhou, comptant sur l'accueil amical qu'y avaient reçu Cook et Lapérouse. Il fut trompé dans son attente. Les naturels allèrent d'abord au-devant de lui gaiement avec des fruits et des racines; mais à peine descendus à terre, les Russes furent cernés, harcelés et volés si impudemment, qu'il leur fallut se défendre à coups de fusil et se rembarquer au plus vite pour échapper aux grêles de pierres dont ils étaient assaillis. Durant cette courte visite, Kotzebue eut à peine le temps de remarquer que les gigantesques statues de pierre n'existaient plus.

Le 16 mars le capitaine russe reconnut l'île basse

nommée Honden par Schouten, qu'il appela *Doubtful*, pour exprimer sans doute que c'était bien la même île. Quelques jours après il découvrit une terre longue de trois milles, verte et fertile, mais sur laquelle il ne trouva point d'habitants; elle fut appelée *Romanzoff*. Le 22, une autre île, également déserte, avec un lagon au milieu, fut baptisée *Spiridoff;* mais Schouten l'avait vue avant Kotzebue; c'était l'île Oura de l'archipel Pomotou. Il aperçut ensuite la chaîne des îlots Vliegen, et découvrit un groupe de petites îles semblables aux précédentes, d'environ treize milles de longueur, auquel il imposa le nom de *Krusenstern*.

Après être sorti des îles de corail de l'archipel Pomotou, le *Rurick* fit route vers les îles Penrhyn, que leur découvreur, le capitaine Sever, n'avait aperçues que de loin. Le 1er mai 1816, Kotzebue atteignit ce petit groupe, qu'il reconnut être de la même nature que les îles Pomotou, c'est-à-dire formé d'îlots liés entre eux par des récifs. Un grand mouvement se manifesta aussitôt sur la plage : toutes les pirogues de l'île se lancèrent à la mer et s'approchèrent du *Rurick*, pendant que les naturels, une branche de palmier à la main, chantaient un air triste et mélancolique. Le capitaine fit ranger la petite flottille d'un seul côté de son navire, dans la crainte d'une surprise, et les échanges s'établirent, par le moyen d'une corde, de la manière la plus bruyante et la plus tumultueuse. Enhardis par leur nombre, les sauvages se montrèrent bientôt voleurs et de mauvaise foi; ils agitaient leurs lances avec force et poussaient des clameurs menaçantes. Pour en finir, Kotzebue fit tirer un coup de fusil chargé

à poudre. En un clin d'œil tous les sauvages sautèrent à l'eau comme des grenouilles et disparurent en plongeant. Un calme profond et subit succéda à l'affreux tumulte qui s'élevait des pirogues, jusqu'à ce que peu à peu les têtes effarées des plongeurs reparussent à la surface de l'Océan. Cette leçon les rendit plus tranquilles, et l'on reprit les échanges, dans lesquels ces insulaires paraissaient préférer à tout les clous et les morceaux de fer. Kotzebue compare ces peuples aux naturels de Nouka-Hiva. Ils ne se tatouent pas, mais ils se sillonnent le corps de larges cicatrices. Leurs ongles étaient fort longs : ceux des chefs de pirogues surtout dépassaient le doigt de plus de trois pouces. Au moment de son départ, Kotzebue compta trente-six pirogues montées par trois cent soixante hommes. Ce nombre l'effraya, et il renonça au débarquement par prudence.

Le *Rurick* poursuivit sa route vers le Kamtchatka, et le 21 mai il tomba sur un groupe d'îles dont la reconnaissance est une des parties les plus intéressantes de ce voyage. On vit d'abord une chaîne d'îlots réunis circulairement par des récifs de corail. La plage était abritée par de verdoyants bouquets de cocotiers, et les naturels se montraient en grand nombre sur la grève. Un canot léger et conduit avec habileté s'avança bientôt près du *Rurick*. Les neuf insulaires qui le montaient apportaient des fruits avec eux et invitaient les Russes à les visiter. Ils étaient tous sans armes, et leur physionomie douce et affable différait essentiellement des sauvages habitants de Penrhyn. Ils contemplaient le navire avec un naïf étonnement, et s'entretenaient

à ce sujet avec une extrême vivacité. Comme ils ne pouvaient se décider à venir à bord, la chaloupe fut envoyée vers eux; mais ils s'enfuirent en toute hâte en jetant des fruits de pandanus dans l'embarcation russe. On admira longtemps la légèreté des pirogues, qui filaient comme le vent, à l'aide d'une voile de nattes taillée en triangle rectangle et placée de manière qu'un des angles aigus était en bas. Ces insulaires étaient de couleur noire, d'une taille mince et élevée. Leurs cheveux lisses et noirs étaient gracieusement ornés de fleurs. Ils portaient au nez et au cou un grand nombre d'ornements. Ils étaient vêtus de nattes travaillées avec soin, qui descendaient de la ceinture au genou.

Le ressac empêchant les Russes de descendre à terre, le *Rurick* fut dirigé vers un petit groupe voisin séparé du premier par un étroit canal. Celui-ci, quoique fertile et couvert de cocotiers, semblait inhabité. Kotzebue nomma le premier *Koutousoff*, et le second *Souvaroff*, et continua sa route vers le Kamtchatka, se proposant de revoir ses découvertes à son retour. Les indigènes appellent ces groupes *Oudirick* et *Tagai*. Ils sont composés chacun de quatre îlots, et font partie du vaste archipel des Carolines.

Quarante-cinq jours après, les Russes atteignirent le havre de Saint-Pierre et Saint-Paul au Kamtchatka. Nous ne suivrons pas l'intrépide navigateur dans son exploration du détroit de Behring: cette partie de ses travaux se trouvera écrite à sa place dans notre *Histoire des voyages au pôle Nord*. Nous dirons seulement ici, en peu de mots, qu'après avoir découvert le détroit et la baie qui portent

son nom, le capitaine Kotzebue, chassé par la saison rigoureuse, gagna Ounalaska le 6 septembre, et se rendit aux îles Sandwich, après avoir relâché quelques jours sur la côte de Californie, au port San-Francisco. Son séjour à Hawaii et à Oahou fut sans doute marqué par des observations intéressantes; mais elles ne sont pas consignées dans la relation de ce premier voyage. Le spirituel voyageur s'en est bien dédommagé dans l'histoire de sa deuxième expédition.

En quittant les îles Sandwich, Kotzebue se dirigea vers les groupes qu'il avait découverts précédemment. Le 1er janvier 1817 il aperçut l'île Miadi, qu'il appela *île du Nouvel-An*. Elle était habitée, et les naturels qui se détachèrent de la plage, dans leurs pirogues, étaient absolument semblables à ceux des îles Koutousoff et Souvaroff.

Enchanté de sa découverte, Kotzebue renonça à reconnaître les îles Koutousoff, dans l'espoir que l'île du Nouvel-An faisait partie d'un groupe plus considérable. Cet espoir ne fut pas trompé : dès le 4 janvier il aperçut une longue chaîne de petites îles boisées, jointes les unes aux autres par des récifs. Le 6 janvier, il réussit non sans peine à pénétrer à travers les récifs qui forment une chaîne circulaire autour du groupe, et il commença son exploration de l'O. à l'E. Il se dirigea d'abord sur la quatrième île, où l'on distinguait de la fumée et des figures humaines. Le lieutenant Schischmareff y descendit avec des présents. D'abord les naturels s'enfuirent tous dans les bois; puis un vieillard s'avança vers le Russe avec un jeune homme et une jeune femme, une branche d'arbre à la main, en répétant

le mot *aïdara* (ami). L'officier répondit *aïdara*, et ces préliminaires de paix furent suivis de la part des indigènes du don de leurs colliers et des fleurs qui ornaient leurs têtes. Quelques clous offerts par le Russe achevèrent de conquérir l'amitié des sauvages, qui firent éclater leur joie par des cris et des gestes affectueux. Tous les habitants de l'île accoururent alors. Les hommes et les femmes étaient remarquables par leur propreté : ils étaient peints en bleu foncé sur diverses parties du corps; ils avaient des colliers de coquillages et des bouquets de fleurs sur la tête. La figure de ces bons sauvages, qui appartenaient évidemment à la même race que les naturels des îles Koutousoff, respirait la douceur et la cordialité. Le chef reçut les Russes dans sa hutte, espèce d'appentis soutenu par quatre poteaux, et sa femme leur offrit une liqueur exprimée des fruits de pandanus. Le mot *aïdara* fut souvent prononcé dans cette conférence, et ce fut encore l'adieu que s'échangèrent les sauvages et les Russes lorsque ceux-ci regagnèrent le bâtiment.

Le lendemain Kotzebue était descendu sur la cinquième île, où il n'avait point trouvé d'habitants, lorsque deux pirogues montées par vingt-cinq naturels, qui paraissaient des marins expérimentés, s'avancèrent vers la plage où il se trouvait. Quatre des sauvages se jetèrent à la nage avec des fruits. Celui qui guidait la marche était un grand et bel homme d'environ trente ans. Il avait la tête ornée de fleurs, et son corps tatoué ressemblait à une armure ciselée. Il s'avança majestueusement en répétant le mot *aïdara*. Ses compagnons et lui prirent place sur un tapis étendu à terre et se livrèrent à une foule de

questions que Kotzebue ne pouvait comprendre. A chaque objet qui excitait son étonnement, le jeune chef, nommé Rarik, proférait un *oh!* retentissant, que répétaient ses trois compagnons, et auquel répondaient, comme un écho lointain, ceux qui étaient restés dans les canots. Le don de quelques ciseaux et de petits ustensiles en fer arracha à ces bons sauvages une multitude de oh! prolongés, et cimenta les bases d'une inaltérable amitié. Rarik monta ensuite dans la chaloupe pour accompagner Kotzebue sur les autres îles; mais quand il se vit seul au milieu des Européens, la peur le prit, et il s'élança dans la mer avec ses trésors. A peine eut-il regagné sa barque, que l'embarcation vira de bord et regagna l'île d'où elle était venue. Kotzebue continua son exploration le lendemain, en visitant la treizième île, qui lui parut inhabitée, et quelques îles voisines.

Le 20 janvier le navire fut conduit devant l'île principale du groupe. C'était là que demeurait Rarik : il vint rendre visite à Kotzebue en grande toilette de fleurs et de coquillages. Arrivé sur le pont, son étonnement à la vue de tant de choses extraordinaires s'exprima par des rires, des gambades et des cris de oh! de plus en plus retentissants. Il invita son ami à le suivre à son habitation, qui était la plus grande de l'île. Kotzebue rencontra sur cette île un vieillard intelligent, nommé Laguediak, qui devint aussi son ami, et qui lui donna une foule de détails sur son pays. Il lui apprit que l'île s'appelait *Otdia*, ainsi que toute la chaîne d'îlots qui s'y rattachent, et lui fit faire de rapides progrès dans la langue indigène.

Kotzebue, enchanté de cette hospitalière réception, voulut se montrer reconnaissant. Il laissa à Laguediak un coq et une poule. Il fit aussi préparer un terrain et semer des graines utiles, avec l'aide du naturaliste de l'expédition, le savant Chamisso. Il fit entendre à Laguediak et à Rarik que ces graines produisaient des fruits bons à manger, et que le jardin appartenait à eux seuls. Mais dès la première nuit les rats, qui pullulent sur l'île, avaient tellement ravagé les plantations, qu'il fallut recommencer et poser des sentinelles pour chasser cette race de rongeurs affamés.

Tous les îlots de ce groupe sont très-peu habités, ce qui fit croire à Kotzebue que ces îles à base de corail sont récemment fécondes et habitées depuis peu. Sur un des îlots, où résidait un chef nommé Langin, la population se bornait à quatre personnes, y compris lui et sa femme. Après avoir recueilli de son ami Laguediak tous les renseignements que celui-ci put lui donner sur les groupes voisins, Kotzebue reçut les adieux de ses amis, et mit à la voile le 6 février, en donnant à ce groupe, qui compte soixante îlots, le nom d'*archipel Romanzoff*, quoiqu'il sût fort bien que le nom indigène était Otdia.

Le lendemain il reconnut le groupe *Eregup*, composé de quinze îlots, habité seulement par trois personnes, et le nomma *Tchtschahoff*.

Le 10 février les Russes découvrirent les îles *Kawen*, chaîne semblable aux précédentes, à l'extrémité S. des groupes; Kotzebue fut reçu aux cris de *aïdara!* et le *tamon* ou chef, nommé Labadeny, le transporta sur ses épaules, de la chaloupe sur la

plage. Les manières de ces sauvages étaient douces et cordiales. L'île était bien cultivée, et la variété des plantations lui donnait l'aspect d'un jardin anglais. Sur un autre îlot du groupe nommé *Airick* par les naturels, le capitaine russe fut présenté à une vieille et respectable reine, à qui l'étiquette défendait sans doute de parler, car elle ne répondit rien au discours de Kotzebue. La sœur du tamon, après cette cérémonie, le régala d'une pantomime mêlée de chants, dans lequel le nom de *Totabou* (Kotzebue) était fréquemment répété.

Les habitants des îles Kawen connaissaient Rarik et Languediak, d'où l'on conclut que les insulaires de ces différents groupes avaient de fréquents rapports. Les îles Kawen furent nommées *Araktsckejef*, et l'on poursuivit l'exploration des chaînes voisines.

Le groupe d'*Aur*, composé de trente-deux îlots, se présenta le premier. Près de l'île principale, Kotzebue, à l'aide du peu de mots qu'il savait de la langue indigène, eut des relations amicales avec les naturels qui montèrent à bord. Il remarqua parmi eux deux sauvages tatoués différemment des autres, et qui paraissaient étrangers. L'un d'eux, nommé Kadou, âgé d'environ trente ans, d'une figure intelligente et agréable, plut beaucoup à l'officier russe. « Je lui donnai quelques morceaux de fer, dit Kotzebue; mais il ne témoigna pas les mêmes transports de joie que ses compagnons. Il se tenait assidûment près de moi. Au moment où le soleil se couchait, et comme nos hôtes avaient pris congé de nous, il me prit en particulier, et, à mon grand étonnement, il m'exprima le désir de rester avec moi et de ne plus me quitter... Kadou eut à peine

obtenu cette permission, qu'il se retourna vers ses camarades qui l'attendaient dans leurs pirogues, et leur déclara son intention de rester à bord du vaisseau. Les naturels, étonnés de cette résolution, s'efforcèrent en vain de la combattre : à la fin, son compatriote Edok vint à lui, lui parla longtemps d'un ton sérieux, et, ne pouvant le convaincre, essaya de l'emmener par force; mais Kadou repoussa son ami vigoureusement, et les pirogues s'éloignèrent. Il passa la nuit à côté de moi, fort honoré d'être couché près du tamon du navire, et se montra enchanté du parti qu'il avait pris. »

Kadou était né dans l'île Iouli des Carolines, située à plus de trois cents lieues des îles Aur. Occupé à pêcher au large avec Edok et deux autres insulaires, il avait été surpris par une violente tempête. Ces malheureux battirent la mer pendant huit mois. Ils ne manquèrent point de poisson, mais la soif les fit horriblement souffrir. Quand l'eau de pluie était épuisée, Kadou, qui était le plus habile plongeur des trois, descendait au fond de la mer, où l'on sait que l'eau est moins salée, et rapportait de l'eau avec une noix de coco, munie seulement d'une petite ouverture. A la vue des îles Aur, ils étaient si abattus, qu'ils n'en ressentirent aucune émotion. Plusieurs pirogues vinrent à leur secours et les transportèrent sans connaissance sur le rivage. Les ustensiles de fer que les naufragés avaient avec eux éblouirent les sauvages, qui étaient sur le point de tuer ces malheureux pour s'enrichir de leurs dépouilles, lorsque le tamon vint à temps pour leur sauver la vie. Kadou lui offrit ses trésors, mais le généreux tamon les refusa, et défendit sous peine

de mort de faire le moindre mal aux étrangers. Il les accueillit ensuite chez lui et se prit d'une affection particulière pour Kadou. Il y avait trois ans que cet événement s'était passé, lorsque le *Rurick* parut à Aur. Kadou était dans les bois : on courut le chercher aussitôt pour avoir l'explication d'un phénomène si étrange, attendu qu'il était un grand voyageur et qu'il passait pour un homme d'un vaste savoir. Comme il avait déjà vu des vaisseaux européens à Iouli, il pressa les insulaires d'aller au *Rurick*, et n'eut pas de peine à les y décider en leur parlant du fer qu'ils y recevraient.

Devenu l'hôte des Russes, Kadou poursuivit avec eux la reconnaissance de ces îles. Près de la pointe N.-O. du groupe Aur, cinq barques sur lesquelles se trouvaient trois tamons, et entre autres Tigedien, le protecteur de Kadou, s'approchèrent du navire. Celui-ci, vêtu d'un habit jaune et coiffé d'un bonnet rouge, se promenait sur le pont avec une gravité comique. En vain ses amis, étonnés d'une pareille métamorphose, lui criaient-ils : « Kadou ! Kadou ! » il ne daignait pas jeter un seul regard sur eux. Kotzebue l'envoya inviter les tamons à venir le visiter. Kadou remplit sa mission avec importance et présenta d'abord à Kotzebue le bon Tigedien, beau vieillard porteur d'une barbe et de cheveux blancs comme la neige. Kadou leur fit les honneurs du navire, et leur en expliqua les détails de la manière la plus gigantesque avec un aplomb imperturbable. Interrogé au sujet de la poudre fine et noire qu'un matelot puisait dans une petite boîte et se fourrait dans le nez, Kadou, sans hésiter, prit la tabatière et débita sur la boîte une foule de

choses merveilleuses; mais quand, pour achever la démonstration, il approcha le tabac de son nez, il jeta bien vite la boîte loin de lui et se mit à éternuer et à crier si fort, que ses auditeurs, effrayés, s'enfuirent de tous côtés; mais, après la première impression, il reprit bientôt son sang-froid et sut tourner la chose en plaisanterie.

Le 12 mars le capitaine russe releva le dernier groupe, nommé *Aïlou*, le plus petit et le plus récemment habité de tous. Kadou y fut reçu en triomphe et porté sur les épaules des bons insulaires. Kotzebue apprit ensuite de Kadou que les divers groupes qu'il venait de parcourir depuis Otdia étaient sous la domination d'un puissant tamon nommé Lamary, et que cet archipel d'îles basses et de récifs était appelé *Radak* par les indigènes: ce sont les îles Marshall de la carte de d'Urville, lesquelles font partie elles-mêmes de l'innombrable archipel des Carolines. Suivant le rapport de Kadou, une chaîne appelée *Ralik* se trouverait sur une ligne parallèle aux îles Radak ou Marshall; mais Kotzebue n'eut pas le temps de reconnaître cette chaîne, qui se compose des groupes Walden, Namou et Otdia.

Le capitaine russe quitta enfin ces îles intéressantes le 13 mars, après avoir constaté le gisement voisin de ses îles Koutouzoff et Souvaroff (Oudirik et Tagai), sur lesquelles il rencontra Lamary, le grand tamon de l'archipel Radak. C'était un homme de trente ans environ, qui se distinguait des autres sauvages par l'élévation de sa taille et la vigueur de ses membres: sa physionomie indiquait de l'intelligence et de la ruse. L'entrevue fut courte, et Kotzebue fit voile vers le nord. Il parvint à Ouna-

laska le 29 avril, explora le détroit de Behring jusque vers le milieu de juillet, et fut forcé de regagner Ounalaska pour y rétablir sa santé délabrée.

Le 18 août 1817, le *Rurick* quitta Ounalaska, toucha une seconde fois aux îles Sandwich, le 1er octobre, et en repartit avec des plantes et des animaux domestiques destinés aux îles Radak. Le 30 octobre il reparut à Otdia. Le bon Laguediak vint aussitôt à bord; à la vue de ses amis, il chanta, dansa, s'abandonna à la joie la plus folle. Il ne restait alors sur l'île que les femmes, les enfants et les vieillards. Rarik et les autres étaient partis à la suite du grand tamon Lamary, pour une expédition contre des îles plus éloignées. Le jardin était presque entièrement détruit par les rats. Le naturaliste Chamisso le remit en état et y sema des plantes nouvelles. Des chèvres et des cochons furent laissés à Laguediak, et on lâcha sur l'île plusieurs chats, qui se jetèrent aussitôt sur leurs ennemis naturels les rats, à la vive satisfaction des sauvages. Kadou demanda à rester sur cette île, prétendant avoir appris que le petit enfant qu'il avait laissé à Aur courait les bois toute la journée, appelant Kadou! Kadou! et qu'il ne pouvait dormir la nuit. Son cœur de père n'y pouvait plus tenir. On lui fit sur le navire une collection d'offrandes, et Laguediak rassembla les insulaires pour leur intimer l'ordre de respecter les richesses de Kadou, sous peine d'encourir le courroux de *Totabou.*

Le 4 novembre, le *Rurick* remit à la voile, et les Russes aperçurent le lendemain le groupe *Legiep*, dont les habitants, plus vigoureux et mieux constitués que les autres Radakans, connaissaient déjà

de réputation le *tamon Totabou*. Le 13 on atteignit Gouaham, l'une des Mariannes, où l'on se reposa jusqu'au 29. Le 17 janvier 1818, le *Rurick* relâcha encore à Manille, d'où il repartit le 28. Le 30 mars le capitaine Kotzebue doubla le cap de Bonne-Espérance; il y rencontra le capitaine Freycinet, qui commençait son voyage autour du monde. Enfin, le 30 juin, il atteignit le port de Revel; et le 3 août 1818 il vint jeter l'ancre dans la Neva, en face du palais du comte de Romanzoff.

XL. LOUIS DE FREYCINET.

1817 - 1820.

Australie. — Timor. — Waïghiou. — Iles Carolines. — Mariannes. — Iles Sandwich. — Ile Rose. — Naufrage de l'*Uranie* aux îles Malouines.

L'expédition de la corvette *l'Uranie*, qui dut naissance aux loisirs de la paix de 1815, suivit de près le voyage du *Rurick*. Son but était tout scientifique; le commandant Freycinet devait s'occuper spécialement d'expériences physiques plutôt que de découvertes. Secondé par des savants et des naturalistes de distinction, il mit à la voile de Toulon le 17 septembre 1817, emmenant avec lui sa jeune femme, qui ne craignait pas d'affronter les périls et les fatigues d'une longue navigation. L'*Uranie* passa le détroit de Gibraltar le 5 octobre, et vint relâcher à Rio-de-Janeiro le 6 décembre. Durant le long séjour qu'il fit sur la côte du Brésil, le capitaine français étudia avec soin les mœurs et l'histoire du pays. Ces détails, tout intéressants qu'ils sont, appartiennent spécialement à l'Amérique; c'est

pourquoi, sans nous y arrêter, nous continuerons le récit du voyage.

L'*Uranie* toucha ensuite au cap de Bonne-Espérance, puis à l'île de France, que nous venions de perdre par les traités de 1815, et qui était devenue anglaise sous le nom d'île Maurice. Le capitaine Freycinet quitta cette belle colonie le 16 juillet 1818, relâcha treize jours à l'île Bourbon, et se rendit enfin directement sur les côtes de l'Australie ou Nouvelle-Hollande. Il atteignit la baie des Chiens-Marins de Dampier, dont la côte n'offre que d'immenses déserts de sable sans aucune espèce de végétation. Ce pays désolé nourrit pourtant quelques tribus disséminées de sauvages, aux extrémités grêles, au ventre proéminent, aux cheveux noirs et crépus, race misérable et dégradée, à peine abritée sous quelques broussailles et vivant de la manière la plus abjecte. L'*Uranie* quitta ce sol déshérité le 28 septembre, et vint prendre quelque repos à Timor. La population de cette île se compose de quatre races différentes: les Timoriens proprement dits, nègres bien faits et vigoureux, aux cheveux noirs et frisés; les Malais, qui occupent le littoral; les Chinois, qui habitent dans tous les comptoirs; enfin les Européens, Portugais ou Hollandais. M. Freycinet remarqua chez les Timoriens divers usages, tels que l'attouchement du nez, le tatouage par incision, l'échange des noms, etc., qui indiquent une communauté d'origine avec les peuples de l'Océanie.

L'*Uranie* traversa ensuite les Moluques, et vint explorer les petites îles qui avoisinent la terre des Papous, extrémité N. de la Nouvelle-Guinée. Elle relâcha au havre Rawak, sur l'îlot de ce nom,

près de la grande île Waïghiou. Les Papous de Boni et de Kabareï, race nègre, aux cheveux laineux, au nez gros et écrasé, vinrent trafiquer avec les Français, et se montrèrent aussi timides qu'on les avait dits farouches et belliqueux. Le Papou Srouane devint l'ami et le commensal du capitaine, et les naturalistes purent explorer facilement la contrée. Dans une de ces excursions, ils visitèrent le village de Boni ; mais le Papou Srouane, qui les conduisait, avait donné l'alarme, et les Français trouvèrent toutes les cases désertes. Elles étaient, comme toutes les demeures des Papous, construites sur pilotis au bord de la mer. Pendant le séjour de M. Freycinet à Rawak, le chef de l'île Guébé vint lui rendre visite dans son koro-koro (pirogue) armé. A l'arrivée des étrangers, tous les Papous disparurent épouvantés ; il était facile de voir que les Guébéens ont l'habitude de traiter en despotes les pauvres habitants de Waïghiou.

Le 6 janvier 1819, l'*Uranie* continua sa route; elle longea les îles de l'Amirauté, et entra dans l'archipel des Carolines le 15 février. On reconnut successivement les îles Poulouot et Anet, et le petit groupe des îles Tamatam, Fanendik et Ollap. On vit ensuite à l'horizon quelques prôs (pirogues carolines) à la construction élégante et légère. Poussés par leur voile triangulaire, ces jolis bateaux arrivèrent rapidement près de la corvette, et les sauvages montèrent à bord. Ils s'y conduisirent avec réserve et d'une manière honnête : ils sont vigoureux, gais et intelligents.

Après avoir exploré quelque temps ces petites îles sans y relâcher, M. Freycinet se rendit aux Ma-



Baptême de Karaï Mokou à Hawaii

riannes, colonie dont il fait, suivant son habitude, une longue et savante description historique, en résumant les récits de tous les voyageurs qui ont touché sur ces îles. Comme nous avons déjà fait ce travail à l'article de chaque voyageur, nous omettrons à dessein cette partie du voyage de M. Freycinet, et nous le suivrons tout de suite à l'île Hawaii, où il arriva le 6 août 1819. Le grand roi Tamea-Mea venait de mourir, et l'île était en proie à des divisions intestines. L'autorité du prince royal Rio-Rio était contestée; l'Anglais Young, octogénaire à cette époque, et qui avait été si longtemps le ministre et l'ami du roi, supplia le capitaine français d'intervenir et de ramener la concorde parmi les chefs désunis. M. Freycinet consentit à entreprendre cette œuvre d'humanité, et sa harangue pleine de bon sens et d'adresse eut le plus heureux succès. Ce discours était transmis à l'assemblée avec une facilité prodigieuse par un Gascon, nommé Rives, qui, de simple mousse, s'était fait médecin et traitait les maladies des pauvres Havaiiens avec un aplomb effrayant. C'était lui qui avait soigné le feu roi dans sa dernière maladie.

Les jeunes Français de l'*Uranie* virent aussi le roi Rio-Rio; il était vêtu d'un uniforme et d'un chapeau d'officier général.

Cette relâche fut marquée par un grand événement. Le premier ministre du roi, Karaï-Mokou, homme d'une haute taille et d'une physionomie qui exprimait à la fois l'intelligence et la finesse, demanda à être baptisé par l'aumônier du vaisseau. C'était l'abbé de Quélen, cousin de l'archevêque de Paris, qui procéda à la cérémonie, sur le pont

du vaisseau, avec une simplicité grave et solennelle. Toute la famille royale et les principaux officiers assistèrent à la messe, pendant laquelle le roi demanda une pipe et fuma. » Les reines, dit M. Arago, dessinateur de l'expédition, étaient étonnées du costume brillant du prêtre et de la beauté de l'image de la Vierge qui était placée sur l'autel : chacune d'elles demanda à la baiser. »

La corvette vint ensuite mouiller à Mawi et à Oahou. Partout les Français eurent à se louer des naturels, et les ravitaillements se firent avec facilité. Ils quittèrent les îles Sandwich le 30 août, et firent voile vers Port-Jackson. Le 21 octobre, près des îles Hamoa, on découvrit un îlot inhabité, la seule découverte de l'expédition, qui fut appelé *Rose*, du nom de Mme Freycinet. On reconnut l'île Pylstart; et l'on mouilla enfin, le 18 novembre, à Port-Jackson, cette florissante capitale des établissements anglais en Australie, après avoir traversé l'océan Pacifique sur une étendue de plus de dix-sept cent cinquante lieues depuis les îles Sandwich.

L'*Uranie* partit de Port-Jackson un mois après, et traversa directement la mer du Sud pour gagner le cap Horn. Arrivé dans ces parages, une violente tempête obligea le bâtiment à chercher un abri dans la Baie-Française sur l'une des îles Malouines. Déjà le temps était devenu beau; la brise était douce et bonne, lorsqu'en cherchant l'entrée de la baie, le 14 février 1820, la pauvre corvette se trouva soudainement arrêtée par les pointes d'un rocher. Dès qu'on eut touché, un cri général se fit entendre : « Aux pompes! aux pompes! » Mais il était trop tard. Après douze heures de travail, il fallut renon-

cer à des fatigues inutiles : le navire allait sombrer. C'était au milieu de la nuit, et cependant personne n'avait peur, pas même la femme du commandant. La corvette fut conduite le plus près possible de la côte, et elle fut échouée sur le flanc. Le lendemain on se hâta de chercher un asile à terre. On dégagea le plus qu'on put de pondre et de biscuit, et l'équipage trouva tout de suite pour se nourrir un phoque énorme du poids de 2,000 livres, qu'il fut facile de tuer sur le bord d'un étang où il s'était retiré. La chasse et la pêche pourvurent abondamment aux besoins des naufragés, qui s'établirent sur le rivage sous des tentes assez commodément disposées.

Cependant le temps s'écoulait, et l'hiver de ces climats était proche : on s'occupait déjà de construire un petit bâtiment avec les débris de la corvette, et l'on ne songeait pas sans effroi aux dangers de cette tentative de sauvetage, lorsqu'une voile fut aperçue au large. C'était un navire américain occupé à la pêche sur les îles voisines. Un marché fut bientôt conclu avec le capitaine pour transporter à Rio-de-Janeiro l'équipage de la corvette et les documents de l'expédition. Tout fut prêt pour le départ le 27 avril : on arriva vers le milieu du mois à Rio-de-Janeiro. M. Freycinet y fit l'acquisition définitive du bâtiment américain, qui prit le nom de *la Physicienne,* et ramena les Français dans leur patrie, au port du Havre, le 13 novembre 1820, après une absence de trois ans et deux mois.

XLI. LOUIS-ISIDORE DUPERREY.

1822-1825.

Iles Malouines. — Chili. — Archipel Pomotou. — Taïti. — Waïghiou. — Port-Jackson. — Nouvelle-Zélande. — Rotouma. — Iles Gilbert. Mulgrave, Marshall. — Oualan et ses habitants. — Iles Duperrey, d'Urville. — Hogoleu. — Nouvelle-Guinée. — Havre Doreï.

L'expédition de la corvette *la Coquille* suivit de près le retour de M. Freycinet. Le capitaine Duperrey, qui avait fait partie du voyage précédent, fut nommé commandant de l'expédition. Il avait avec lui, comme second, le savant officier d'Urville, qui devait plus tard lui-même présider à des travaux qui l'ont rendu le digne émule de Cook. La *Coquille* partit du port de Toulon le 11 août 1822, et arriva le 20 du même mois devant l'île de Ténériffe. Pour ne pas se soumettre à la quarantaine à laquelle voulaient le contraindre les autorités de l'île, le capitaine Duperrey s'abstint d'y relâcher, et continua sa route. Des avaries survenues à son bâtiment l'obligèrent à relâcher près de la côte du Brésil, sur l'île Sainte-Catherine, qu'il ne quitta que le 30 octobre, en se dirigeant sur les Malouines.

Le 15 novembre, la *Coquille* mouilla sur l'une de ces îles, dans la baie des Français, par un temps pluvieux et mêlé de bourrasques. Débarqué les jours suivants, M. Duperrey retrouva sur la plage la coque de l'*Uranie*, à demi ensablée, avec des caronades, des caisses en fer, et des débris de toutes sortes. La relâche avait pour but des observations astronomiques, pour lesquelles on abrita la corvette dans l'enfoncement de la baie, non loin des ruines de l'établissement fondé autrefois par Bougainville au

Port-Louis. Pendant les travaux scientifiques, quelques officiers se livrèrent au plaisir de la chasse sur cette terre abondante en gibier de toute sorte. On tua une énorme quantité d'oiseaux, de lapins, de porcs et de taureaux sauvages. MM. d'Urville et Lesson parcoururent l'intérieur de l'île et visitèrent des montagnes de grès blanc d'une nudité aride et sauvage. De vastes prairies aux teintes rougeâtres, un ciel terne et décoloré; au loin, d'énormes cétacés s'ébattant sur la mer, et, sur le sol, des troupes de chevaux au poil long et en désordre, galopant en liberté dans toutes les directions : tel est l'aspect de cette terre inhabitée. Les seuls mammifères indigènes sont le phoque, et leur ennemi, le loup antarctique, carnassier farouche et destructeur, sans cesse à l'affût de sa proie.

Le capitaine Duperrey doubla ensuite le cap Horn, et relâcha quelques jours sur la côte du Chili, dans la baie de Talcahuano. Il visita Concepcion, petite ville de 10,000 âmes, dont les maisons ne sont construites qu'à un seul étage, à cause de la fréquence des tremblements de terre. Les Français reçurent un accueil distingué et cordial des habitants de Concepcion. La corvette prolongea ensuite la côte du Pérou, s'arrêta quelques jours à Calao de Lima, puis à Payta, petit port de mer d'où partirent, en 1595, Alvaro de Mendana et Fernandez de Quiros, pour le voyage de découvertes dont nous avons raconté les curieux événements.

Les Français quittèrent définitivement le continent américain le 22 mars, et firent voile, à l'E.-S.-E., dans la direction des îles Pomotou. Le 22 avril ils découvrirent la terre la plus orientale de

ce groupe, qui fut appelée *Clermont-Tonnerre.* C'est une île basse et boisée de cinq lieues de long environ sur une lieue de large. Ils reconnurent le même jour l'île Serles, puis, le 24, l'île Narcisse, et successivement les îles Manou, Heïou, et enfin Maïtia, qui annonçait le voisinage de Taïti. Le 3 mai les Français aperçurent cette île enchanteresse et se hâtèrent de mouiller dans le havre de Matawaï, près de l'établissement des missionnaires anglais.

Lorsque la corvette française relâcha à Taïti, bien des événements s'étaient passés depuis l'arrivée des ministres. Leur protecteur, le célèbre Pomaré Ier, était mort en 1803; des guerres désastreuses avaient obligé les Anglais à se réfugier à Eïmeo. Mais enfin un avenir plus heureux sembla sourire à la mission. Pomaré II renonça solennellement aux dieux de Taïti en 1812, et son exemple fut suivi par un grand nombre de chefs. Vers la fin de 1814, les missionnaires étaient revenus à Taïti : cinq à six cents chrétiens existaient dans l'archipel, et le nombre des prosélytes augmentait chaque jour. En 1817, l'idolâtrie était presque entièrement extirpée : des catéchismes, des bibles, des grammaires en langue taïtienne, étaient imprimés sur l'île et distribués aux néophytes avides de s'instruire. L'influence religieuse croissait de plus en plus, en affaiblissant le pouvoir despotique du souverain, lorsque Pomaré II mourut, en 1821. Son fils Pomaré III avait été proclamé roi; mais la régence appartenait à sa tante Pomaré-Wahine, qui se montrait rétive à la tutelle des civilisateurs. Tel était l'état de l'île quand les Français y abordèrent. Une assemblée générale des Taïtiens allait ouvrir ses séances : elle

fut précédée du service divin, auquel le lieutenant d'Urville assista.

« Le dessinateur de l'expédition, M. Lejeune, assista seul à la séance du lendemain, où des questions politiques furent soumises à l'assemblée populaire. Elle dura plusieurs heures, pendant lesquelles les chefs prirent tour à tour la parole. Le plus brillant orateur de cette foule était le chef Tati : la principale question agitée fut une capitation annuelle à établir, à raison de cinq bambous d'huile par homme. Ensuite on traita des impôts qui devaient être perçus, soit pour le compte du roi, soit pour le compte des missionnaires. Nous sûmes plus tard que la première question avait été résolue dans le sens affirmatif; mais que la seconde, celle qui concernait les missionnaires, avait été ajournée par eux, dans la prévision d'un échec. Quatre mille personnes environ assistaient à cette espèce de congrès national.

La *Coquille* visita ensuite l'île Bora-Bora, remarquable par son pic élevé dont la cime aiguë se perd au milieu des nuages, et fit route vers la Nouvelle-Irlande. Elle y vint mouiller au port Praslin, après avoir reconnu les îles Bougainville et Bouka de l'archipel Salomon. Les Français eurent de fréquentes communications avec les naturels sauvages de cette grande île. Ces hommes se montrèrent pacifiques mais défiants. L'élève Blosseville (celui-là même qui depuis s'est perdu si malheureusement dans les glaces polaires) fit une excursion jusqu'à leur village. Les sauvages, n'ayant pu l'en dissuader, lui firent voir une espèce de temple garni de plusieurs idoles bizarres qui étaient placées sur une plate-forme entourée de murs.

Le 21 août M. Duperrey fit voile pour Waïghiou; il releva en passant les îles Schouten, et mouilla sur l'île Waïghiou le 6 septembre. On était arrivé depuis deux jours, et les naturels ne s'étaient pas encore montrés. MM. d'Urville et Lesson, curieux d'observer ces sauvages encore peu connus, débarquèrent dans un canot armé de sept hommes. Après une promenade fatigante, par une pluie affreuse, les Français arrivèrent à une case abandonnée bâtie sur pilotis et recouverte de feuilles de latanier. Ils aperçurent à travers les arbres un jeune sauvage qui semblait les épier; plus loin ils trouvèrent une douzaine de cocos fraîchement cueillis, attachés deux à deux, avec un couteau fiché dessus. C'était sans doute une offre discrète du jeune invisible : ils firent honneur aux fruits rafraîchissants, et bientôt le Papou s'avança lui-même et vint leur donner la main en disant : *Bangous!* (bon!) et en indiquant par signes que c'était lui qui avait placé là les cocos à leur intention. Cette attention délicate fut récompensée par le don d'un collier et de pendants d'oreilles, qui achevèrent de gagner le cœur du sauvage. « Je rejoignis enfin le canot pour prendre mon dîner, dit M. d'Urville; ce fut avec joie que j'y trouvai dix à douze Papous jouant et mangeant avec nos canotiers, comme s'ils étaient d'anciennes connaissances. Ils m'eurent bientôt environné en répétant : *Capitan, bangous!* et en me faisant toutes sortes d'amitiés. Ces hommes sont en général d'une petite stature, d'une complexion grêle et débile, sujets à la lèpre; leurs traits ne sont pourtant point disgracieux; leur organe est doux, leur maintien grave, poli, et même empreint d'une

certaine mélancolie habituelle bien caractérisée. »

En retournant à bord, M. d'Urville rencontra une autre troupe de naturels qu'il engagea à venir au navire le lendemain. Ils n'y manquèrent pas, et leur conduite fut constamment honnête et paisible. Deux jours après la course de M. d'Urville, M. de Blosseville alla visiter le rajah de l'île, dans la baie du Sud, où il trouva une population également douce et timide. Le rajah vint lui-même à bord de la *Coquille*, et offrit au capitaine Duperrey deux beaux oiseaux de paradis. Avant de quitter cette île curieuse, les Français visitèrent un village situé à l'E., et y remarquèrent une sorte de chapelle meublée de plusieurs effigies difformes, peintes de diverses couleurs et ornées de plumes et de nattes. On ne put rien savoir, d'ailleurs, sur le culte rendu à ces espèces d'idoles.

Le 16 septembre la corvette appareilla pour l'île Bourou. De là elle se rendit à Amboine, et enfin à Port-Jackson dans la Nouvelle-Galles-du-Sud (Australie). L'infatigable M. d'Urville explora, avec M. Lesson, les Montagnes-Bleues et les plaines de Bathurst; après quoi M. Duperrey quitta cette relâche et fit route vers la Nouvelle-Zélande, emmenant avec lui, à la prière de M. Marsden, chef de la mission établie sur cette île, le révérend Clarke et sa famille, ainsi que deux Nouveaux-Zélandais qui voulaient retourner dans leur patrie. Le 2 avril 1824, la corvette française mouilla dans la Baie des Iles devant le village de Paroa, où commandait un puissant chef nommé Shongui. Plus de quatre cents Zélandais vinrent entourer le bâtiment dans leurs pirogues, et à l'aide de Shongui les relations les

plus amicales s'établirent en peu de temps. Les habitants de cette vaste baie paraissaient avoir du respect pour les missionnaires, mais ils semblaient peu disposés à adopter leurs principes religieux. Ces peuples guerriers et sanguinaires ne cherchant, dans leurs relations avec les Européens, qu'à se procurer de la poudre et des armes à feu, dont ils savent déjà fort bien se servir. Le chef Touaï se prit d'amitié pour M. d'Urville, et lui procura une foule de documents pleins d'intérêt. Cet officier reçut aussi un bon accueil à Paï-Hia du chef Tekoke, et à Mata-Ouwi, où le missionnaire Kendall vivait sous la protection d'un chef puissant nommé Pomaré.

Après avoir relevé le plan de la Baie des Iles, M. Duperrey quitta la Nouvelle-Zélande, en se dirigeant vers le nord. Le 1er mai il parut devant l'île Rotouma, découverte, mais non visitée, par le capitaine Wilson en 1797. Les naturels montèrent sur le bâtiment au nombre de plus de cent. Ce sont des hommes de taille ordinaire, bien faits, d'une physionomie douce, prévenante et pleine d'enjouement. Ils portent leurs cheveux longs et relevés en grosse touffe sur le derrière de la tête. En montant à bord, ils dénouèrent leurs cheveux et les laissèrent épars sur leurs épaules : c'est l'hommage qu'ils rendent à leurs chefs. Leurs vêtements se composent de nattes très-belles et très-fines. Ils montrèrent le plus grand empressement à procurer aux navigateurs tous les rafraîchissements dont ils avaient besoin. Malgré leurs formes douces et respectueuses, il y avait des voleurs parmi eux, et comme le nombre des larcins s'augmentait d'une manière effrayante, il fallut fustiger les coupables à coups de corde et

les chasser honteusement. Cette scène se passait au milieu des éclats de rire des naturels, et les fustigés étaient les premiers à rire de leur mésaventure.

Au milieu des naturels se trouvaient quatre Européens qui avaient déserté quelque temps auparavant le baleinier *le Rochester*, mouillé sur cette île. Ils s'étaient mariés, et avaient adopté les mœurs des indigènes, dont il était difficile de les distinguer au premier abord, car ils étaient vêtus, tatoués et barbouillés de poudre jaune comme eux. Cependant on les reconnaissait bientôt à leur peau plus blanche et à leur physionomie plus intelligente. Ces hommes étaient contents de leur sort, et ils comptaient finir leurs jours à Rotouma, où la vie était douce et facile. L'un d'eux, pourtant, nommé William John, tonnelier de son état, demanda et obtint de rester à bord de la *Coquille*. A cette nouvelle, le chef de l'île fut au désespoir : il pleura, se lamenta; puis, voyant que ni ses larmes ni ses prières ne faisaient rien sur l'ingrat John, il alla supplier le capitaine de le renvoyer du bâtiment. Il ne se consola que lorsqu'on lui remit, à la place de John, deux Anglais pris à Port-Jackson, qui demandaient à rester à Rotouma. Il les embarqua sur-le-champ dans sa pirogue, de crainte qu'ils ne vinssent à changer d'avis. L'Anglais John fournit à M. Lesson, sur ces peuples, des renseignements pleins d'intérêt, dont ce savant a fait le sujet d'un mémoire particulier.

Après avoir quitté Rotouma, la *Coquille* reconnut l'île Saint-Augustin de Maurelle, puis l'île Drummond. Plusieurs pirogues se détachèrent de cette dernière île, et l'une d'elles, montée par trois naturels, accosta après un moment d'hésitation. Ces

hommes avaient le teint très-foncé : leurs traits étaient disgracieux, leurs membres grêles, et leur physionomie annonçait peu d'intelligence. Aucun d'eux n'était tatoué, et pour toutes provisions ils n'apportaient que quelques tridacnes, qu'ils échangèrent contre des couteaux et des hameçons. Au bout d'une demi-heure ils regagnèrent leur île. Plus loin on vit l'île Sydenham, dont les habitants paraissent être les mêmes peuplades que ceux de Drummond ; puis Henderville, sur laquelle on aperçut un grand nombre de naturels entièrement nus; les femmes ne portaient qu'un court tablier. M. Duperrey releva successivement les îles Woodle, Hupper, Hall, Knox, Charlotte, Matthews, qui toutes appartiennent à l'archipel Gilbert; puis les îles Mulgraves et les îles Marshall.

Le 3 juin 1824, M. Duperrey atteignit l'île *Oualan*, aperçue en 1804 par un capitaine américain, mais sur laquelle aucun Européen n'avait encore débarqué. A peine le bâtiment fut-il à l'ancre, que les officiers français et le capitaine lui-même descendirent successivement à terre. Ils furent bien accueillis par ces hommes, simples et bons, qui leur offrirent des noix de cocos et des fruits à pain, et qui les conduisirent, à travers les sites les plus pittoresques, à un îlot voisin nommé *Leilei*, où résidait le grand chef ou *uross-tôn*, comme ils l'appellent. M. d'Urville peint de la manière suivante leur arrivée devant Leilei : « Nous flottions paisiblement au milieu d'un spacieux bassin que ceignaient les verdoyantes forêts du rivage. Derrière nous s'élevaient les hautes sommités de l'île couvertes de tapis épais de verdure, au-dessus desquels s'élançaient les tiges

élégantes et mobiles des cocotiers. Devant nous surgissait, au milieu des flots, la petite île de Leilei, entourée des jolies cabanes des insulaires et couronnée par un monticule de verdure... Qu'on joigne à cela une journée magnifique, une température délicieuse, les cris de joie et d'admiration des sauvages, et l'on pourra se faire une idée des sentiments qui remplissaient nos âmes, dans cette sorte de marche triomphale, au milieu d'un peuple simple, paisible et généreux. »

Plus de huit cents naturels couvraient la plage de Leilei, devant un village composé de belles cases avec des rues bien pavées. Les hommes étaient rangés d'un côté, les femmes de l'autre : cette foule était alors silencieuse et grave. Deux chefs ou *uross* vinrent prendre nos voyageurs par la main et les conduisirent à l'audience de l'uross-tôn, dans une grande case ouverte de tous côtés. La foule se tint respectueusement en dehors. « Au bout de quelques instants nous vîmes paraître ce haut personnage, dit M. d'Urville. Son corps affaissé, son air décrépit, son état de maigreur extrême, annonçaient un octogénaire. A son approche, par un mouvement involontaire de politesse, nous nous levâmes tous pour le recevoir ; mais un murmure sourd et général nous apprit bientôt que nous avions gravement manqué aux usages de l'île. En effet, l'étiquette veut que tout subalterne se prosterne devant son supérieur, et devant l'*uross-tôn* tous les fronts doivent rester courbés à terre. A son aspect, la foule entière, les uross les plus puissants eux-mêmes, s'étaient humblement prosternés. » Le peuple murmura de l'audace des étrangers : le vieux chef lui-

même parut un moment interdit. Alors M. d'Urville se rassit sur la natte et fit signe à ses compagnons de l'imiter. La troupe s'apaisa, et l'uross-tôn vint s'asseoir près de l'officier français d'un air bienveillant. Divers petits présents le mirent en belle humeur, et il témoigna son amitié aux Français en leur pinçant les joues ou les jambes, et en leur tapotant les épaules ou les cuisses. Il se montra peu généreux cependant, et n'offrit aux officiers de la *Coquille* que deux *tots* neufs, mais d'un tissu commun et grossier. Sa femme, à qui l'on donna un collier de verre bleu, remit en échange à M. d'Urville cinq beaux tots du tissu le plus fin.

Après l'audience, les Français examinèrent le village, où ils virent avec surprise deux murailles colossales en blocs de corail, dont quelques-uns pesaient plusieurs milliers. Sur leur route pour revenir à la corvette, on leur offrait partout des fruits à pain, des cocos, et on leur témoignait la plus aimable cordialité. La relâche de la *Coquille* à Oualan dura dix jours, pendant lesquels la bonne intelligence ne cessa de régner, malgré quelques larcins commis par les uross. En quittant cette terre, le capitaine français y laissa deux truies.

Trois ans après, le capitaine russe Lütke y aborda à son tour. Comme nous ne pourrons raconter ce voyage, qui n'a pas été publié en France, nous dirons tout de suite que ses observations confirment celles des officiers de la *Coquille*. Il y trouva la truie, que les naturels appelaient *cocho;* et l'expression de *gamin!* que les matelots de la *Coquille* n'épargnaient pas aux turbulents Oualanais, frappa souvent l'oreille du capitaine russe.

Le 17 juin la *Coquille* reconnut le petit groupe Mac-Askill, dont les naturels, affables et gais, offrirent la plus grande analogie avec les bons Oualanais. Le lendemain on découvrit un groupe de trois îlots bas et boisés, qui fut nommé *Duperrey*. Les insulaires, forts et bien constitués, aux cheveux noirs et flottants, à la physionomie franche et gaie, s'approchèrent dans leurs pirogues en demandant du fer. Leurs chefs s'appellent *tamons*, comme aux îles Rudak et Kotzebue.

Le 23 juin un petit groupe d'îlots fut découvert et nommé *d'Urville*, et le 24 la *Coquille* attaqua la partie S. du groupe *Hogoleu*, l'un des plus considérables des Carolines par le nombre de ses îles et l'élévation de plusieurs d'entre elles. Ce groupe, suivant M. d'Urville, doit être peu habité, malgré son étendue. Les indigènes sont d'une taille médiocre; plusieurs sont difformes et affligés de maux dégoûtants. Cette race lui parut d'une intelligence bornée et tout à fait inférieure à celle de Oualan. Plusieurs portaient des chapeaux pointus comme les Chinois; d'autres, des espèces de manteaux en nattes, avec un trou pour passer la tête, comme le *poncho* de l'Amérique du Sud. Ils portaient aux oreilles de gros cylindres en bois, et au cou des colliers en petites noix de coco et en coquilles. Ils se souciaient peu des clous et des miroirs, et recherchaient les haches; ce qui fit croire qu'ils ont eu des relations assez fréquentes avec les navires européens.

M. Duperrey reconnut ensuite les petites îles Tamatam, Fanendik et Ollap (les îles Martyres des anciennes cartes), et vint mouiller le 26 juillet au havre de Doreï, sur la côte S.-E. de la Nouvelle-

Guinée. Les habitants de ces parages sont de la race pure des Papous, peuple dont la chevelure noire est hérissée en porc-épic. Les Papous vivent sur le littoral, tandis que l'intérieur est occupé par les nègres Harfous ou Arfakis, avec lesquels ils sont presque toujours en guerre. Les uns et les autres habitent des cases élevées sur des pieux, dans lesquelles ils montent à l'aide d'un bambou entaillé qui est retiré dans la cabane tous les soirs. M. d'Urville pénétra seul, avec un jeune Papou pour guide, jusqu'aux habitations des Arfakis, qu'il trouva doux, polis et hospitaliers.

La corvette doubla ensuite le cap N. de la Nouvelle-Guinée, traversa les Moluques et vint mouiller le 3 octobre à l'île de France. Le 3 janvier 1825 elle relâcha à Sainte-Hélène, où les officiers français firent un pèlerinage au tombeau de Napoléon; puis à l'Ascension, sur laquelle une colonie d'Anglais, au nombre de deux cent vingt-quatre aujourd'hui, s'est établie en 1815. Enfin la *Coquille* embouqua le détroit de Gibraltar le 9 mars, et entra dans le port de Marseille quinze jours après.

XLII. KOTZEBUE. — DEUXIÈME VOYAGE.

1823-1826.

Archipel Pomotou. — Taïti. — Progrès des missionnaires. — Iles Hamoa. — Retour aux îles Radak. — Réception touchante des naturels d'Otdia. — Relâche aux îles Sandwich. — Portrait et lettre de la régente Noma-Hana. — Influence des missionnaires américains aux îles Sandwich.

Au mois de mai 1823, le capitaine Kotzebue reçut le commandement de la frégate *la Predpriatie*. Il avait pour mission de protéger le commerce russe

sur la côte N.-O. d'Amérique, et la route pour l'aller et le retour était entièrement abandonnée à sa discrétion. Kotzebue fit voile de Cronstadt vers le cap Horn, qu'il doubla le 15 janvier 1824 : il prit des rafraîchissements sur la côte du Chili, et se dirigea vers les îles de l'archipel Pomotou. En traversant ces terres basses et environnées de coraux, que nous avons déjà si souvent décrites et qui se ressemblent toutes, il découvrit et nomma l'île *Predpriatie*, peuplée d'une race olivâtre et vigoureuse, et reconnut les îles Araktschejef, Romanzoff, Carlshoff et Palliser.

Le 12 mars, la frégate russe aperçut la belle île de Taïti, et deux jours après elle jeta l'ancre dans la baie de Matawaï, relâche ordinaire des Européens. Au premier coup de canon, un canot taïtien pavoisé du drapeau national, une étoile blanche sur un feu rouge, avait amené un pilote qui conduisit habilement la frégate au mouillage. Ce début annonçait déjà une terre civilisée : la suite devait causer bien d'autres surprises à l'observateur européen. A peine la frégate était-elle amarrée, que de nombreuses pirogues chargées de fruits vinrent pagayer tout autour : dans un instant, le pont du vaisseau fut envahi et converti en bazar. Quelques minutes après, chaque Taïtien, suivant l'antique usage, avait choisi son taïo, après avoir changé de nom avec lui.

Le lendemain les Russes débarquèrent : c'était un dimanche, un silence religieux régnait sur toute l'île. Les habitants étaient renfermés dans leurs cabanes, et, couchés sur le ventre, ils passaient le jour à chanter des psaumes. Une large avenue de

cocotiers conduisit les Russes à l'église chrétienne, bâtiment simple et propre, construit en forme de carré long, couvert d'un toit de roseaux et de feuilles. Une nombreuse assistance encombrait l'église, les hommes séparés des femmes, chacun un livre des Psaumes à la main. Le costume des fidèles donna des distractions à notre spirituel voyageur, qui fit plus d'attention à leur tournure grotesque qu'au sermon du missionnaire Wilson. Les uns, vêtus d'un uniforme anglais ou d'un bel habit noir, avaient jugé inutile de se couvrir le reste du corps : d'autres ne portaient qu'un gilet ou qu'un modeste pantalon. Plus loin, quelques insulaires n'avaient à étaler aux regards qu'une simple chemise, tandis que de fiers ariis étouffaient auprès d'eux sous de lourds manteaux de drap. Du reste, les souliers et les bas étaient généralement regardés comme un luxe inutile, et plus d'une manche trop étroite s'ouvrait complaisamment pour donner passage au coude mal à l'aise de son propriétaire. Les costumes des femmes, moins ridicules, mais tout aussi pittoresques, consistaient en chemises d'homme, blanches ou rayées, ou en simples pièces de toile, avec de petits chapeaux européens surmontés de fleurs naturelles. Quelques grandes dames portaient une robe de couleur, dernier degré du luxe taïtien. Le service divin fut célébré au milieu du plus profond silence, et les voix des assistants se mêlèrent au chant des missionnaires avec plus de zèle que d'intelligence musicale.

Le lendemain le capitaine russe reçut la visite de la régente et de la famille royale. L'arrivée des nobles personnages fut précédée de celle du maître

des cérémonies, espèce de fou en titre, vêtu d'une veste rouge de tambour, avec tout le reste du corps nu. Le tatouage de ses jambes figurait un pantalon rayé; et quand il tournait le dos aux spectateurs, il leur montrait un grand quart de cercle dont les divisions étaient tracées avec une merveilleuse exactitude. Il portait sur la tête un vieux chapeau à cornes surmonté d'une plume rouge; les cabrioles et les grimaces qu'il prodiguait semblaient faire partie essentielle de son emploi. La régente arriva bientôt, portant le petit Pomaré III dans ses bras, et tenant par la main la sœur du roi, jolie petite fille de dix à onze ans. Le jeune souverain était habillé à l'européenne; mais il avait les pieds nus, et, sur la demande des grands de la cour en chemise qui l'accompagnaient, Kotzebue lui fit confectionner une paire de bottes, pour lui servir au jour prochain de son couronnement. Des bagatelles furent distribuées aux dames, et reçues avec un empressement avide; mais le cadeau qui obtint la vogue fut un galon d'or faux dont on s'arracha les fragments. Cette parure nouvelle fit révolution dans l'île, malgré les sévères prescriptions des missionnaires contre les vanités du luxe; les maris dont les femmes n'avaient pu s'en procurer encore, venaient assiéger chaque jour le pont du vaisseau, avec des cochons et des fruits en abondance, pour obtenir la possession d'un petit morceau du bienheureux galon, trésor aussi précieux pour les Taïtiens qu'un cachemire de l'Inde pour nos belles dames d'Europe.

Après une relâche de dix jours, les Russes quittèrent cette colonie et se dirigèrent vers les îles Amoa, terres encore toutes sauvages et barbares.

Le 2 avril, ils reconnurent la petite île Rose de M. Freycinet, et le lendemain ils arrivèrent devant Maouna, vis-à-vis de la baie fameuse par le massacre des compagnons de Lapérouse. Les naturels, défiants et farouches, s'approchèrent dans leurs pirogues et s'enhardirent peu à peu jusqu'à monter sur le pont de la frégate. Leur physionomie était dure et féroce, leurs gestes hostiles et menaçants. Un d'entre eux, à la vue du bras nu d'un matelot, fit un geste horrible pour indiquer qu'il aurait plaisir à dévorer une chair aussi savoureuse. Cependant le nombre des pirogues augmentait, et l'insolence des visiteurs s'accroissait de plus en plus; on fut obligé de frapper à coups de croc ces farouches insulaires, qui rugissaient comme des bêtes féroces; et la frégate, poursuivant sa route, balaya sous sa quille les pirogues qui se pressaient autour de ses flancs.

Dans la soirée, Kotzebue atteignit l'île Oïolava, dont les naturels, pacifiques et gais, offrirent un contraste frappant avec leurs farouches voisins. Aucune terre océanienne, pas même la fraîche Taïti, n'offrait un plus bel amphithéâtre de verdure. Par malheur on ne put trouver aucun mouillage; et force fut de s'éloigner sans visiter cette belle contrée.

L'île Plate se montra ensuite: c'est une terre petite et peu importante, mais prodigieusement peuplée. En peu d'instants plus de sept cents naturels quittèrent la plage pour examiner les étrangers. Ils vinrent échanger gaiement leurs cochons et leurs fruits, dont plusieurs étaient inconnus aux Russes, contre des grains de verre et des clous.

Ces peuples avaient des pigeons et des perroquets apprivoisés : les perroquets n'étaient pas plus gros qu'un moineau, d'une belle couleur verte et rouge, avec des queues rouges quatre fois plus longues que le corps.

La magnifique île Pola, la plus grande et la plus riche du groupe, fut reconnue la dernière. Les naturels qui se montrèrent ressemblaient à ceux des îles voisines, mais ils paraissaient plus froids et moins communicatifs.

Après cette rapide reconnaissance, Kotzebue se dirigea vers les îles Radak, où il se faisait une fête de revoir ses bons et simples amis d'Otdia. Le 20 avril il aperçut les palmiers élevés qui ombrageaient la demeure de Rarik. Mais l'arrivée du grand bâtiment européen avait jeté l'alarme dans cette petite peuplade : les canots s'emplissaient de fugitifs ; les femmes, les enfants se retiraient en toute hâte vers l'intérieur : les cases étaient tristes et abandonnées, tandis que sur la grève une procession d'insulaires s'avançait, des branches de palmier à la main, pour implorer la paix des étrangers. Au milieu de ce tumulte, Kotzebue se jeta dans une petite chaloupe avec le chirurgien Eschscholtz et deux matelots, et rama vers une pirogue en criant aux naturels effrayés qui la montaient : *Totabou, aïdara!* (C'est Kotzebue, votre ami!) A ces mots, ils s'arrêtèrent tout à coup, et leur joie éclata bientôt en frénétiques acclamations. *Hei Totabou, Totabou!* criaient-ils vers le rivage, et dans un instant ils sautèrent à la mer et nagèrent vers l'île pour apprendre à leurs compatriotes cette nouvelle inattendue.

Le nom chéri de Totabou produisit bientôt un effet

magique. Tous les bons insulaires accoururent avec joie au-devant de leur ami. Quatre d'entre eux l'enlevèrent de la chaloupe et le portèrent sur la grève, où Laguediak l'attendait les bras ouverts et pleurant de joie. Rarik lui-même accourut bientôt après et témoigna son ivresse par les caresses les plus touchantes. Les deux chefs s'emparèrent chacun d'un bras de l'heureux Kotzebue et le conduisirent devant leurs cases, où l'attendait une réception d'une poésie tout homérique. On étendit des nattes pour recevoir les étrangers : Rarik et Laguediak se placèrent à côté d'eux, tandis que la foule avide formait un large cercle autour du groupe principal.

Après que l'enthousiasme des Otdiens se fut un peu calmé, Kotzebue s'informa de son ami Kadou. Il apprit avec plaisir que cet intelligent sauvage vivait heureux et tranquille à Aur, sous la protection du puissant Lamary, dont il avait acheté l'amitié en lui abandonnant la moitié de ses richesses. Les animaux et les plantes laissés à Otdia avaient été emportés par le despote Lamary, et il ne restait plus sur l'île que des ignames d'Hawaii et les chats, qui étaient devenus sauvages et n'avaient pas encore détruit les légions de rats qui infestent cette contrée.

Kotzebue resta quelques jours au milieu de ses amis, qui le fêtèrent de leur mieux et le régalèrent de combats simulés et de représentations dramatiques dont la simplicité grossière était difficile à comprendre pour des étrangers. Le 6 mai il prit congé des heureux habitants d'Otdia et fit route vers le groupe Legiep, en regrettant que la force de son vaisseau ne lui permît pas de visiter Kadou à Aur. Après avoir reconnu les îles Legiep, le mauvais temps l'obligea

d'abandonner les parages de ces îlots de corail, et il se rendit au Kamtchatka. Il atteignit le 7 juin cette colonie russe, et y resta jusqu'au 20 juillet.

Le 7 août Kotzebue vint jeter l'ancre auprès de l'établissement du Nouvel-Arkhangel, sur la côte d'Amérique. La frégate qu'il devait remplacer dans cette station s'y trouvant encore et devant y stationner jusqu'au 1er mars de l'année suivante, il résolut d'employer le temps qui lui restait à visiter les îles Sandwich. Il arriva devant Oahou en décembre 1824, et jeta l'ancre dans la rade de Hono-Rourou. Ce havre, le plus sûr de tout l'archipel, est le seul fréquenté par les Européens, de sorte que l'île est devenue la résidence de la cour, et qu'elle surpasse en importance la vaste et populeuse Hawaii. Cinquante ans à peine s'étaient écoulés depuis la découverte de ces îles, et déjà la ville de Hono-Rourou offrait un aspect à demi européen, avec ses maisons de pierre, ses rues régulièrement percées, ses boutiques, ses tavernes, ses cafés et sa forteresse crénelée, défendue par des canons en bon état.

A cette époque, le jeune roi Rio-Rio était parti pour l'Angleterre avec sa femme; la régence était entre les mains de la reine mère Kaahou-Manou, et le gouvernement de l'île appartenait au ministre Karaï-Mokou. Ils étaient tous les deux en course sur les îles voisines; le substitut du ministre, nommé Kinau, introduisit Kotzebue auprès d'une autre veuve de Tamea-Mea, la reine Noma-Hana. « L'appartement était meublé, à la mode européenne, de chaises, de tables et de glaces, dit notre voyageur. Le plancher était recouvert de belles nattes sur lesquelles était étendue Noma-Hana, qui ne paraissait pas avoir

plus de quarante ans ; elle était haute de cinq pieds huit pouces, et avait à coup sûr plus de quatre pieds de circonférence. Ses cheveux, noirs comme le jais, étaient soigneusement relevés sur le sommet d'une tête aussi ronde qu'un ballon. Son nez aplati et ses lèvres saillantes n'étaient pas beaux. Cependant il y avait dans sa physionomie quelque chose de prévenant et d'agréable. » Noma-Hana fit un accueil gracieux à l'officier russe, qu'elle se rappela fort bien avoir vu dix ans auparavant à la cour du grand Tamea-Mea. Elle ne put se rappeler le souvenir de son époux sans verser des larmes, et son bras, sur lequel était tatouée la date de cette mort cruelle, le 6 mai 1819, témoignait de la sincérité de ces regrets.

Le bruit d'une voiture interrompit cette intéressante entrevue. C'était l'équipage de l'illustre veuve qui venait la chercher pour la conduire à l'église, car elle était chrétienne, ainsi que toute l'île. Elle invita le capitaine à l'accompagner, et celui-ci traversa la ville entière à côté de la reine, traîné par la jeunesse d'Hono-Rourou, qui s'était joyeusement attelée à la royale carriole. L'église était un bâtiment simple et propre comme celle de Taïti ; mais les fidèles n'étaient pas aussi nombreux.

Noma-Hana savait lire et écrire, et s'efforçait de répandre ces talents parmi son peuple. Elle parlait avec enthousiasme de l'écriture, qui permet de converser avec les absents ; et comme elle avait une affection particulière pour l'officier russe, elle résolut de lui écrire une lettre. Ce ne fut pas une besogne facile, et il fallut qu'elle y employât plusieurs semaines ; mais enfin elle y réussit, et envoya sa missive par un grave ambassadeur, qui remit le paquet

à Kotzebue, en lui disant : *Pala, pala* (Lis, lis).

Cette curieuse épître était tracée d'une main ferme, en lettres grandes et bien formées. Dès qu'on sut que la reine avait écrit à l'officier russe, toutes les dames de la ville voulurent imiter son exemple. Malheureusement Kotzebue n'avait pas le temps d'attendre que cette laborieuse correspondance fût achevée, et son départ mit fin à cette manie épistolaire.

Un jour, après avoir écrit sa lettre, Noma-Hana se rendit à bord de la frégate en grande toilette. Elle était vêtue d'une robe de soie couleur pêche, bordée d'une broderie noire. Elle portait un collier de plumes rouges et jaunes; un magnifique chapeau de paille d'Italie, orné de fleurs artificielles de Canton, couvrait sa tête avec grâce. Une guirlande de fleurs naturelles cachait son menton. Mais ses jambes à la peau brune et nue, que laissait à découvert une robe trop courte et destinée évidemment à une taille européenne; ses pieds énormes et chaussés dans de larges souliers d'hommes, contrastaient d'une manière bizarre avec son riche costume. Arrivée dans la cabine, elle fut enchantée de tout ce qu'elle y vit; mais le sopha paya cher l'honneur de son approbation, car il se brisa sous le poids de cette princesse colossale. Après une visite de deux heures, elle se retira enchantée, et les Russes mirent aussitôt à la voile.

Kotzebue revint alors prendre sa station du Nouvel-Arkhangel, où il resta jusqu'au 30 juillet 1825. Il revit à son retour les îles Sandwich, sur lesquelles bien des changements s'étaient opérés durant son absence. Le roi et la reine étaient morts à Londres.

Kau-Ike-Ouli, frère de Rio-Rio, avait été proclamé roi; mais il était jeune encore, et la régence avait été confiée à la reine Kaahou-Manou et à Karaï-Mokou. Le missionnaire Bingham avait entrepris l'éducation du petit souverain, et l'influence chrétienne dominait l'archipel entier. Tous les habitants au-dessus de huit ans étaient contraints d'apprendre à lire et à écrire, et l'observation du dimanche était aussi rigoureuse qu'à Taïti.

Après avoir pris quelques rafraîchissements à Oahou, Kotzebue fit voile vers les îles Radak; il reconnut dans ces parages les îles Pescadores, découvrit le groupe Eschscholtz, releva les îles de Brown, et se rendit à Gouaham le 15 octobre. Il en partit quelques jours après, relâcha à Manille, puis à Sainte-Hélène, et arriva enfin dans la rade de Cronstadt le 10 juillet 1826.

XLIII. FREDERICK-VILLIAM BEECHEY.

1825-1827.

Ile Waïhou.— Pitcairn ; histoire de sa colonisation par les révoltés du *Bounty*. — Archipel Pomotou. — Naufrage de cent cinquante naturels d'Anaa.—L'île Heïou convertie par un chrétien d'Anaa. — Taïti, son état actuel.—Iles Sandwich ; leur prospérité croissante. — Iles Bonin-Sima.

Le capitaine Parry par mer, et le capitaine Franklin par terre, ayant tenté en 1824 le passage au nord-ouest de l'Amérique, le capitaine Beechey fut chargé de se rendre successivement au détroit de Behring en 1826 et en 1827, pour y attendre le retour de ces deux expéditions et leur procurer les moyens de revenir en Europe. Le navire *le Blossom*,

armé de seize canons et monté par un équipage de cent hommes, fut confié au capitaine Beechey, qui appareilla de Spithead le 19 mai 1825. Le 11 juillet il mouilla dans la baie spacieuse de Rio-de-Janeiro, et pénétra dans la mer du Sud le 26 septembre, après avoir doublé le cap Horn. Il fit ensuite une courte station sur les côtes du Chili, et se dirigea vers les îles de l'archipel Pomotou.

Le 17 novembre le *Blossom* se trouvait devant l'île de Pâques ou Waïhou, dont les habitants s'empressèrent de venir à la nage au-devant de la chaloupe. Les premières relations furent amicales, malgré les vols audacieux des insulaires; mais, après le débarquement, ceux-ci commencèrent les hostilités à coups de pierres et de bâtons, et les Anglais furent contraints de faire retraite en se défendant à coups de fusil. Ils virent cependant les naturels d'assez près pour s'assurer de l'exactitude des descriptions qu'en ont données Cook et Lapérouse.

Beechey visita ensuite les îles Ducie et Élisabeth, toutes deux inhabitées et privées d'eau douce, et le 4 décembre il aperçut les pitons verdoyants de l'île Pitcairn, dont les habitants vinrent au-devant de lui dans un canot gréé à l'européenne. Cette île, sur laquelle vivait une petite colonie anglaise fondée par les révoltés du *Bounty*, excitait vivement l'intérêt de tout l'équipage. Le canot était monté par un vieillard encore vert, nommé Adams, le dernier des mutins de l'équipage de Bligh, et six jeunes gens grands et robustes, enfants de la colonie naissante. Tous furent accueillis par leurs compatriotes avec bienveillance, et, sur la demande de Beechey, le vieil Adams lui raconta l'histoire de la rébellion des

hommes du *Bounty*, et celle de la singulière colonisation de Pitcairn.

Malgré les protestations de Bligh (1), il demeura constant, après le récit d'Adams, que les procédés de ce capitaine dur et insociable envers son second, Christian, et plusieurs de ses officiers, avaient été la véritable cause de la révolte. Après que Christian et ses compagnons eurent abandonné Bligh dans la chaloupe, ils firent voile vers Taïti, où ils avaient passé d'heureux jours.

Ils touchèrent sur leur route à Toubouaï, île située à cent vingt lieues au sud de Taïti, et ils s'y seraient établis peut-être sur-le-champ sans l'opposition des naturels. Ils y revinrent cependant bientôt, après avoir visité Taïti, d'où ils emmenèrent quelques habitants avec eux. Cet établissement n'eut pas une longue durée. Au bout de quelques jours, un complot découvert parmi les insulaires força les colons à sévir, et, malgré l'avis du lieutenant Christian, on ne crut pas devoir persévérer dans une colonisation aussi périlleuse. Le *Bounty* revint donc pour la troisième fois à Taïti, où la plus grande partie de l'équipage se fixa, et fut prise deux ans après par le capitaine Edwards, ainsi que nous l'avons vu. A l'arrivée d'Edwards, Christian mit à la voile presque sur-le-champ avec huit marins décidés à partager sa fortune, dix insulaires de Taïti et de Toubouaï, et douze Taïtiennes. Christian se dirigea sur Pitcairn : on y mit à terre tous les objets utiles à la colonie, puis on incendia le *Bounty* le 23 janvier 1790, afin d'en faire disparaître jusqu'aux traces.

(1) *Voyez* le voyage de Blig, p. 113, et celui d'Edwards, p. 117.

On trouva sur la petite île quelques vestiges de moraïs et d'habitations qui firent craindre d'abord qu'elle ne fût peuplée; heureusement cette crainte ne se justifia pas. Des travaux furent réalisés en commun pour l'installation de la famille anglo-taïtienne; on bâtit des maisons, on défricha des terrains. Mais, par une violation insensée du droit naturel, les Anglais se posèrent en maîtres dans la colonie, ne laissant aux pauvres sauvages, leurs coassociés, que les charges du serf et de l'esclave. Malgré cet étrange despotisme, la paix et l'union se maintinrent deux ans parmi les colons; mais au bout de ce temps des troubles éclatèrent. Les sauvages tramèrent la perte des Européens. Leur complot fut découvert, et les deux chefs furent tués dans les bois par leurs propres compatriotes, à qui les Anglais avaient imposé ce meurtre comme condition de leur pardon.

Après cette exécution, la paix dura encore deux années. Elle fut rompue par une conspiration plus affreuse, où cinq Européens, et dans le nombre Christian, tombèrent sous le coup des Taïtiens. Bientôt après, ceux-ci, restés maîtres, furent égorgés par les veuves des Anglais, qui regrettaient leurs maris. Ensuite vint la découverte d'un spiritueux fait avec la racine du *ti* (*dracæna terminalis*), qui fut la cause de la mort d'un des quatre survivants; un autre périt en 1799, massacré par ses propres compagnons. Enfin l'avant-dernier, Young, mourut de maladie.

Il ne restait plus alors qu'un Anglais, dix femmes et dix-neuf enfants, dont plusieurs avaient de sept à huit ans. L'Anglais avait nom Smith, mais il avait pris celui de John Adams. Cet homme, resté seul à

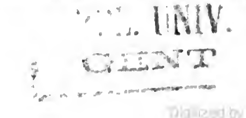
la tête de cette société naissante, réfléchit aux désordres et aux meurtres passés. Quelques souvenirs religieux, fécondés par la solitude et le malheur, avaient peu à peu élevé l'âme de ce simple matelot, et l'avaient rendu digne de la mission qu'il allait remplir. La piété, l'union, l'amour, ignorés jusque-là, avaient été enseignés aux enfants. Les femmes s'étaient prêtées à cette nouvelle direction avec toute l'énergie de leur cœur et de leur tête. Adams avait institué des mariages réguliers entre les enfants des diverses familles, et, sous son aile, obéissant à ce chef comme à une loi vivante, cette petite société, religieuse et simple, avait prospéré dans la paix et dans la vertu.

Tel était l'état de cette intéressante colonie lorsque Beechey toucha à Pitcairn. Avant lui, déjà plusieurs navires anglais s'y étaient arrêtés; un baleinier, entre autres, y avait laissé un nommé Buffet, qui avait demandé à s'y établir pour y cumuler les fonctions de ministre et de maître d'école. Le capitaine Beechey passa dix-huit jours parmi les heureux habitants de Pitcairn. C'était une peuplade naïve, pure, qui réalisait les fables de l'âge d'or. Il y vit le vieil Adams, gouverneur et père de cette famille de soixante-six membres. Il parcourut le village, composé de cases modestes, mais propres, couvertes ou entourées de pandanus et de cocotiers. L'aisance paraissait régner parmi les colons : ils avaient des poules et des cochons, des champs d'ignames, de bananes et de taro. Les insulaires, métis croisés d'Anglais et de Taïtiens, étaient de figure agréable et douce; leurs membres, doués de proportions heureuses, ne manquaient ni d'agilité ni de vigueur.

Lorsqu'il eut terminé son séjour dans cette île fortunée, Beechey prit congé de ses bons habitants, qui l'accompagnèrent dans leurs chaloupes, en exprimant leurs regrets d'une aussi prompte séparation.

Après avoir quitté Pitcairn, l'expédition reconnut Oeno, puis l'île Crescent et le groupe Gambier. Plusieurs petites embarcations sous voiles se détachèrent de ces dernières îles : c'étaient plusieurs radeaux attachés ensemble et formant une vaste plateforme. Les naturels manœuvraient leurs voiles et leurs pagaies avec agilité. Beechey visita l'île principale, et fut obligé de réprimer les larcins des naturels par la force.

Le *Blossom* releva successivement les îles Hood, Clermont-Tonnerre, Serles, Witsunday, Queen-Charlotte, Tehai, des Lanciers, Barrow, etc., et découvrit une petite île qui fut nommée *Byam-Martin*. Dès qu'ils aperçurent le navire, les habitants de cette terre allumèrent des feux, et trois d'entre eux montèrent dans un canot qu'ils dirigèrent vers le *Blossom*. A l'extrême surprise des Anglais, un individu grand et bien fait, soigneusement tatoué, s'élança à bord et les salua en taïtien. Il se nommait Tou-Wari; il avait été jeté par la tempête sur ces îles, éloignées de plus de 500 milles de sa terre natale, Anaa. Suivant son récit, Tou-Wari et cent cinquante de ses compatriotes étaient partis de leur île à l'avénement du jeune Pomaré III au trône, pour aller rendre leurs hommages à leur nouveau suzerain. Ils s'étaient embarqués dans trois doubles pirogues, et déjà ils apercevaient les sommités de Maïtia, quand ils furent surpris par les vents d'O. qui les entraînèrent à une grande distance hors de



leur route. Quand ces vents cessèrent, ils voulurent en vain prendre le chemin de Taïti; ils restèrent pendant plusieurs jours le jouet des vents contraires. Leurs provisions s'épuisèrent, et, pour apaiser les douleurs de la faim, ils se virent contraints de manger la chair de leurs cadavres. Ils rencontrèrent, après des souffrances inouïes, la petite île Barow, où ils séjournèrent trois mois pour se reposer de leurs fatigues. Enfin, s'étant remis en route, ils avaient eu leur pirogue défoncée près de Byam-Martin, où ils se trouvaient une quarantaine depuis huit mois. Les deux autres pirogues avaient été probablement submergées.

Touché de son infortune, Beechey consentit à se charger de Tou-Wari, et à l'emmener à Taïti avec sa femme et ses enfants. Le lendemain on se trouva près de l'île Heïou : Tou-Wari eut l'agréable surprise de rencontrer sur cette île son frère, qui le croyait à jamais perdu. Il avait accompagné un navire anglais, *le Dart,* qui faisait à Heïou la pêche des perles. L'entrevue des deux frères fut affectueuse et touchante; après les premiers baisers, ils s'assirent l'un près de l'autre, les mains serrées avec tendresse, et se racontèrent gravement leur histoire réciproque. Beechey décrit les naturels de l'île Heïou comme la race d'hommes la plus hideuse et la plus disgraciée de la nature; les femmes, ou plutôt les esclaves de ces brutes, sont encore plus laides que les maris. Un naturel d'Anaa, plongeur à bord du *Dart,* comme le frère de Tou-Wari, avait pourtant réussi à convertir au christianisme ces créatures dégradées. « Il était intéressant, dit Beechey, de voir cette troupe de sauvages, renonçant à leurs superstitions grossières,

s'agenouiller en silence et avec respect sur le sable du rivage pour offrir, matin et soir, leurs prières au Tout-Puissant.

On quitta l'île Heïou le 10 février; on visita ensuite les îles Melville et Croker, et le 18 au soir on jeta l'ancre à Taïti, dans le havre de Toa-Noa, à quatre milles de Matawaï. Le *Blossom* fut promptement assiégé, suivant l'usage, par la foule des insulaires empressés d'apporter leurs provisions et leurs curiosités. Mais ce n'était plus avec des verroteries ou des bagatelles semblables qu'on pouvait payer les Taïtiens; c'était avec de bons dollars à l'effigie de la république chilienne, ou au moins avec des vêtements européens. Nos voyageurs se trouvèrent donc dans l'embarras; car ils ne s'étaient munis, comme objets d'échange, ni de hardes, ni de dollars. Heureusement les fruits de l'arbre à pain étaient abondants et se donnaient presque pour rien.

Quelques jours après leur arrivée, la régente vint visiter les Anglais avec la sœur du roi, Aïmata, et son mari Abou-Rahi. Le jeune roi était à Eïmeo avec les missionnaires, qui l'instruisaient des devoirs d'un roi chrétien. Les deux dames avaient des tuniques d'étoffes du pays, mal attachées autour de leur corps, et sur leur tête des chapeaux de paille fabriqués dans l'île, à l'imitation des chapeaux européens.

Le même jour Beechey se rendit avec ses officiers à l'invitation de passer la soirée dans l'habitation royale, située à un mille du mouillage, à Pape-Iti. Tout était silencieux et tranquille dans le vaste hangar royal quand les Anglais y arrivèrent. Ils pénétrèrent à travers une foule de dormeurs jusqu'au salon où se tenaient les augustes personnages. La

reine mère, Aïmata, et quelques autres jeunes femmes étaient étendues sur des nattes, éclairées par des vases où brûlait l'huile de coco. La régente, qui avait oublié son invitation, et s'était couchée plus tôt que de coutume, n'en reçut pas moins gracieusement ses hôtes, et tout fut bientôt en mouvement à la cour taïtienne. Une danse nationale fut organisée, malgré la loi sévère des missionnaires qui défendait ces plaisirs. « Pour cette raison, dit Beechey, il fallut que la fête se passât sans tumulte, afin que le bruit de ce profane divertissement ne pût parvenir aux oreilles de l'officier de police, qui se pavanait sur le rivage avec un habit de soldat, sans pantalon, et un sabre rouillé à la main. »

Le 3 avril le jeune roi descendit à Taïti aux acclamations de ses sujets, et se rendit à bord du *Blossom* accompagné de la famille royale et du chef des missionnaires, M. Pritchard. Le capitaine anglais lui présenta de la part de l'amirauté un fusil de chasse de grand prix qui excita l'admiration des Taïtiens. Le jeune Pomaré était faible de corps, mais d'une figure agréable : il unissait beaucoup de finesse à l'instruction qu'il devait aux soins des missionnaires. Tous les chefs lui portaient un vif intérêt et attendaient beaucoup de son règne. Malheureusement le pauvre enfant mourut l'année suivante, et la couronne héréditaire échut à sa sœur Aïmata.

Le capitaine Beechey appareilla de Taïti le 26 avril, et se rendit aux îles Sandwich en se dirigeant vers le nord. Après avoir séjourné dix jours seulement à Oahou, qu'il devait revoir à son retour, il reprit sa route vers les régions polaires. Il exécuta dans ces parages de magnifiques travaux, dont l'apprécia-

tion n'est point de notre ressort. Après s'être avancé jusqu'à la pointe Barrow par 71° 23' lat. N., sans avoir trouvé de traces du capitaine Franklin, le lieutenant Elson, qui avait fait cette reconnaissance sur la chaloupe pontée du *Blossom,* revint trouver le vaisseau dans la baie de Kotzebue. Les glaces obligèrent les Anglais à repasser le détroit de Behring le 13 octobre. Ils vinrent se reposer dans le havre San-Francisco, sur la côte d'Amérique, et reparurent, le 25 janvier 1827, dans le havre de Hono-Rourou, capitale des îles Sandwich.

Les Anglais trouvèrent ces îles en voie de prospérité. De grandes maisons américaines avaient fondé des établissements à Oahou ; les demeures des chefs étaient meublées avec luxe et pourvues de toutes les commodités de la vie européenne. Le roi Kau-Ike-Ouli se faisait accompagner d'une garde armée. Des soldats étaient en sentinelle sur les remparts d'un fort muni de canons, et le « tout va bien ! » se répétait dans la ville pendant la nuit. Une foule de navires anglais et américains se pressaient dans le port de Hono-Rourou, et le pavillon des îles Sandwich flottait sur cinq bricks et sur huit schooners. Ces progrès rapides avaient dépassé toutes les espérances. Pour subvenir aux besoins de l'État naissant, on tentait déjà des essais de fabrication de sucre. Le tabac, le café, les épices avaient été introduits depuis peu de temps, et la culture de ces denrées précieuses prospérait dans des mains intelligentes. Après un grand dîner auquel Kau-Ike-Ouli avait convié les officiers anglais, il fit venir des acteurs hawaiiens qui chantèrent le voyage de Rio-Rio et de la reine sa femme en Angleterre. Leur départ

des îles Sandwich, le mal de mer dans la traversée, le débarquement du roi en Angleterre, ses efforts pour parler anglais, la maladie et la mort des deux jeunes époux furent décrits avec beaucoup d'esprit et de sensibilité, aux grands applaudissements des insulaires. Plusieurs autres chants et quelques danses furent ensuite exécutés, et donnèrent aux Anglais une idée des grandes fêtes auxquelles avaient assisté Cook et Vancouver.

Pendant le séjour de Beechey à Oahou, le célèbre Karaï-Mokou mourut à l'âge de soixante-dix ans. C'était, après Tamea-Mea, l'homme qui avait le plus contribué à la civilisation de ces îles. Il avait assisté à la mort du capitaine Cook dans la baie de Ke-Ara-Kekoua, et les circonstances de ce triste événement étaient parfaitement présentes à son souvenir. Son frère Boki lui succéda, sans le remplacer, dans le poste de premier ministre : c'est, toutefois, un homme intelligent et dévoué. Le jeune roi donne aussi les plus belles espérances, et tout fait croire que cet archipel, inconnu et barbare encore il y a soixante ans, est appelé à de brillantes destinées.

Le *Blossom* mit à la voile le 4 mars 1827, et vint mouiller le 10 avril dans le Typa, devant l'embouchure de la rivière de Canton. On se dirigea ensuite vers les îles Liou-Tcheou, sur lesquelles Beechey recueillit une grande quantité de renseignements pleins d'intérêt; puis il reconnut les îles Bonin-Sima : il trouva sur ces terres, inhabitées jusqu'alors, deux Anglais qui provenaient du naufrage d'un navire baleinier. Leurs camarades étaient partis sur un autre navire qui les avait pris en passant. Pour eux, ils avaient préféré rester sur l'île, où ils se trouvaient

parfaitement heureux. Beechey explora soigneusement ce petit archipel, sur lequel il ne découvrit d'autre animal que de monstrueuses tortues vertes.

Le *Blossom* cingla ensuite vers le nord, et ne put atteindre, cette année, que le 70° 47' lat. Beechey n'aperçut encore aucune trace des expéditions de Parry et de Franklin. Après avoir laissé sur la côte des signaux et des instructions dans le cas où l'un de ces capitaines y viendrait, et après avoir croisé dans ces parages désolés jusqu'au 6 octobre, l'excès du froid le contraignit d'opérer son retour. Il fit donc route au sud, toucha à Monterey et à San-Francisco, puis à San-Blas et à Valparaiso, où il eut la satisfaction de trouver la nouvelle des promotions accordées à l'état-major du *Blossom*.

Le 3 juin 1828, l'expédition doubla une seconde fois le cap Horn, mouilla à Rio-de-Janeiro le 21 juillet, et vint enfin jeter l'ancre à Spithead le 21 octobre, après trois ans et demi d'absence.

XLIV. PETER DILLON.

1826–1828.

Nouvelle-Zélande. — Iles Tonga. — Découverte des débris du naufrage de Lapérouse. — Relation vraisemblable de la perte de la *Boussole* et de l'*Astrolabe*. — Toupona. — Nitendi. — Récompenses accordées à Dillon.

Pendant que le capitaine d'Urville partait sur une autre *Astrolabe* pour vérifier les vagues rapports parvenus en France sur les traces retrouvées du naufrage de Lapérouse, le capitaine anglais Dillon le devançait de quelques jours seulement dans cette

recherche, et découvrait l'île fatale à notre illustre compatriote.

Dans l'année 1813, Peter Dillon, capitaine au service de la compagnie des Indes, avait recueilli sur les îles Viti un matelot prussien nommé Bushart, et un lascar nommé Joe, et les avait transportés sur la petite île Tikopia. Dillon reparut le 15 mai 1826 devant cette île, sur le *Saint-Patrick,* qu'il commandait. Il y retrouva ses deux protégés heureux et bien portants. Joe vendit à l'armurier de l'équipage une poignée d'épée en argent sur laquelle était gravé un chiffre. Interrogé à ce sujet, le lascar répondit que cette poignée, ainsi que d'autres objets de fabrique européenne, provenait d'une île voisine, nommée Vanikoro, sur laquelle deux grands navires avaient autrefois naufragé. Le lascar ajouta qu'il avait fait un voyage sur cette île six ans auparavant, qu'il y avait vu deux matelots âgés provenant des bâtiments perdus, et que des débris du naufrage existaient encore près de l'île.

Dillon supposa que ces deux bâtiments étaient ceux de Lapérouse. Il décida Bushart à l'accompagner à Vanikoro, mais les calmes et les courants l'ayant empêché d'opérer cette reconnaissance, il revint à Tikopia et repartit pour Calcutta. Après son retour, il fit part de ses présomptions à la compagnie des Indes et à la société Asiatique, dans un rapport officiel et détaillé, qui détermina l'envoi d'une expédition spéciale pour constater ces importantes découvertes. Le navire le *Research* fut confié au capitaine Dillon, avec des appointements magnifiques. On lui adjoignit le docteur Tytler, comme médecin et naturaliste, et un Français, M. Chaigneau, employé

à Chandernagor, pour constater officiellement les preuves de cette découverte si intéressante pour la France.

Le *Research* mit à la voile le 23 janvier 1827; mais pendant la traversée il s'éleva de si pénibles discussions entre M. Tytler et le capitaine, qu'à son arrivée à Hobart-Town en Tasmanie, le docteur porta plainte contre Dillon, et le fit condamner à deux mois d'emprisonnement et à une amende de 50 livres sterling (1,200 francs environ). Mais l'adroit capitaine n'avait révélé à qui que ce fût le gisement de Vanikoro; il fallut donc lui faire grâce de la prison et le laisser continuer son voyage pendant que le docteur était parti de son côté.

Cette triste affaire terminée, Dillon appareilla le 20 mai, et vint mouiller le 1er juillet à la Nouvelle-Zélande, dans la baie des Iles, où son arrivée fut accueillie par des cris de : C'est Peter! c'est Peter! Il y trouva un tonnelier anglais, marié avec une femme du pays, dont les services aidèrent à réparer les avaries de son bâtiment. Les missionnaires anglais établis sur cette terre depuis plusieurs années, lui furent aussi fort utiles, et il put reprendre la mer quelque temps après.

Dillon toucha ensuite sur les îles Tonga, trois mois seulement après le départ du capitaine d'Urville.

Le *Research* parut ensuite à Rotouma, et n'y resta que quelques heures, un tabou rigoureux s'opposant alors à la vente des cochons. Enfin il arriva au commencement de septembre à l'île Tikopia. Il s'aboucha de nouveau avec le fidèle Martin Bushart, qui lui procura divers objets provenant du naufrage, et lui fit faire connaissance avec un Tikopien nommé

Ratia, qui devait lui servir de pilote et d'interprète.

Accompagné de Bushart et de Ratia, le capitaine anglais se rendit à Vanikoro et jeta l'ancre, non sans peine, dans un petit havre que M. d'Urville reconnut quelques mois après et nomma *Ocili.* Il s'occupa d'abord de recueillir tous les objets du naufrage qui restaient dans l'île, et, grâce aux instruments en fer, aux étoffes et aux verroteries qu'il prodigua aux naturels, il parvint à en ramasser une quantité considérable. La plus grande partie consistait en crocs, chevilles, anneaux de chaînes, et autres morceaux en fer; en rouets de poulies, casseroles, cuillers, plateaux et entonnoirs en cuivre; en divers fragments d'instruments astronomiques et d'ustensiles de cuisine. L'un des objets les plus importants fut une grande cloche en bronze d'un pied de diamètre. Sur l'un de ses côtés se trouvait un crucifix entre deux figures; de l'autre rayonnait un soleil : le tout estampillé de ces mots : BAZIN M'A FAIT. Des recherches ultérieures ont constaté que ces marques étaient celles de la fonderie de l'arsenal de Brest vers 1785. Dillon réussit en outre à se procurer, sur les récifs de l'ouest, quatre pierriers en bronze, un boulet de 18, un dollar espagnol, des fragments de cristaux, porcelaine, faïence, bouteilles et verres; enfin divers débris en fer, en cuivre et en plomb. Mais une acquisition plus sérieuse encore, ce fut celle d'un morceau de sapin de quatre pieds de long sur quatorze pouces de large, décoré d'une fleur de lis et de plusieurs autres ornements sculptés. Cette sculpture, rapportée en France, fut reconnue pour une partie du couronnement d'un des navires de Lapérouse, débris incontestables de ce naufrage. A Vanikoro,

les naturels en avaient fait un panneau de porte. Une pierre meulière, qui avait dû servir à un moulin à bras, fut trouvée aussi dans le même enclos.

Le capitaine Dillon fit plusieurs excursions dans l'île, sans être inquiété par les habitants, que les observations plus exactes de M. d'Urville nous feront mieux connaître. Vers les premiers jours d'octobre, craignant que les vents ne le retinssent dans ces parages insalubres, il cingla vers l'île Toupoua, sur laquelle il détacha un canot. Bien accueillis par les naturels, les Anglais s'assurèrent que les naufragés de Vanikoro n'étaient pas venus sur cette île. Ils trouvèrent à Toupoua des villages grands et populeux. Les maisons formaient des rues coupées à angle droit et ombragées par une double allée de cocotiers. Les naturels avaient bien meilleure mine que les Vanikoriens; quoique évidemment de la même race, ils étaient plus confiants et moins farouches.

Le 10 octobre le *Research* atteignit l'île Nitendi (Santa-Cruz de Mendana), et jeta l'ancre dans la baie Graciosa. Une multitude de pirogues vint apporter au navire des porcs, de la volaille, de gros pigeons, des mangoustans, des fruits de spondias. On compta bientôt cent trente-cinq barques si remplies de naturels bruyants, qu'on ne pouvait s'entendre à bord. Quelques-uns d'entre eux, plus turbulents que les autres, décochèrent des flèches contre les Anglais, et il fallut employer la mousqueterie pour se débarrasser de ces dangereux visiteurs. Dillon visita ensuite un autre côté de la baie, où il eut des rapports amicaux et paisibles avec Lamoua, chef du village de Mambo. Il y put faire de l'eau et du bois sans y être

inquiété. Il observa chez les naturels des dents d'une monstrueuse dimension, et il réussit à se procurer un de ces phénomènes moyennant le don d'une hache. Mais le sauvage fit de vains efforts pour se l'arracher, et l'instrument du chirurgien ne présentait point assez d'ouverture pour la saisir. « J'eus recours alors, dit le capitaine anglais, à une tenaille de charpentier. Le docteur, muni de cet outil, saisit la dent comme par manière de jeu, et d'un coup de poignet vigoureux, l'enleva. La bouche du patient saigna considérablement; mais, sans paraître s'occuper beaucoup de cette bagatelle, il demanda la hache promise. Aussitôt qu'il l'eut entre les mains, il se mit à sauter de joie d'avoir fait un aussi bon marché.

« Après avoir examiné avec soin cette dent, je ne tardai pas à découvrir la cause de son accroissement monstrueux. En la taillant avec un canif, ce que je fis assez facilement, je trouvai au centre une dent de grosseur ordinaire, mais qui était recouverte de nombreuses couches d'une espèce de ciment qu'y avait formées la chaux mêlée au suc de bétel que mâchent incessamment ces insulaires; après une longue suite d'années, ces couches calcaires s'étaient accumulées au point de donner à la dent le volume qu'elle avait alors. »

Le capitaine Dillon ne prolongea point son séjour à Nitendi; la moitié de ses hommes étaient malades de la fièvre. Il appareilla le 14 octobre, et fit voile pour la Nouvelle-Zélande, où il débarqua et guérit ses malades. Il y trouva deux baleiniers avec lesquels il conclut un arrangement pour ramener Martin Bushart à Tikopia, puis il se rendit à Port-Jackson,

et de là dans le port de Calcutta, où il arriva le 7 avril 1828.

L'heureuse issue de cette expédition excita un intérêt général à Calcutta. Dillon, généreusement récompensé par la compagnie des Indes, obtint la permission de porter en France les objets qui faisaient foi de sa découverte (1). Là, le meilleur accueil lui était réservé : il fut présenté à Charles X, obtint la croix de la Légion d'honneur, 10,000 francs d'indemnité, et une pension de 4,000 francs inscrite au grand livre.

JULES DUMONT D'URVILLE.

1826-1829.

§ I. Australie ; port du Roi-George ; port Western ; Port-Jackson ; état de la colonie en 1826. — Nouvelle-Zélande, danse guerrière des naturels ; île d'Urville ; baie des Iles ; les missionnaires anglais.

Après le retour de la corvette *la Coquille*, lorsque le lieutenant d'Urville, qui avait accompagné le capitaine Duperrey en qualité de second, obtint le commandement d'une nouvelle expédition dans l'océan Pacifique, il n'était bruit en France que des découvertes d'un baleinier qui avait vu une croix de Saint-Louis et quelques médailles entre les mains des sauvages de la Louisiade ou de la Nouvelle-Calédonie. Le ministre de la marine recommanda à M. d'Urville, dans ses instructions, la poursuite et l'examen de ces vagues renseignements, et dans l'espoir d'un succès, peu probable cependant, la *Coquille* reprit

(1) Ces objets sont aujourd'hui déposés au musée de la Marine avec ceux qu'a rapportés le capitaine d'Urville.

la mer sous le nom de l'*Astrolabe*, que portait aussi un des vaisseaux de Lapérouse.

La campagne de l'*Astrolabe* devait être entièrement consacrée à des travaux géographiques sur les côtes à peine connues de la Nouvelle-Guinée, de la Louisiade, de la Nouvelle-Bretagne, et dans les îles inexplorées de l'archipel Viti. Nous allons voir à travers quels dangers incessants M. d'Urville est parvenu à remplir cette noble mission, qui lui a valu le premier rang parmi les navigateurs modernes.

L'*Astrolabe*, montée par un équipage de quatre-vingts hommes, dont douze officiers du mérite le plus distingué, quitta la rade de Toulon le 25 avril 1826. Le 3 mai on découvrit les hauteurs de Gibraltar, et l'on eut tout le temps de visiter cette curieuse forteresse, car les mauvais temps y retinrent la corvette jusqu'au 25. Le 14 juin le capitaine d'Urville mouilla dans la rade de Ténériffe, la principale des îles Canaries, et dès le lendemain, accompagné des naturalistes, il se mit en route pour gravir le célèbre pic volcanique. Parvenus, non sans peine, à cette hauteur de 1,900 toises au-dessus du niveau de la mer, nos voyageurs se virent récompensés de leurs fatigues par le magnifique spectacle de tout le groupe canarien, dont les sommets étaient éparpillés sous leurs pieds.

La corvette poursuivit sa route sans s'arrêter au cap de Bonne-Espérance, et le 5 octobre on aperçut les côtes de la Nouvelle-Hollande. Deux jours après on jeta l'ancre dans le port du Roi-George. On eut aussitôt des relations avec quelques-uns des malheureux habitants de cette terre sauvage, et trois officiers résolurent de passer la nuit à terre, en re-

conduisant un indigène qui avait passé la journée à bord. En approchant de la petite peuplade, le naturel poussa un cri particulier, auquel ses compatriotes répondirent par des acclamations de joie. « Une douzaine d'hommes et deux jeunes garçons étaient debout autour d'un feu, dit le dessinateur de l'expédition, M. de Sainson. Dès qu'ils nous découvrirent, les cris recommencèrent; mais lorsqu'ils vinrent à distinguer leur compatriote couvert de vêtements et décoré de colliers, de miroirs, enfin de mille bagatelles dont on lui avait fait présent, il n'y eut plus de bornes à leur gaieté. Tous se mirent à hurler et à chanter à la fois, et c'était un spectacle du plus étrange effet que ces êtres noirs, aux membres grêles et effilés, s'agitant, sautant à la lueur des flammes vacillantes du foyer, et poussant des cris qui ressemblaient à des aboiements... Notre sauvage était fêté, caressé, examiné par ses amis; chaque fois qu'une nouvelle merveille frappait leurs regards, les transports renaissaient plus vifs et plus bruyants encore; et lui, pour répondre à tant de politesse, poussait de longs éclats de rire, et s'unissait d'une façon très-énergique au bruit assourdissant de la joie commune. A ce tumulte inusité, nos voiliers et nos soldats qui habitaient la tente jugèrent qu'il se passait quelque événement extraordinaire; ils accoururent, tout effrayés, sur le lieu de la scène, comme pour ajouter un contraste piquant à ce bizarre tableau. Enfin la lassitude mit fin à ce délire général, et nous nous acheminâmes vers la tente, afin d'y préparer les places que nous voulions occuper pendant la nuit. » Le lendemain les Français se séparèrent de leurs amis australiens

pour tenter les hasards d'une chasse au kangarou, dans laquelle ils ne furent pas heureux.

Le 12 novembre le capitaine d'Urville toucha au milieu du détroit de Bass, dans le port Western, dont il leva un plan détaillé; puis à la magnifique baie Jervis, et enfin à Port-Jackson, à Sydney, la florissante capitale de la Nouvelle-Galles-du-Sud. M. d'Urville ne prolongea cette relâche que le temps nécessaire pour renouveler ses approvisionnements. A cette époque on estimait la population totale de la colonie à 60,000 âmes, dont 22,000 convicts (condamnés), qui exploitent le sol au profit des colons ou du gouvernement.

L'*Astrolabe* appareilla de Port-Jackson le 19 décembre. Après avoir essuyé des temps affreux dans la traversée, elle atteignit la grande île méridionale de la Nouvelle-Zélande, à la hauteur du cap Foul-Wind, le 10 janvier 1827. M. d'Urville releva soigneusement la côte jusqu'au cap Farewell, et pénétra dans la baie Tasman, dont la vaste profondeur était encore inconnue. Deux pirogues parties du fond de la baie se dirigèrent vers la corvette; les dix-neuf Zélandais qui montaient ces légères embarcations escaladèrent le bord avec confiance et s'avancèrent sans armes vers les Français. Ces sauvages étaient grands, bien faits; leurs muscles, fermes et arrondis, indiquaient de la vigueur et de la souplesse. « Les traits de ces hommes, dit M. de Sainson, sont fortement prononcés, et ils m'ont paru chez plusieurs individus offrir quelque analogie avec le type indélébile qui, dans nos climats, distingue la race juive. La plupart avaient la face presque entièrement couverte d'un tatouage

symétrique, gravé avec un goût et une finesse admirables... Les guerriers portent la chevelure relevée et nouée sur le sommet de la tête. Cette coiffure, d'un beau caractère, est souvent ornée de quelques plumes d'oiseaux marins... La peau de ces insulaires est brune, et l'ocre dont ils se frottent souvent lui imprime une teinte rougeâtre qui n'est point désagréable. Les nattes dont ils se couvrent sont tissues d'un lin soyeux que le sol de ces contrées produit en abondance : ce sont de véritables chefs-d'œuvre d'art et de patience, si l'on songe à la simplicité des moyens que les naturels emploient pour leur fabrication. »

Réunis sur le pont, au milieu de tout l'équipage, ces hommes fiers et décidés ne témoignèrent aucun embarras. Ils serraient les mains des officiers avec affection, parcouraient le navire avec étonnement, et souvent exprimaient leur admiration avec la plus vive intelligence. Ils représentèrent aussi leur fameuse danse guerrière dont il est si souvent fait mention dans les voyages de Cook, et cette fois, l'étonnement fut tout du côté du peuple civilisé. Nous emprunterons encore le récit de M. de Sainson, qui excelle à rendre ces pittoresques scènes avec la plume comme avec le pinceau : « A peine l'un d'entre eux eut-il donné le signal convenu, que tous ses compagnons accoururent se placer sur une seule ligne à ses côtés. Les uns jettent leur natte sur le pont, d'autres se contentent de l'arranger de manière à laisser libre le mouvement des bras; alors, au milieu d'un silence qui a quelque chose de solennel, ils préludent à leur chant en battant les pieds l'un après l'autre avec une mesure

parfaite, et en se frappant en même temps le dessus des cuisses avec la paume de la main. Au bout d'un instant, un homme seul, d'une voix gutturale et d'un ton qui a quelque chose de triste, commence une espèce de psalmodie sur une seule note, dont toute l'harmonie est due à la mesure des paroles, qui sont distinctement saccadées. Dans le commencement les syllebes longues dominent, puis elles se précipitent peu à peu, sans que la mesure soit changée. Bientôt le chorus est devenu général, et les chanteurs mettent plus d'émotion dans leur accent. Petit à petit, leur corps se penche en arrière, leurs genoux se frappent entre eux, les muscles du cou se gonflent, et la tête s'agite par des mouvements qu'on dirait convulsifs; leurs yeux, horriblement renversés, cachent la prunelle sous la paupière; en même temps ils agitent vivement devant leurs visages leurs mains, dont les doigts sont écartés. C'est alors que cette mélodie a pris un caractère impossible à rendre par des paroles, mais qui pénètre tout le corps d'un frémissement involontaire. Il faut avoir entendu, pour s'en faire une idée, cet incroyable crescendo, où chacun des acteurs nous paraissait possédé de quelque esprit infernal; et cependant quels beaux et terribles effets résultent de ces accords sauvages! Lorsque, par un dernier effort, le délire des hurlements et des contorsions est porté à son comble, tout à coup la troupe entière pousse un profond gémissement; les chanteurs, vaincus par la fatigue, laissent tous à la fois retomber leurs mains sur leurs cuisses; et rompant la ligne qu'ils ont formée, ils cherchent un repos de quelques minutes dont ils ont le plus grand besoin.»

Vers le milieu du jour les naturels descendirent dans leurs pirogues, en laissant à bord quatre de leurs compatriotes, et un moment après on laissa tomber l'ancre dans un beau mouillage qui prit le nom d'*Anse de l'Astrolabe*. M. d'Urville se fit descendre sur la plage, et fut frappé au premier aspect de la végétation vigoureuse qui tapissait la contrée. Il aperçut très-peu d'insectes, mais en revanche il put tirer sept ou huit espèces d'oiseaux différentes. « Il est digne de remarque, dit-il, qu'ils sont tous farouches, à l'exception d'un moucherolle, qui est d'une familiarité excessive. Dès qu'on s'arrête dans quelque partie d'un bois, on est sûr de voir paraître au moins un ou deux de ces oiseaux autour de soi. Ils vous considèrent en silence et comme avec curiosité; si vous restez vous-même immobile, ils poussent la confiance jusqu'à venir se percher sur votre canne ou sur le canon de votre fusil. »

La corvette fut ensuite dirigée vers le côté occidental de la baie Tasman, sur un passage qui semblait communiquer avec la baie voisine de l'Amirauté. Le capitaine d'Urville s'engagea dans cette passe étroite et rapide avec un courage héroïque. L'*Astrolabe* toucha deux fois; l'équipage jeta un cri d'épouvante; mais la noble corvette, d'abord inclinée comme prête à s'engloutir dans les tourbillons qui l'entouraient, se releva bientôt avec grâce et s'avança mollement au milieu des eaux plus paisibles. Après la découverte de cette passe, la partie de terre ainsi séparée de Tavaï-Pounamou, depuis la coupure jusqu'au cap Stephen, devenait une île à laquelle le nom de *d'Urville* fut justement imposé par les officiers de l'expédition.

Le capitaine d'Urville explora ensuite le détroit de Cook, et longeant la côte orientale de la grande île Ika-Na-Mawi, il mouilla dans la baie Houa-Houa et sur divers points de la baie Shouraki, où il découvrit plusieurs îles séparées de la grande terre par un canal inconnu jusqu'alors. Il y reçut la visite de Rangui, chef puissant des bords de Shouraki : c'était un homme de cinq pieds neuf pouces, à la démarche noble et imposante. Les beaux traits de son visage respiraient un air de calme et de dignité remarquables. Il était alors en guerre avec les tribus de la baie des Iles, qui sont munies d'armes à feu et qui viennent chaque année ravager les bords du Shouraki. C'était lui qui avait tué le fameux Pomaré d'un coup de fusil : Pomaré surnommé le *Panapati* (Bonaparte) de la Nouvelle-Zélande, qui, à la tête de cent trente hommes, avait fait le tour de l'île Ika-Na-Mawi, ravageant tout sur son passage, sans qu'aucune tribu eût pu arrêter le cours de ses victoires. Aussi Rangui ne cessait-il de répéter avec orgueil qu'il avait tué et mangé Pomaré, dont il montrait la tunique écossaise comme trophée de sa victoire.

Les Français continuèrent d'explorer la côte jusqu'au cap N.; puis, revenant sur leurs pas, ils jetèrent l'ancre dans la baie des Iles, après avoir accompli une reconnaissance suivie de trois cent cinquante lieues de côtes. Ils visitèrent sur ce point l'établissement des missionnaires anglais situé à Paï-Hia. Ces hommes persévérants n'avaient pas encore fait beaucoup de prosélytes parmi les sauvages; cependant ils jouissaient de quelque influence, et leur intervention a servi plus d'une fois à arrêter l'effusion du

sang entre les tribus belliqueuses du Shouraki et celles de la baie des Iles. Les missionnaires avaient des jardins nombreux et bien cultivés, où croissaient avec succès plusieurs des productions de l'Europe. L'établissement de Wangeroa avait été abandonné et détruit par des partisans de Shongui, vainqueurs de la tribu qui habitait cette contrée. Le célèbre Shongui avait été blessé d'une balle à la poitrine dans cette bataille, et sa mort, attendue chaque jour, tenait les missionnaires dans des transes cruelles; car ce puissant chef était leur protecteur à Paï-Hia, moins par humanité que par politique, et sa mort menaçait d'être le signal d'une affreuse anarchie. Dans ces tristes conjonctures, les pauvres colons avaient déjà fait les préparatifs de leur départ, et un petit bâtiment, *le Herald*, construit par eux, était prêt à les recevoir dès que le danger deviendrait imminent.

A cette époque, les belliqueuses tribus de la baie des Iles étaient en marche contre celles du Shouraki, et le capitaine d'Urville ne trouva sur ces bords aucun des chefs avec lesquels il avait déjà fait connaissance dans la relâche de la *Coquille*. Dans une excursion qu'il fit à l'intérieur avec M. Henri Williams, l'un des missionnaires de Paï-Hia, il visita le village de Mata-Ouwi, où commandait naguère le redoutable Pomaré. « Une troupe armée vint nous recevoir à la porte du pâ (village palissadé), dit M. d'Urville, et nous conduisit vers l'habitation du chef. Le neveu et le successeur de Pomaré, jeune homme de vingt-cinq ans, dont l'extérieur annonçait un caractère doux et bienveillant, nous reçut avec gravité à la porte de sa cabane, son fusil à deux

coups près de lui. A ses côtés se tenaient sa femme et ses principaux guerriers. Je me plus à examiner quelque temps le jeune Hékai, fils aîné de Pomaré, à peine âgé de dix-huit ans; il était doué de la plus intéressante figure, et aucun tatouage n'avait encore altéré l'harmonie de ses traits. Il m'était triste de penser que le point d'honneur militaire, tout-puissant sur l'esprit de ces malheureux sauvages, devait anéantir chez ces deux jeunes gens toutes ces heureuses qualités, ou les condamner, s'ils ne vengeaient pas par le sang la mort de Pomaré, à subir le mépris de leurs compatriotes, et par suite renoncer aux droits de leur naissance. »

§ II. Iles Tonga ; l'*Astrolabe* échouée sur les récifs; guerre avec les naturels de Tonga-Tabou; les missionnaires anglais sur cette île. — Exploration des îles Viti.

Après avoir fait de l'eau et du bois, le capitaine d'Urville quitta définitivement la Nouvelle-Zélande le 19 mars 1827, et se rendit aux îles Tonga. Arrivé devant Eoa, il comptait mouiller le lendemain devant l'îlot Pangaï-Modou; mais la corvette, ballottée par une furieuse tempête, ne put donner dans la passe que le 20 à midi. Le vent mollit tout à coup, et l'*Astrolabe,* poussée par les courants, alla donner contre les récifs. La situation était critique; le capitaine fit tout ce qui était humainement possible pour conjurer le danger. Des ancres à jet furent élongées; mais le tranchant des coraux eut bientôt coupé les câbles, et les menues ancres furent perdues. Les deux chaînes seules résistèrent pendant trois jours et trois nuits. Qu'un seul de leurs an-

neaux cassât, et l'*Astrolabe,* déchirée par ces récifs, devenait la proie des cupides insulaires! Tout l'équipage demeurait à la merci d'un peuple dont on pouvait à bon droit suspecter les intentions! Les grands travaux déjà accomplis, les documents scientifiques rassemblés à travers tant de fatigues et de périls, étaient à jamais perdus! Une expédition importante pour le monde savant et maritime échouait ainsi presque ignorée sur un écueil de Tonga-Tabou! Qu'on juge des angoisses du capitaine!

Au milieu de cette situation désespérée, la corvette avait cependant reçu des visiteurs. Les premiers furent trois Anglais établis dans l'île, l'un d'eux, Singleton, depuis vingt-deux ans. Ces hommes se rendirent utiles au capitaine en lui servant d'intermédiaires et d'interprètes auprès des naturels. Après ces Européens parurent successivement trois chefs qui s'étaient partagé le gouvernement de l'île, après avoir relégué le touï-tonga à Vavao. Ce triumvirat était composé de Palou, chef de Moua, homme intelligent et puissant par la parole; Tahofa, guerrier fameux, qui commandait à deux mille hommes; et Lavaka, chef de Bea, d'une capacité fort ordinaire, mais influent par ses richesses. D'après le conseil de Singleton, M. d'Urville se concilia l'amitié de ces trois hommes, qui pouvaient sauver la vie des naufragés, dans le cas d'une catastrophe imminente. Il leur promit la possession des armes et des nombreuses richesses contenues à bord du navire, à condition que tous les hommes auraient la vie sauve avec le petit nombre d'objets nécessaires dans leur triste position. Les trois chefs accueillirent avec gravité la proposition du capi-

taine, et s'engagèrent solennellement à devenir ses alliés et les protecteurs des Français. Lorsqu'ils reparurent sur le pont, Palou s'avança à leur tête et ordonna d'un ton ferme aux pirogues qui se pressaient autour du navire, prêtes à fondre sur leur proie, de se tenir à distance.

Cependant le capitaine avait fait descendre la moitié de l'équipage dans les embarcations. La perte du navire semblait inévitable. Le vent du large soufflait avec force, et la corvette, inclinée sur les rochers, paraissait à chaque instant sur le point de céder aux efforts réunis des éléments. Quatre-vingts heures d'angoisses s'écoulèrent ainsi : heureusement, le 24 avril, la mer s'apaisa, et permit de tenter quelques efforts qui furent couronnés de succès. La corvette mit à la voile, en profitant d'un souffle favorable; et laissant au fond de la mer plusieurs de ses ancres, elle vint mouiller la seule qui lui restât dans la rade paisible de Pangaï-Modou.

Après avoir échappé comme par miracle à ce dernier péril, le capitaine récompensa généreusement les trois chefs qui étaient restés constamment à bord, et les échanges avec les naturels commencèrent avec une activité égale de part et d'autre. Les grains de verre bleu avaient alors la vogue à Tonga. « Il est impossible de se figurer, dit M. de Sainson, avec quelle avidité cette précieuse matière était recherchée par tous ces sauvages, depuis les chefs jusqu'aux derniers rangs du peuple. Je ne crois pas exagérer en assurant que celui qui, chez nous, donnerait des diamants pour des épingles n'aurait pas plus de gens à contenter. »

Dans la première semaine les officiers et les natu-

ralistes se rendirent seuls à terre, chez les différents chefs qui avaient choisi chacun d'eux pour leur *ofa* (ami), où on leur fit le meilleur accueil. Le capitaine persistait à garder le bord, pour qu'on ne s'y relâchât point du système de défiance qu'il avait établi. Enfin, le 4 mai, il s'embarqua sur la baleinière pour aller rendre une visite aux missionnaires de Hifo. Les missionnaires se montrèrent empressés et polis. Ils étaient établis, depuis 1823, sous la protection du chef de Hifo, Hata, qui s'était constamment montré rebelle à leurs instructions. Ils avaient été plus heureux auprès d'un chef nommé Toubo, fils du Toubo qui reçut la visite d'Entrecasteaux; mais le caractère faible et timide de ce chef et sa conversion même au christianisme lui avaient attiré le mépris des autres chefs, et il ne pouvait être d'aucune utilité à ses coreligionnaires.

Les jours suivants, le capitaine visita encore Mioukou-Lafa, Mafanga et Moua. Le chef Palou avait, à diverses reprises, témoigné le désir de recevoir le navigateur français, et le jour de cette audience avait été réglé avec une espèce d'apparat. Le commandant, les officiers en uniforme et environ seize hommes de l'équipage s'embarquèrent le 9 mai dans le grand canot; mais, au lieu de trouver une foule empressée, un hôte affable et gai, des jeux, des festins, les Français ne rencontrèrent que quelques hommes du peuple, quelques femmes ou enfants : Palou les accueillit avec un air sérieux et contraint; il offrit de boire le kava à des hommes qui avaient besoin d'une politesse plus substantielle. Pour affaiblir le mauvais effet de cet accueil, l'interprète dit que Palou avait naguère perdu un de ses

enfants, et qu'il était menacé d'en perdre un second. Cette explication vraie ou fausse satisfit le capitaine. Il poursuivit son exploration, visita les tombeaux de Finaou, de Tougou-Aho et de Tofoa, monuments assez mal entretenus et cachés sous les buissons. Cette promenade aurait offert un assez médiocre intérêt sans une visite que M. d'Urville rendit à la fille de Poulaho de Cook, qui jouissait de la haute dignité de tamaha.

Le capitaine revint assister au repas qui lui avait été préparé chez Palou, puis il prit congé de ce chef, dont l'attitude ne présageait rien de bon. Rien n'avait été tenté contre la corvette durant son absence, mais; suivant les soupçons de M. d'Urville, un complot avait été formé pour enlever à terre l'état-major de l'*Astrolabe* pendant que Tahofa devait agir contre le bâtiment. Celui-ci était à son poste sur la petite île, mais l'irrésolution de Palou fit tout manquer.

Cependant le perfide Tahofa ne se tenait pas pour battu; il forma un autre complot dans lequel il fit entrer quelques mauvais sujets de l'équipage. Prévenu le 12 par les missionnaires, le capitaine résolut de partir dès le lendemain. Tout était prêt pour l'appareillage; il ne restait plus que quelques sacs de sable à prendre, expédition qui fut confiée au chef de timonerie. En même temps le capitaine fit ses adieux aux chefs qui étaient à bord, et leur distribua ses derniers présents. On se sépara avec tous les dehors d'une parfaite intelligence. Tout à coup, vers neuf heures du matin, un bruit confus s'éleva de la plage. Les insulaires attaquaient la yole et cherchaient à entraîner les matelots qui la

montaient. Ceux-ci cédèrent, vaincus par le nombre. Alors le capitaine ordonna que le grand canot fût armé : vingt-trois hommes s'y embarquèrent sous les ordres des officiers Gressien et Pâris. Le chirurgien Gaimard voulut se joindre à eux. Mais cette petite troupe chercha vainement à couper la retraite aux ravisseurs. Les sauvages échappèrent avec leur proie. D'ailleurs le grand canot tirait trop d'eau pour pouvoir accoster la terre. A quelque distance, il fallut que l'équipage se jetât à l'eau et fît de là une guerre de tirailleurs contre les sauvages qui ripostaient de la grève. Quand la petite troupe fut arrivée en terre ferme, tout avait disparu, sauvages et prisonniers. Tout ce qu'elle put faire, ce fut de recueillir trois hommes, le chef de timonnerie, l'élève de marine Dudemaine, qui avait passé la nuit à terre, et un jeune matelot nommé Cannac. Le nombre des captifs se réduisait alors à neuf personnes : l'élève Faraguet et huit matelots.

D'après l'explication que recueillit trois mois après le capitaine Dillon, un mauvais sujet de l'équipage, nommé Simonet, dont la fuite était méditée de longue main, se glissa, le 12 au matin, dans une des pirogues de Tahofa, et un des canotiers de la yole, nommé Reboul, suivit son exemple à terre. Tahofa allait ainsi avoir deux Européens à son service, avantage rare et fort apprécié dans le pays. La jalousie des autres chefs s'en était émue; ils avaient voulu se ménager une compensation en enlevant les hommes de la yole. Telle est du moins l'excuse donnée au capitaine anglais.

Le capitaine, justement irrité de cette perfidie, envoya un détachement pour brûler les villages de

Nougou-Nougou et d'Oleva. Les Français s'acquittèrent courageusement de cette mission; malheureusement le caporal des soldats de marine fut tué dans les halliers où il s'était engagé à la poursuite des insulaires, et le détachement retourna vers la corvette, dans l'espoir que l'incendie des villages ferait rendre les prisonniers. Il n'en fut rien, et le lendemain M. d'Urville tenta un coup plus hardi et plus décisif. Il résolut de canonner Mafanga, village sacré d'une île appelée elle-même Tonga-la-Sainte (Tonga-Tabou).

Pendant qu'il préparait cette attaque, l'officier Faraguet fut ramené par Singleton, de la part de Palou, à qui ce prisonnier était échu en partage. Aucun doute ne resta alors sur le chef du complot : c'était le perfide Tahofa. Singleton ajoutait même que les autres chefs avaient censuré sa conduite dans le conseil du matin; mais Tahofa, l'Achille de Tonga, pouvait faire la loi seul contre tous. Par une sorte de compromis, Singleton se disait pourtant autorisé à promettre que tous les hommes qui se refuseraient à rester dans le pays seraient rendus à l'*Astrolabe*.

Le capitaine crut une pareille transaction indigne de lui. « Aucun des hommes que le roi m'a confiés, disait-il à Singleton, ne restera à Tonga-Tabou. Si demain les captifs des insulaires ne sont pas à bord, Mafanga sera canonné. »

Le lendemain, en effet, la corvette s'embossa, hissa la grande enseigne et l'appuya d'un coup de canon. Les naturels y répondirent en ajustant plusieurs pavillons blancs au bout de longues perches. Dans l'espoir que ces pavillons étaient un signal de

paix, on envoya le canot à terre; mais un coup de fusil, dont la balle perça l'embarcation de part en part, trahit les véritables dispositions des insulaires. Le canon tonna le 16, dans la matinée. Trente coups de caronade furent tirés tant à boulet qu'à mitraille. La première décharge coupa en deux une branche d'un grand figuier qui ombrageait le malaï, alors place d'armes de Tahofa. Cette chute excita des cris d'effroi, que suivit un profond silence. Abrités derrière des remparts de sable, ou dans le creux de quelques fossés improvisés, les sauvages ne souffraient pas beaucoup de ce feu, et ils gagnaient quelques boulets enterrés dans les sables. D'un autre côté, la corvette s'était placée si près des récifs, que le vent, qui soufflait par rafales, menaçait à chaque instant de la faire échouer. L'équipage paraissait inquiet, préoccupé, et le capitaine était sur le point de renoncer à son projet, après trois jours de canonnade infructueuse, quand une petite pirogue déborda de la plage vis-à-vis de Mafanga. Elle portait un des matelots, qui venait, de la part de Tahofa, promettre au capitaine la restitution des prisonniers s'il consentait à suspendre les hostilités. Le canon de retraite de la veille, chargé à mitraille, ayant tué un chef inférieur, cet incident avait déterminé des ouvertures pacifiques. L'un des mata-boulais (espèces de conseillers militaires) de Tahofa vint tout tremblant expliquer qu'il était impossible de restituer les déserteurs Simonet et Reboul, alors en fuite; mais que les autres Français allaient être rendus. Empressé de quitter les accores de l'écueil, le capitaine d'Urville passa sur cette difficulté; il fit semblant aussi d'oublier les

objets enlevés dans le pillage de la yole. Un canot alla vers Mafanga pour recueillir les prisonniers, qui arrivèrent dans le plus bizarre accoutrement, revêtus d'étoffes indigènes, que Tahofa leur avait fait donner après qu'on les eut dépouillés de leurs habits.

Heureusement tirée de ce mauvais pas, le lendemain, 21 mai, l'*Astrolabe* quittait Tonga-Tabou, après avoir ainsi échappé successivement aux périls du naufrage et de la guerre avec les sauvages.

Malgré la perte de ses menues ancres et de ses grelins, le capitaine d'Urville entreprit ensuite l'exploration des îles Viti (Fidgi des anciennes cartes). Il y releva d'abord la petite île Batoa, et cingla, le 21 mai, entre Ong-Hea et Boulang-Hea. Près d'Ong-Hea-Lebou, une pirogue montée par des insulaires tongais accosta la corvette française. Par un singulier hasard, il se trouvait parmi eux un Espagnol, habitant de Gouaham, que le chirurgien Gaimard avait vu sur cette île, dans la campagne de M. Freycinet. Cet homme, nommé Mediola, avait été jeté sur ces îles par le naufrage de son navire, *la Concepcion*, et il obtint de M. d'Urville la permission de rester sur la corvette. La pirogue des insulaires avait pour chef un Tongais appelé Monki, qui apprit au capitaine l'existence, à Laguemba, d'une ancre provenant du naufrage d'un navire américain. M. d'Urville résolut de faire l'acquisition de cette ancre précieuse pour lui, et dans ce but il cingla vers Laguemba, accompagné de la pirogue.

Arrivé devant l'île, le capitaine détacha un grand canot sous les ordres du lieutenant Lottin, pour traiter de l'ancre, avec l'intermédiaire de Mouki et

de l'Espagnol Mediola. Après avoir accosté, M. Lottin, craignant une surprise, eut soin de tenir son embarcation à flot. Dans le premier moment, peu de naturels se montrèrent sur la plage; mais bientôt on vit arriver plus de deux cents hommes armés de lances et de casse-tête. Réservés et silencieux jusque-là, ils devinrent bientôt importuns et bruyants. M. Lottin observait les groupes, et cherchait à deviner les intentions des Vitiens. Quand il vit les sauvages se diriger vers l'embarcation, et la tirer vers la terre dans l'intention de l'échouer, il pensa qu'il était temps d'user de prudence. L'Espagnol et le Tongais, cachés au fond du canot, tremblaient de tous leurs membres; M. Lottin opéra sa retraite sans accident.

Dans l'intervalle, trois autres Espagnols, naufragés du même navire *la Concepcion,* s'étaient présentés sur la corvette, humbles, suppliants, racontant, les larmes aux yeux, que déjà deux ou trois capitaines de navire leur avaient refusé un asile, et conjurant le commandant français d'être plus généreux et plus hospitalier. M. d'Urville les admit comme passagers au même titre que Mediola. Avec ces Européens étaient venus encore des personnages distingués de l'archipel Viti : Tourang-Toki, frère du roi de Laguemba; Loua-Lala, son cousin, métis tongais et vitien, plus marqué au premier type qu'au second, avec la physionomie et la tournure noble de l'un, le teint enfumé et les cheveux crépus de l'autre. Enfin arriva un homme plus important encore: c'était Toumboua-Nakoro, neveu du grand Orivo, chef suprême d'Imbao et de toutes les îles de l'orient. Cet homme, à la figure noble et intel-

ligente, rappelait par la régularité de ses traits la beauté du type arabe. Il était chargé, au nom du roi d'Imboa, de percevoir le tribut des îles soumises à son autorité, et il se trouvait en tournée sur Laguemba pour cet objet.

Quand M. Lottin, de retour, eut raconté son aventure, Tourang-Toki et Loua-Lala cherchèrent à disculper leurs sujets. Ce n'était pas malveillance, suivant eux, mais curiosité et importunité seulement. Dès lors pourtant le capitaine d'Urville résolut de traiter à bord et avec Tourang-Toki l'affaire de l'ancre. Le marché fut conclu. Le frère du roi s'engagea à l'envoyer chercher dans une des plus grandes pirogues de l'île. On s'en occupa sur-le-champ, mais la nuit survint, et il fallut remettre au jour suivant le reste de l'opération. Comme garantie de leur sincérité, les trois chefs de Viti restèrent à bord avec trois insulaires de Tonga. Cependant, la mer étant devenue houleuse et le vent tempêtueux, l'*Astrolabe* fut obligée de prendre le large et d'y poursuivre pendant deux jours une navigation inquiétante au milieu d'îles inconnues.

Le 28 mai, au matin, voyant que le courant poussait la corvette vers le nord, le capitaine d'Urville résolut de continuer hardiment son exploration, sauf à chercher un lieu de refuge si le temps empirait. Il reconnut donc tour à tour et avec soin les îles Neaou, Dzizia, Batou-Bara, Azata, Tabe-Ouni, Laoudzala, s'opiniâtrant dans cette tâche pénible, malgré la tempête, malgré la mer creuse et fatigante, malgré les récifs innombrables que cachaient ces eaux tourmentées. Un instant, dans la journée du 31, la corvette se trouva bloquée dans un laby-

rinthe de récifs près desquels elle courut les plus grands dangers. M. d'Urville reprit alors la bordée du sud, revit les îles déjà nommées, et, en outre, Koro, Neiraï et Nhao, enfin une île inconnue jusqu'alors : c'était Mouala.

Dans cette longue tournée hydrographique l'*Astrolabe* avait conservé à son bord les personnages vitiens et tongais, ses passagers à contre-cœur, qui désespéraient de revoir jamais leur île. Le frère du roi de Laguemba, Tourang-Toki, versait des larmes comme un enfant ; Loua-Lala restait abîmé dans une apathique douleur. Maître de ses craintes et de ses regrets. Toumboua-Nakoro seul avait pris bravement son parti; il était résigné à tout événement, et déclarait que, si les Français voulaient l'emmener, il était prêt à les suivre; mais, se dévouant ainsi lui-même, il plaidait pour ses compagnons, et insistait sur le renvoi de Tourang-Toki et de Loua-Lala, dont les femmes seraient massacrées s'ils tardaient à reparaître. Le capitaine d'Urville, dont l'intention n'était nullement de garder et d'emmener de semblables hôtes, répondit qu'au premier beau temps il les déposerait sains et saufs sur une de leurs îles. Tant que la corvette fit route vers le nord, les chefs sauvages ne crurent pas à cette promesse; mais le retour vers le sud leur rendit quelque confiance, et quand, à la vue de Mouala, on leur dit qu'on allait les renvoyer, leur ivresse fut au comble : Mouala était une terre amie. Ce débarquement eut lieu le 2 juin. Les sauvages quittèrent le bord chargés de présents et reconnaissants en apparence. De tous ces hommes, Toumboua-Nakoro fut celui dont le passage à bord laissa

le plus de souvenirs. Honnête, grave, courageux, réservé, il mettait en outre une infatigable complaisance à répondre aux questions qu'on lui adressait. Intelligent d'ailleurs, instruit pour un homme de sa race, il savait rendre un compte assez exact des mœurs et des coutumes de ces peuples. Il avait voyagé dans l'archipel, et le connaissait bien. Il savait le nom de chaque île que l'on découvrait, et donnait toujours à ce sujet quelques renseignements que traduisaient ensuite les interprètes espagnols. Ainsi sa présence à bord fut précieuse pour les savants de l'*Astrolabe;* elle ajouta aux relevés géographiques des terres le mérite de dénominations exactes.

Après la relâche à Mouala, la corvette fut encore poursuivie par des temps détestables. Dans la journée du 5, elle prolongea de près et pendant quinze milles les redoutables brisants qui ceignent la partie S.-E. de la belle île de Viti-Levou. Dans la nuit, ayant repris la bordée du sud pour aller reconnaître une île située, d'après les cartes, à trente milles de distance de Viti-Levou, la corvette avait couru douze milles à peine, quand la lune, se montrant à la dérobée au travers de nuages épais, jeta quelques rayons douteux sur une longue bande de récifs qui blanchissaient à quelques encablures plus loin. Cinq minutes plus tard le navire allait s'y briser. Au jour on put voir un immense récif qui borde un groupe d'îles et d'îlots situés au nord de Kandabon. Cette dernière île est beaucoup moins éloignée de Viti-Levou que les cartes ne l'ont indiqué jusqu'ici. De cette erreur provenait le mécompte de la nuit.

M. d'Urville revint ensuite au nord pour rejoindre

Viti-Levou; mais le chenal lui fut de nouveau fermé par une bande de brisants qui n'étaient peut-être que la suite de ceux de la veille. Dans la journée du 7 se révéla la riante et petite Vatou-Lele, et le soir on se trouvait sur la côte S.-O. de Viti-Levou. Quelques relations amicales avec les habitants de la grande île marquèrent cette courte relâche. Le 10 parurent une foule d'îles et d'îlots composant les groupes élevés de Malalo, Nakoro, Bitonho et Bivoua. Enfin, le 11, la corvette se trouvant engagée au milieu de bas-fonds dangereux, il fallut s'éloigner de terre et terminer là cette reconnaissance des îles Viti.

Dans cette exploration périlleuse, l'*Astrolabe* parvint à constater d'une manière sûre le gisement d'une quantité d'îles qu'on avait jusque-là jetées au hasard sur la carte; elle rectifia les anciennes découvertes, opéra des découvertes nouvelles, fixa les dénominations, et recueillit enfin quelques notions exactes et neuves sur les habitants de ces îles.

Les naturels des îles Viti appartiennent à la race noire, que M. d'Urville appelle *mélanésienne*. La figure plate, le nez aplati, les lèvres épaisses, les pommettes saillantes, tels sont les caractères principaux de leur physionomie. Ils portent des colliers et des bracelets de coquilles; leurs armes étaient des arcs, des flèches, des lances, et surtout de petits casse-tête, d'un bois très-dur, munis d'un bout arrondi très-pesant, et garnis quelquefois de dents humaines. Parmi les ustensiles dont ils se servaient dans leurs pirogues, on remarqua quelques poteries grossières, d'une fabrication évidem-

ment indigène. Ces peuples sont cannibales. « Nos hôtes ne se faisaient aucun scrupule de confesser qu'ils étaient anthropophages, dit M. d'Urville, en parlant d'une tribu de Viti-Levou ennemie du roi d'Imbao; ils témoignaient qu'ils dévoreraient avec beaucoup de plaisir le corps de Toumboua-Nakoro. Je ne me lassais point d'admirer la force, la vigueur et la haute stature de ces insulaires. L'un des nouveaux arrivés avait cinq pieds dix pouces, et son corps était bâti en proportion de cette taille. En général, pour la stature et la corpulence, ces naturels étaient bien supérieurs aux marins de l'*Astrolabe.* Quoiqu'ils se soient trouvés au nombre de vingt à trente à bord de la corvette, ils se sont toujours conduits avec décence, réserve et bonne foi. »

Les deux grandes îles Viti-Levou (la grande Viti) et Vanoua-Levou (la grande terre), dont la première compte, suivant Dillon, cent mille habitants, paraissaient être divisées en peuplades qui ont différents chefs. Orivo, chef d'Imbao, sur la partie E. de Viti-Levou, régnait sur presque toutes les terres de l'orient. La langue vitienne, quoique mêlée de quelques mots tongais, diffère essentiellement de tous les dialectes polynésiens.

§ III. Iles Loyalty. — Nouvelle-Irlande. — Nouvelle-Bretagne. — Côte nord de la Nouvelle-Guinée; relâche à Doreï. — Amboine. — Tasmanie; Hobart-Town.

Après cette laborieuse exploration, l'*Astrolabe* mit le cap sur les îles Loyalty, qu'elle atteignit le 15 juin 1827. La géographie de ce groupe, qui se compose de quatre grandes îles et de dix à douze

plus petites, n'était pas encore connue. M. d'Urville laissa le nom de *Loyalty* à la première des grandes îles, et donna aux trois autres qu'il avait découvertes les noms de *Chabrol, Halgan* et *Tupinier.* Les naturels ne se hasardèrent point à visiter la corvette, et l'on ne put avoir de communication avec eux; mais d'Urville se consola de ce contretemps en se proposant de relâcher l'année suivante sur ces îles inconnues avant lui, et se contenta de constater la position géographique de tout le groupe.

L'expédition prit alors la direction de la Louisiade, dont elle fit la géographie avec soin. Il fallait ensuite traverser le détroit de Torrès pour obéir aux instructions du ministre; dépourvu des ancres à jet nécessaires pour ce passage semé d'écueils, M. d'Urville fut contraint de renoncer à cette partie de son plan de campagne, et il entreprit sur-le-champ la reconnaissance des côtes S. de la Nouvelle-Bretagne. Dans sa route il releva les îles Laughlan, encore peu connues, et vint jeter l'ancre au havre Carteret, sur la Nouvelle-Irlande. Les naturels se montrèrent aussi défiants et aussi timides que ceux du Port-Praslin, où avait relâché la *Coquille.* Ces hommes étaient des nègres de la race papoue : indolents et stupides, ils ne comprirent même pas les propositions d'échange qu'on leur faisait. Ils ne voulurent jamais indiquer leur demeure, ni souffrir qu'on les y accompagnât.

Une maladie grave retint douze jours entiers le capitaine dans ce havre, où il ne put se procurer aucune espèce de provisions fraîches. On y fit pourtant de l'eau et du bois; puis on commença la reconnaissance de la Nouvelle-Bretagne par un

temps d'orage et de pluie qui ne permit pas d'y apporter l'exactitude habituelle. Franchissant ensuite le détroit de Dampier, la corvette releva minutieusement la côte de la Nouvelle-Guinée, sur une étendue de deux cent cinquante lieues. M. d'Urville reconnut successivement les îles nombreuses qui bordent cette grande terre, et découvrit la vaste baie Humboldt, près de laquelle le navire courut encore le risque de se perdre, et eut à tirer le canon contre les entreprises des naturels.

Le 26 août la corvette termina cette belle reconnaissance en mouillant au havre Doreï, qu'elle avait visité quatre ans auparavant sous le nom de *la Coquille.* Les Papous, qui n'avaient pas oublié les relations amicales qu'ils avaient eues durant cette relâche avec les Français, se rendirent avec confiance à bord de la corvette et entamèrent tout de suite les échanges avec les matelots. Le capitaine descendit à terre, et fit une excursion dans l'intérieur pour revoir les Arfakis, qu'il avait déjà visités en 1823. Il retrouva la petite peuplade établie dans ses cabanes suspendues sur des pieux, au milieu de vastes forêts vierges, dont les arbres majestueux atteignent de colossales dimensions. Ces belles forêts sont habitées par une multitude d'oiseaux aux couleurs brillantes et variées : c'est la patrie du splendide oiseau de paradis, au cri rauque et monotone. « Les Papous les tuent avec des flèches en forme de trident, qui les saisissent sans les endommager. Ils les vident, leur arrachent les pattes, souvent les ailes, passent un long morceau de bois dans le corps par le bec, les font ainsi sécher et les vendent aux Chinois et aux Malais. »

La veille du départ de l'*Astrolabe,* la bonne intelligence faillit être détruite entre les Français et les Papous. Un des matelots occupés à faire de l'eau sur la grève reçut dans le dos un coup de flèche tirée par un sauvage caché parmi les broussailles. Aussitôt l'alarme fut donnée à bord, et un coup de canon fut tiré pour rappeler ceux des officiers qui s'étaient avancés dans l'intérieur. L'épouvante gagna bientôt le village de Doreï, dont les habitants émigraient en toute hâte, redoutant le ressentiment des Français. Leur attitude témoignait suffisamment que cette attaque perfide ne venait pas d'eux, mais de quelque Arfaki caché en embuscade, et qui voulait s'approprier les effets des Européens. L'alarme fut bientôt calmée : les Papous revinrent à la corvette aussi confiants qu'auparavant, et lorsqu'on les quitta le lendemain, ils témoignèrent leurs regrets de cette prompte séparation.

Le capitaine d'Urville doubla ensuite le cap N. de la Nouvelle-Guinée, et se rendit à Amboine pour y prendre le repos dont son équipage et lui-même avaient tant de besoin. Le gouverneur de la colonie mit à la disposition des Français l'arsenal de la marine hollandaise, en sorte que l'*Astrolabe* put se munir des ancres et des grelins qui lui manquaient. Après une relâche de quinze jours, la corvette française reprit la mer, dans l'intention de s'arrêter en Tasmanie, de faire la géographie de la côte occidentale de l'île Ika-Na-Mawi (Nouvelle-Zélande), et d'opérer son retour par le détroit de Torrès. Mais ce plan devait être entièrement changé par les renseignements recueillis à Hobart-Town sur le voyage du capitaine Dillon.

L'*Astrolabe* jeta l'ancre dans le havre de Hobart-Town le 18 décembre; aucun navire français n'avait touché sur ce point de la terre de Van-Diemen depuis l'expédition de d'Entrecasteaux. Que de changements survenus depuis cette époque! Non loin de l'embouchure du Derwent, que le navigateur français avait découverte en 1793, s'élevait alors la belle et florissante Hobart-Town, qui comptait déjà près de sept mille habitants. Plusieurs autres villes avaient été fondées sur cette terre, à laquelle les colons eux-mêmes ont donné le nom de Tasmanie, et les malheureux naturels, refoulés par la civilisation sur les parties les plus inaccessibles de l'île, sont aujourd'hui sur le point de disparaître complétement pour faire place à une autre race d'hommes avides et entreprenants.

A peine débarqué, le capitaine français eut connaissance des premières découvertes faites par Dillon sur Tikopia, et de l'expédition tentée par ce capitaine, au service de la compagnie des Indes, pour compléter ses recheлches sur le naufrage de Lapérouse. Bien qu'on ajoutât peu de foi dans la colonie aux renseignements publiés par le capitaine Dillon, M. d'Urville y crut cependant entrevoir quelque vraisemblance, et il résolut de se rendre à Tikopia, au lieu de faire route vers la Nouvelle-Zélande.

§ IV. **Tikopia. — Arrivée à Vanikoro; pêche des débris du naufrage de Lapérouse; preuves de cet événement; monument élevé aux mânes des Français; naturels du groupe Vanikoro. — Relâche à Gouaham. — Retour.**

L'*Astrolabe* mit à la voile le 6 janvier 1828; elle reconnut le volcan Matthew, les îles Fataka et Anouda, et parut le 10 février devant Tikopia. La corvette était à peine en vue, qu'une pirogue montée par le Prussien Martin Bushart vint l'accoster. Cet homme, qui avait accompagné Dillon à Vanikoro huit mois auparavant, confirma la réalité des découvertes de ce capitaine. Quelques officiers prirent terre à Tikopia, et n'eurent qu'à se louer des naturels, race d'un caractère doux et d'un physique bien conformé, assez rapproché du type tongais.

Ni Bushart ni le lascar Joe ne voulurent accompagner M. d'Urville à Vanikoro; celui-ci se contenta de prendre à bord deux Anglais fixés à Tikopia depuis neuf mois, et dont l'un pouvait servir d'interprète; puis il tira droit sur Vanikoro, dont il avait soupçonné le gisement à travers les renseignements vagues de Dillon. Quelques calmes l'ayant retardé en route, il ne jeta l'ancre sur cette île que le 21, dans la dangereuse et petite rade d'Ocili, où le *Research* avait mouillé quelques mois auparavant.

Le premier soin de M. d'Urville, quand l'*Astrolabe* se trouva affourchée sur ses ancres, fut de se concilier les naturels à l'aide de quelques présents. En toute autre occasion, les objets qu'il offrit auraient été regardés comme des présents de la plus grande magnificence, mais Dillon avait prodigué les cadeaux



aux insulaires, qui reçurent ceux des Français avec une froideur marquée. Malgré ces premiers obstacles, M. d'Urville ne se rebuta point. Des embarcations furent expédiées sous les ordres des officiers de l'*Astrolabe* pour faire le tour de l'île. La première expédition, commandée par M. Gressien, ne rapporta qu'un petit nombre de débris peu importants. Nul renseignement n'en résulta. A toutes les questions qui leur étaient adressées les insulaires opposaient un silence évidemment calculé ou des réponses évasives. Quand l'un d'eux, plus communicatif ou plus accessible aux présents, s'apprêtait à donner quelques détails, à l'instant même ses camarades l'entouraient d'un air mécontent et effrayé, le priaient de se taire, ou le forçaient à la retraite.

La seconde expédition, commandée par M. Jacquinot, éprouva d'abord des obstacles semblables. Au petit village de Vanou, l'approche des Français mit l'alarme dans la population; les femmes et les enfants s'enfuirent vers les bois, emportant leurs effets les plus précieux : les hommes s'avancèrent seuls, inquiets et tremblants. On les interrogea, ils nièrent tout; enfin ils avouèrent que longtemps ils avaient eu en leur pouvoir des crânes de *Maros* (ils nommaient ainsi les Européens), mais qu'ils les avaient ensuite jetés à la mer. A Noma, même silence, même dissimulation. Aucune offre tentante n'avait pu décider les naturels à signaler le lieu du naufrage, lorsque M. Jacquinot s'étant mis à déployer devant eux un morceau de drap rouge, l'un des sauvages, séduit par les brillantes couleurs de l'étoffe, sauta dans le canot à l'instant, temoignant par gestes qu'il conduirait les Français au lieu du

naufrage s'ils lui donnaient le morceau d'étoffe. Le marché fut conclu, et M. Jacquinot fut amené sur le récif où s'était passée la catastrophe. C'était là une découverte capitale, et qui avait échappé aux recherches du capitaine Dillon. La chaîne de récifs qui environne Vanikoro occupe un diamètre de deux à trois milles au large. Là, dans une sorte de passe à travers le brisant, le sauvage fit arrêter le canot, en montrant du doigt le fond de l'eau. A une profondeur de douze à quinze pieds, les Français distinguèrent, disséminés çà et là, des ancres, des canons, des boulets et de nombreuses plaques de plomb. Ce spectacle triste et magnifique à la fois dissipa tous les doutes. Tout indiquait qu'ils avaient sous les yeux les débris d'un des vaisseaux de Lapérouse! Le bois avait été détruit par l'action des eaux; le métal seul avait résisté et gisait au milieu des coraux. M. Jacquinot chercha à l'instant même à arracher quelques-uns de ces précieux débris. Il fit élinguer une ancre; mais elle adhérait si fort au fond, qu'on fut obligé d'y renoncer.

Quelques jours après, M. Guilbert fut plus heureux. Après de violents efforts qui firent craquer sa chaloupe, il parvint à extraire de la croûte des coraux qui les recouvraient une ancre de mille huit cents livres environ, un canon court en fonte, du calibre de huit, fortement oxydés et empâtés de coraux de deux pouces d'épaisseur. Un pierrier en bronze, une espingole en cuivre, un saumon et une grande plaque de plomb, des fragments de porcelaine vinrent augmenter le nombre de ces respectables débris.

Cependant la corvette n'était pas en sûreté dans

le mauvais havre d'Ocili. La houle fatiguait ses chaînes et menaçait de la jeter à toute heure sur une côte hérissée de rochers verticaux. A l'aide de grelins et d'ancres à jet, on parvint jusque dans la vaste baie de Manevai, bassin calme et abrité contre tous les éléments. Les naturels, plus sociables que ceux de Tevai, dont ils étaient ennemis, accoururent à bord de l'*Astrolabe.* Les chefs saluèrent le capitaine à la manière du pays, en baisant le dos de leur main ; et l'un d'eux, premier ariki et prêtre de Manevai, nommé Moembe, se déclara son ami particulier. C'était un homme de cinquante ans environ, petit de taille, bon et d'un naturel paisible.

Pour obtenir des naturels des renseignements plus précis, le naturaliste Gaimard résolut de passer seul quelques jours sur l'île. Il débarqua sur la partie occidentale, accompagné de l'Anglais Hamilton, qui parlait tant bien que mal la langue vanikorienne. Les habitants de Nama parurent enchantés de voir ces étrangers; mais, pendant les cinq jours que M. Gaimard et l'Anglais restèrent parmi eux, ils ne se montrèrent pas toujours d'un caractère facile et hospitalier. Cette excursion périlleuse ne produisit d'autre résultat qu'une connaissance plus approfondie des mœurs et de la langue des insulaires. Au bout de cinq jours, le naturaliste fut repris d'une fièvre intense, au moment où il avait à se défendre contre des hommes d'un naturel irritable et farouche.

Cependant, malgré les efforts infructueux de M. Gaimard, les probabilités résultant des dépositions des insulaires s'élevaient jusqu'à l'évidence, et le problème relatif au naufrage de Lapérouse

était résolu. Ce fut l'avis unanime de l'état-major assemblé de l'*Astrolabe;* M. d'Urville en expose le résumé de la manière suivante : « Bien qu'aucun document positif et direct n'ait démontré que ces débris ont réellement appartenu à l'expédition de Lapérouse, je ne pense pas qu'il reste à cet égard la moindre incertitude. En effet, les renseignements que j'ai recueillis des naturels sont parfaitement conformes, sous les rapports essentiels, à ceux que se procura M. Dillon ; et cela, sans que nous ayons pu être influencés l'un par l'autre, attendu que je n'eus connaissance de son rapport à l'île de France que deux mois après que j'eus expédié le mien au ministère. Ces dépositions ont donc tout le caractère de l'authenticité : elles attestent que deux grands navires périrent, il y a quarante ans environ, sur les récifs de Vanikoro, qu'ils contenaient beaucoup de monde; les naturels se sont même rappelé qu'ils portaient le drapeau blanc. Tout cela joint aux pièces de canon, aux pierriers rapportés, démontre que ces navires étaient des bâtiments de guerre ; mais on sait positivement que, longtemps avant comme après cette époque, nul autre bâtiment de guerre n'a péri dans ces mers, que les frégates de Lapérouse et la *Pandora,* commandée par Edwards, qui fit naufrage sur les récifs du détroit de Torrès. En outre, la nature de quelques-unes des pièces rapportées du naufrage montre qu'elles appartenaient à une mission chargée de travaux extraordinaires. Enfin l'unique morceau de bois rapporté par M. Dillon s'est trouvé coïncider avec les dessins qui ont été conservés des sculptures de la poupe de la *Boussole.* Que de probabilités réunies qui

doivent équivaloir à une certitude complète! »

Après avoir ainsi acquis la certitude que les vaisseaux de Lapérouse avaient péri sur les récifs de Vanikoro, M. d'Urville avait un devoir à remplir, celui de consacrer un monument aux mânes des illustres naufragés. Comme il était impossible de l'élever à Païou, sur le lieu même de la catastrophe, on choisit pour cet objet une touffe de mangliers située sur le récif qui ceignait en partie le mouillage de Manevai. La forme adoptée pour le tombeau fut celle d'un prisme quadrangulaire de six pieds d'arête, surmonté par une pyramide quadrangulaire de même dimension. Des plateaux de corail, contenus entre des pieux solides fichés en terre, formèrent le massif du monument, et le faîte fut recouvert d'un petit chapiteau en planches. Pour préserver le petit édifice de la cupidité des naturels, on eut soin de n'y employer ni clous ni ferrures. Mais durant ces pieux travaux, l'influence du climat insalubre de Vanikoro faisait déjà des ravages parmi les hommes de la corvette. La fièvre du naturaliste Gaimard avait empiré; le capitaine lui-même, à la veille d'aller visiter l'emplacement où les naufragés avaient construit leur dernière embarcation, fut saisi par des accès violents et dangereux. Le temps, de sec qu'il était, étant devenu tout à coup pluvieux et malsain, cette fièvre prit un caractère épidémique, et frappa successivement plusieurs personnes de l'équipage. Le 14 mars le mausolée fut terminé; l'inauguration en eut lieu le jour même, en présence d'une portion de l'équipage descendue sur le récif. Un détachement armé salua le cénotaphe d'une triple salve de mousqueterie, à laquelle répondit le

canon de la corvette. Cette cérémonie solennelle s'accomplit au milieu d'un silence et d'un recueillement profonds. Tout était deuil pour les Français sur cette terre néfaste, le souvenir de leurs compatriotes ensevelis au milieu de ces récifs ignorés, non moins que l'aspect lugubre de leur propre situation. La fièvre avait déjà brisé la moitié de l'équipage, et les bras allaient manquer à la corvette pour se tirer de passes difficiles et dangereuses. Encore quelques jours de retard, et le mausolée debout sur le récif servait à constater la perte de deux *Astrolabes!* Le capitaine d'Urville, épouvanté de sa situation, se hâta de donner l'ordre du départ. Mais la manœuvre était rude, difficile, et la fatigue augmentait le nombre des malades. « Le 17 mars, sur les huit heures, dit la relation du capitaine, tandis que nous étions le plus occupés à virer sur les ancres, je fus fort étonné de voir venir à nous une demi-douzaine de pirogues de Tevai, d'autant plus que trois ou quatre habitants de Manevai qui se trouvaient à bord ne paraissaient en aucune manière effrayés à leur approche, bien qu'ils m'eussent dit, quelques jours auparavant, que ceux de Tevai étaient leurs ennemis mortels. Je témoignai ma surprise aux hommes de Manevai, qui se contentèrent de rire d'un air équivoque, en disant qu'ils avaient fait la paix avec les habitants de Tevai, et que ceux-ci m'apportaient des cocos. Mais je vis bientôt que les nouveaux venus n'apportaient que des arcs et des flèches en fort bon état. Deux ou trois d'entre eux montèrent à bord d'un air déterminé, se rapprochèrent du grand panneau pour regarder dans l'intérieur du faux-pont et s'assurer du nombre des

hommes malades. Une joie maligne perçait en même temps dans leurs regards diaboliques. En ce moment quelques personnes de l'équipage me firent remarquer que deux des trois hommes de Manevai qui se trouvaient à bord faisaient ce même manége depuis trois à quatre jours. M. Gressien, qui observait depuis le matin leurs mouvements, avait cru voir les guerriers des deux tribus se réunir sur la plage et avoir entre eux une longue conférence. »

Le capitaine exhorta l'équipage à redoubler de courage et d'efforts : les malades eux-mêmes aidèrent de leurs faibles mains les rudes travaux de l'appareillage, et « le 17 mars 1828, à onze heures quinze minutes du matin, dit-il, l'*Astrolabe* déploya ses voiles et prit définitivement son essor pour quitter Vanikoro. Nous serrâmes d'abord le vent le plus près qu'il nous fut possible, avec une bonne brise d'E.-S.-E. assez fraîche; puis nous laissâmes porter sur la passe; mais au moment même où nous donnions dans l'endroit le plus scabreux, celui où elle est semée d'écueils, un grain subit vint nous borner notre horizon dans un rayon de soixante à quatre-vingts toises.

« Accablé par la fièvre, je pouvais à peine me soutenir pour commander la manœuvre, et mes yeux affaiblis ne pouvaient se fixer sur les flots d'écume qui blanchissaient les deux bords de la passe. Mais je fus secondé par l'activité des officiers, surtout par l'assistance de M. Gressien, que j'avais chargé de diriger notre route. Il nous servit de pilote, et le fit avec tant de sang-froid, de prudence et d'habileté, que la corvette franchit sans accident la passe étroite et difficile par où nous de-

vions gagner le large. Ce moment décidait sans retour du sort de l'expédition, et la moindre fausse manœuvre jetait la corvette sur des écueils d'où rien n'aurait pu la retirer. Aussi, malgré notre détresse, après quelques minutes d'anxiété, nous éprouvâmes tous, en nous voyant délivrés des récifs de cette île funeste, un sentiment de joie comparable à celui qu'éprouve un prisonnier qui échappe aux horreurs de la plus dure captivité; la douce espérance vint ranimer notre courage abattu, et nos regards se tournèrent encore une fois vers les rives de notre patrie, à travers les cinq à six mille lieues qui nous en séparaient. »

Deux îles d'inégale grandeur composent le groupe de Vanikoro : elles sont entourées d'un récif de coraux d'environ trente-six milles de circuit. M. d'Urville a laissé à la plus grande le nom de *Recherche* imposé par d'Entrecasteaux, ainsi qu'on l'a déjà vu, et a donné celui de *Tevai* à la plus petite. La première a trente milles de circuit; l'autre n'en a pas plus de neuf. Deux îlots se trouvent dans l'intérieur du récif; ils sont appelés par les naturels *Manevai* et *Nanounha.*

Une population misérable occupe ces îles malsaines, mais fécondes. Le nombre des habitants ne s'élève pas à plus de quinze cents. L'intérieur est occupé par une vaste forêt; les côtes seules sont habitées et cultivées en plantations de taro, ignames, bananes et kava. Les naturels de Vanikoro sont, en général, petits, maigres, de chétive apparence. Leur peau est noire; leur physionomie, disgracieuse. La hauteur démesurée du front et son rétrécissement vers les tempes donnent à cette race un ca-

ractère bizarre et farouche. Des morceaux de bois et des coquilles passés dans la cloison des narines accroissent encore la difformité de leur nez large et épaté. Les femmes sont relativement plus hideuses encore que les hommes. En grande toilette, les habitants de Vanikoro retroussent leurs cheveux par derrière et les enveloppent dans un morceau d'étoffe qui retombe en arrière sous la forme d'un sac allongé. Hommes et femmes se surchargent les oreilles et quelquefois le nez d'une quantité prodigieuse d'anneaux en écaille de tortue. Ils portent aussi des bracelets entièrement tissus en très-petits disques de morceaux de coquilles et de noix de coco, auxquels ils attachent un très-grand prix.

Les Vanikoriens font un grand usage de bétel, ce qui leur défigure horriblement la mâchoire. C'est pour cet emploi qu'ils cultivent les *piper* ou kava, car son usage comme boisson spiritueuse leur est inconnu. Une petite calebasse ciselée et fermée par un bouchon de bois contient la chaux réduite en poudre très-fine; l'arek et le bétel sont placés dans deux petits sacs. Ils connaissent le tatouage par piqûres, mais ils ne le pratiquent que sur le dos, où ils dessinent des poissons, des lézards et des dents de loup. Du reste, ce tatouage est à peine visible, tant leur peau est noire.

La nourriture de ces insulaires consiste en poissons, tortues, coquillages, taro, cocos, bananes, et en une espèce de patate douce. Ils ont aussi deux espèces d'arbres à pain : l'*inocarpus* et le *pandanus*, dont ils mangent les fruits; mais l'*arum* ou taro forme leur principale ressource. Les cochons y étaient fort rares lors du passage de l'*Astrolabe*,

et l'on n'y aperçoit aucune sorte de volaille de basse-cour.

Leurs pirogues sont d'une forme très-grossière. Le plus souvent c'est une simple poutre, presque cylindrique, creusée en dedans, mais de telle sorte que la fente supérieure est tout juste assez large pour recevoir les jambes des sauvages : souvent même cette fente est recouverte de planchettes pour que l'eau n'y entre point. Ces pirogues sont garnies de balanciers et d'une voile triangulaire d'une prodigieuse hauteur. Du reste ces naturels sont fort en arrière des Polynésiens pour les progrès de la navigation.

Jusqu'ici nulle notion positive n'a pu être recueillie sur la religion de ces insulaires; on sait pourtant qu'ils en ont une. Ce doit être une sorte de fétichisme.

Les Vanikoriens ont toujours nié qu'ils fussent anthropophages; mais ils ont avoué qu'ils laissaient macérer dans la mer les cadavres tués au combat, pour séparer ensuite la chair des os. Ils gardaient aussi les crânes en guise de trophées, et se servaient des ossements pour fabriquer les pointes acérées de leurs flèches.

La langue de Vanikoro diffère essentiellement des dialectes polynésiens, quoiqu'elle ait des expressions communes avec ces derniers. Du reste Vanikoro a elle-même plusieurs idiomes, et M. Gaimard a constaté qu'ils variaient d'une tribu à l'autre, d'un cap à un autre cap. Ce langage, assez sonore, n'a rien de déplaisant. Les naturels ont d'ailleurs quelque facilité pour les langues, et prononcent les mots européens mieux qu'aucune race polynésienne.

Les rares habitants de Vanikoro sont distribués dans huit villages, qui se composent chacun de trente à quarante cases. On cite sur la *Recherche :* Mambili, Vanou, Nama, Païou et Tanema ; sur *Tevai*, les hameaux de Vanikoro et de Tevai ; enfin, sur la petite île Manevai, celui de ce nom.

Il y avait aussi un village à Ocili, mais il a été entièrement détruit. Chacune de ces tribus reconnaît un chef, un *aligui*, dont il est difficile de préciser les attributions et les prérogatives. Le capitaine d'Urville a appris seulement qu'en cas de guerre, les chefs restaient neutres et ne devenaient jamais ennemis.

Les productions de cette île sont les mêmes que celles de l'Océanie ; mais déjà la nature asiatique s'y montre et s'y mêle davantage. Le capitaine Dillon y a trouvé la mangue. Les oiseaux y comptent plusieurs espèces ; les poissons y fourmillent dans toutes les variétés, et les récifs y nourrissent une foule de mollusques.

Après avoir quitté Vanikoro, le capitaine d'Urville voulait achever ses découvertes en suivant les traces de Lapérouse sur les îles Salomon ; mais l'état désespéré de son équipage, qui eût été incapable de lever les ancres mouillées pour visiter ces îles, l'obligea à tirer directement sur les Mariannes, pour y donner quelques secours à ses nombreux malades. Sur la route, la corvette releva les îles Hogoleu et Tamatam, et vint enfin jeter l'ancre à Gouaham, dans la rade d'Umata. Malgré les soins et les attentions des Mariannais, sur les quarante malades qui furent débarqués à l'hôpital, peu se trouvèrent guéris ; quelques-uns succombèrent à la fièvre, entre

autres l'Anglais Hamilton, qui avait rendu des services si essentiels, comme interprète, à Vanikoro. Le Mariannais Mediola, pris à Laguemba, fut remis à sa famille, qui le croyait perdu depuis longtemps : ses trois compagnons avaient été laissés précédemment à Amboine.

Peu satisfait de cette relâche, M. d'Urville reprit la mer le 30 mai. Deux jours après, il reconnut le groupe Elivi, et eut des communications avec les naturels, qui lui rappelèrent les confiants et aimables habitants d'Hogoleu; il releva ensuite successivement les îles Gouap et la partie orientale des îles Pelew; mais il ne put mouiller sur ces contrées peu connues; à son grand regret, le mauvais temps et l'état de l'*Astrolabe,* qui n'était qu'un hôpital flottant, lui interdisaient de s'arrêter désormais. Il poursuivit donc son voyage, et reparut dans la rade d'Amboine le 30 juin. C'est dans cette relâche qu'il reçut du gouverneur Merkus les deux babiroussas qu'il réussit à transporter vivants au jardin des plantes de Paris, où il n'avait jamais paru aucun de ces curieux animaux.

Partie d'Amboine le 4 août, la corvette relâcha encore à Batavia, puis à l'île de France, à l'île Bourbon, au Cap, à Sainte-Hélène, et enfin entra dans le port de Marseille le 25 mars 1829, après avoir accompli dans le cours de trois années la plus glorieuse expédition qui eût été faite depuis la mort de Cook.

XLVI. THÉODORE LAPLACE.

1830 - 1832.

Iles Seychelles. — Pondichéry. — Luçon. — Chine. — Cochinchine. — Java. — Maduré, réception du sultan de Bankalang.

La mission de la corvette *la Favorite* n'avait point un but scientifique; il s'agissait seulement de promener le pavillon français dans les mers de l'Inde et de la Chine, et d'y faire respecter le commerce de notre pays. Cependant les renseignements recueillis par le capitaine Laplace durant son voyage ont donné à sa relation une importance telle, que nous ne pouvons nous dispenser de la comprendre dans notre ouvrage.

La *Favorite,* jolie corvette armée de vingt-quatre canons et montée par un équipage de deux cent cinquante hommes, appareilla de Toulon le 30 décembre 1829. Le 19 janvier elle rangeait les îles du Cap-Vert et allait mouiller à Gorée près de la côte du Sénégal. Après quelques jours de relâche dans cette petite colonie française, M. Laplace doubla le Cap et se rendit à Maurice (l'île de France), dont les colons conservent les mœurs françaises et leur affection pour leur première patrie, en dépit de la domination britannique imposée par les traités de 1814. La corvette s'arrêta aussi à l'île Bourbon, et arriva le 14 mai devant Mahé, l'une des îles Seychelles. Le petit établissement européen de Mahé

doit son origine à des caboteurs français qui le fondèrent en 1741. Les familles qui l'habitent aujourd'hui sont passées, comme les créoles de l'île de France, sous la domination anglaise; mais elles conservent comme eux toute leur sympathie pour leur véritable patrie.

La corvette française atteignit le 1er juin le groupe des Maldives. Ces îles sont composées de quatorze récifs de corail, tous de forme circulaire, laissant entre eux des coupures plus ou moins dangereuses. La description de ces roches sous-marines constate une frappante analogie entre la formation des Maldives et celle des îles de corail de l'archipel Pomotou. Les naturels de ces îles sont d'origine mahométane et paraissent obéir à un seul chef, qui réside sur la petite île du Roi, située au milieu de l'archipel.

M. Laplace vint relâcher ensuite à Ceylan, dans la baie de Trinkomalay, comptoir commercial important où les Anglais possèdent des arsenaux bien fournis et de beaux chantiers de construction; puis à Pondichéry, seul reste des établissements français dans l'Inde. Les aldées ou villages qui dépendent du territoire français sont d'un aspect riant et pittoresque; partout y règne l'aisance et l'activité. Toutes les cases sont uniformément construites en paille. L'intérieur est partagé en compartiments, dont les plus reculés sont exclusivement destinés aux femmes. L'horreur des Hindous pour les Européens mangeurs de viande leur fait éviter tout contact avec eux; la classe réprouvée des parias fournit seule des serviteurs aux créoles, et est chargée de tous les travaux fatigants ou désagréables. L'église

des Missions est un édifice d'architecture sévère et correcte. Sur un fronton triangulaire paraît une gloire en relief, au milieu de laquelle est une figure de l'agneau pascal. Une statue de saint se trouve au-dessous, dans une niche placée au-dessus de la porte. Le palais du gouverneur, grand et commode, est entouré d'un vaste et beau jardin.

La *Favorite* vint toucher aussi à Madras et à Yanaoun, qui font partie des vastes possessions de la compagnie des Indes.

Après avoir visité Sincapour, petite île voisine de Malaca, et qui, dans les mains industrieuses des Anglais, a pris depuis vingt ans une importance commerciale immense, M. Laplace se rendit aux Philippines et mouilla au port de Cavite, sur l'île Luçon, le 7 septembre. Luçon est divisée en paroisses dirigées chacune par un curé qui jouit d'une grande influence sur les indigènes. Les naturels, appelés *Tagats*, qui appartiennent à la race malaise, se sont empreints tout à fait du caractère espagnol; ils sont graves, défiants, réfléchis.

La *Favorite* renouvela ses provisions à Manille et fit voile pour Macao, où elle jeta l'ancre le 21 novembre. M. Laplace se rendit aussitôt à Canton, où sa présence était nécessaire pour seconder les négociations commerciales du consul français. Malgré la lenteur de la diplomatie chinoise, il obtint une assez prompte solution, et eut peu de temps à passer dans la seconde ville de l'*Empire céleste*, avant de retourner au mouillage de son navire. Canton est partagé en deux villes, dont l'une, peuplée de plus de cinq cent mille âmes, est habitée par le

vice-roi et les mandarins, et demeure sévèrement interdite aux étrangers ; l'autre partie est une sorte de faubourg, également très-populeux, situé sur le fleuve. C'est là que résident les négociants européens.

De Macao, la corvette française appareilla pour la Cochinchine, et vint dans la rade de Touranne au mois de février 1831. M. Laplace voulut entamer des négociations avec le gouvernement impérial, pour établir des relations commerciales entre la France et le Tonquin; mais ses avances furent repoussées par la défiance de l'empereur cochinchinois, qui, après avoir fait visiter la corvette par un mandarin, lui défendit l'accès de la plus grande partie de la baie de Touranne. Cette défense n'empêcha pas le capitaine français de relever les côtes peu connues de la province sur une étendue de plus de quatre-vingts lieues.

Le 5 mars M. Laplace quitta Touranne. Sept jours après, il traversa le petit archipel des Natounas, qu'aucun navire européen n'avait traversé avant lui ; puis l'archipel des Anambas, qui n'en est séparé que par une distance de quarante lieues; et le 13 avril il entra dans la baie de Sourabaya, sur la côte O. de la riche et vaste Java. Quelques jours après son arrivée, M. Laplace reçut une invitation pressante de la part du sultan de Bankalang, l'un des trois sultans souverains de l'île voisine de Maduré. Le fils du sultan vint recevoir les Français sur la côte de son île : c'était un grand jeune homme au teint cuivré, qui commandait les troupes maduraises au service de la Hollande ; il portait comme marque distinctive de son grade l'uniforme d'offi-

cier supérieur de la cavalerie hollandaise; mais il avait cru devoir ajouter à l'habit européen un turban rouge et blanc, qu'il conservait sous son chapeau d'uniforme; ce qui produisait un effet aussi bizarre que peu militaire. En trois heures, de rapides calèches eurent transporté les Français au palais du sultan, qui les reçut avec des manières nobles et distinguées. Ce palais est un édifice d'une construction élégante et légère, orné de colonnettes sous lesquelles s'étend la pièce principale, ouverte à la brise dans toutes les directions, et divisée, par des piliers minces et gracieux, en quatre parties égales. Deux de ces salles étaient encombrées de candélabres, de lustres, de pendules; les deux autres servaient de salles à manger. Tout autour étaient distribués les bains, les cuisines, les logements des femmes, la salle des instruments de musique, où se voyaient étalés les instruments les plus bizarres, et surtout les chapeaux chinois, les cymbales, les tambours, les tam-tam, enfin l'appareil le plus formidable de musique métallique qui se puisse imaginer.

Peu d'instants après leur arrivée, le sultan régala ses hôtes d'une pantomime guerrière. Les acteurs étaient de beaux hommes richement habillés, armés de lances et de kris (poignard malais à lame sinueuse). Ils s'avancèrent sur deux files précédées chacune par un chef de bonne mine. Les bandeaux rouges aux broderies d'or, l'écharpe blanche qui entourait leur cou et retombait sur leurs épaules nues, le pagne aux mille couleurs qui serrait plusieurs kris autour de leur ceinture, la pose fière et martiale des acteurs, qui figuraient une marche

contre l'ennemi, tout contribuait à la beauté de ce spectacle militaire.

Le repas qui suivit eut un caractère moins national. Le service, la cuisine, les vins, tout était européen; les convives eux-mêmes portaient presque tous l'uniforme hollandais. Le sultan seul avait un affublement moitié malais, moitié batave. Une veste ornée d'épaulettes de général couvrait un gilet d'uniforme qui laissait paraître la poitrine et le cou nus; à la place du pantalon figurait un vaste pagne cachant à peine des jambes nues et maigres. Le sultan, homme d'une cinquantaine d'années, quoiqu'il fût d'un brun foncé, qu'il eût un nez épaté, une bouche énorme, des lèvres rougies par le bétel, des dents noires et cariées, un front bas et saillant, des pommettes fortement accusées, des yeux petits et jaunes, avait, malgré tout, un air à la fois affable et imposant. Après le repas, vint la retentissante musique cuivrée, qu'accompagna un chœur de femmes aigre et discordant. Le jeu suivit le concert. On s'assit autour d'une table pour faire un *vingt-et-un,* dans lequel les agents hollandais et les collecteurs chinois se montrèrent passés maîtres. Enfin un magnifique souper termina cette première journée de fêtes.

La journée du lendemain fut employée en promenades pompeuses au milieu de la population maduraise, qui tombait à genoux et joignait les mains dans un respectueux silence au passage de son souverain. La fête du soir attendait les officiers de la *Favorite* chez le fils du sultan. Là on bannit l'étiquette de cour, et les dignitaires madurais se montrèrent en négligé. La demeure de l'héritier

présomptif du trône était bâtie à l'européenne. Elle avait des galeries à colonnades, des appartements aérés et vastes, une musique aussi infernale que celle du sultan. Le lendemain les officiers de la *Favorite* regagnèrent leur corvette, où le jour suivant ils eurent à leur tour l'honneur de recevoir et de fêter le souverain madurais. La corvette visita ensuite plusieurs districts de la côte de Java : Passarouang, qui fait un grand commerce de riz, de sel et de légumes d'Europe; Besuki, qui compte plus de quatre cent mille âmes, et dont l'intérieur est habité par les sangliers, les ours noirs et les tigres, tandis que le bord de la mer est garni de jolis villages et de riches plantations de riz et de café.

De Bezuki, la corvette mit à la voile pour se rendre chez le sultan de Sumanap, deuxième sultan de Maduré. Là, le séjour des Français fut aussi marqué par des fêtes somptueuses et brillantes, dont le sultan malais fit les honneurs avec autant d'aisance que de dignité. La dernière relâche de la *Favorite* sur la côte de Java fut à Baniou-Wangui, district S.-E. de l'île. Jadis abandonné, désert infesté de tigres féroces, ce territoire est couvert aujourd'hui de riches caféières, et chaque jour les défrichements des colons envahissent la demeure des bêtes féroces et les refoulent dans l'intérieur des forêts. Cette colonisation prospère est pourtant l'œuvre des indigènes condamnés pour meurtre ou pour vol, et réfugiés dans ces deserts, comme les convicts de Sydney. C'est ainsi qu'une administration éclairée a fait tourner au profit de la colonie la grâce qu'elle accordait, par une hu-

manité bien entendue, à de malheureux condamnés.

Après avoir ainsi parcouru sur presque toute son étendue la côte orientale de Java, la moins fréquentée et la moins connue, M. Laplace contourna les côtes O. et S. de la Nouvelle-Hollande, et vint prendre quelque repos au Port-Jackson, dans la capitale de la Nouvelle-Galles-du-Sud.

Les Français furent accueillis dans cette belle colonie par des repas et des fêtes, auxquels l'état-major de la corvette répondit par un bal splendide donné aux dames de Sydney, sur le pont même de leur bâtiment, la veille du départ, le 20 septembre.

M. Laplace alla toucher ensuite à la Nouvelle-Zélande, dans la baie des Iles, près du village de Korora-Reka. Le spectacle de ces tribus farouches et misérables, s'exterminant entre elles à l'aide des armes à feu importées par les Européens, laissa les plus tristes impressions dans l'esprit du capitaine français. Au moment de mettre à la voile, il fut témoin du retour d'une flotte guerrière qui rapportait en triomphe cinquante prisonniers ennemis ; du pont de la corvette il put apercevoir les horribles festins de ces cannibales ; et, la douleur dans l'âme, il quitta cette terre malheureuse, incessamment arrosée du sang de ses propres enfants.

Le 11 novembre il fit voile directement pour Valparaiso, où il arriva un mois après. La corvette doubla ensuite le cap Horn, mouilla à Rio-de-Janeiro le 23 janvier 1832, traversa le détroit de Gi-

braltar le 11 avril, et vint terminer son voyage, le 21 du même mois, dans le port de Toulon, d'où elle avait levé l'ancre deux ans et quatre mois auparavant.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

TABLE

XXVII. JAMES COOK. — DEUXIÈME VOYAGE. — 1772-1775.

XXVIII. JAMES COOK. — TROISIÈME VOYAGE. 1776-1779.

XXIX. ANTONIO MAURELLE. — 1780-1781.

XXX. JEAN-FRANÇOIS GALAUP DE LAPÉROUSE. — 1785-1788.

XXXI. PORTLOCK ET DIXON. — 1785-1788.

XXXII. GEORGE BLIGH. — 1787-1789.

XXXIII. EDWARD EDWARDS. — 1790-1791.

XXXVIII. DAVID PORTER. —1812-1815.

XXXIX. KOTZEBUE. — PREMIER VOYAGE. — 1815-1818.

XL. LOUIS DE FREYCINET. — 1817-1820.

XLI. LOUIS-ISIDORE DUPERREY. — 1822-1825.

XLII. KOTZEBUE. — DEUXIÈME VOYAGE. — 1823-1826.

XLIII. FREDERICK-VILLIAM BEECHEY. — 1825-1827.

XLIV. PETER DILLON. — 1826-1828.

XLV. JULES DUMONT D'URVILLE. — 1826-1829.

XLVI. THÉODORE LAPLACE. — 1831-1832.

Tours, impr. Mame.

